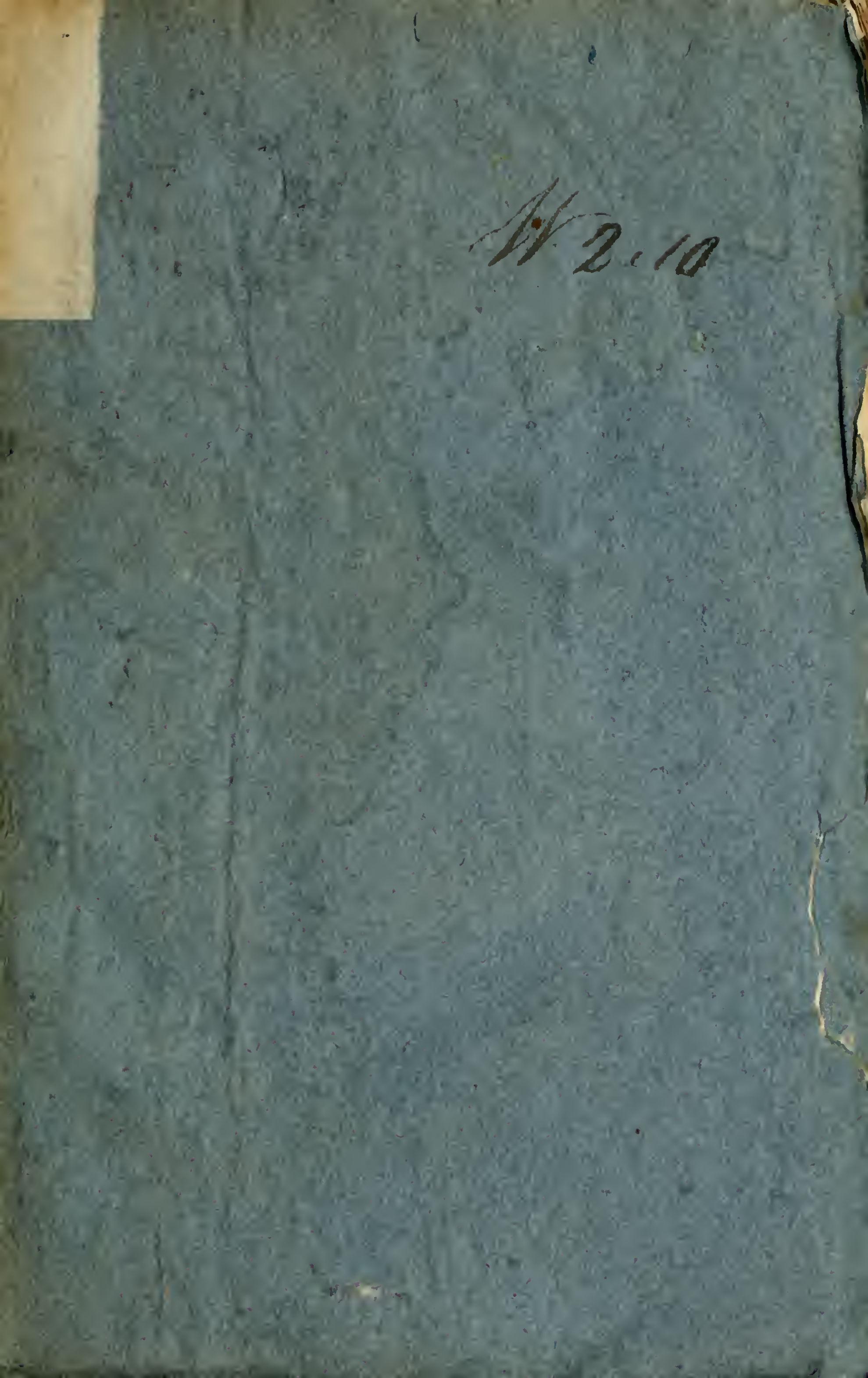

N 2.10

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/questionssurlenc09volt

QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR

DES AMATEURS.

NEUVIEME PARTIE.



M. DCC. LXXII.



QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPEDIE.

SUPERSTITION.

SECTION TROISIÉME.

Nouvel exemple de la superstition la plus horrible.



ILs avaient communié à l'autel de la Ste. Vierge, ils avaient juré à la Ste. Vierge de massacrer leur roi, ces trente conjurés qui se jettèrent sur le roi de Pologne, la nuit du 3 Novembre de la présente année 1771.

Apparemment quelqu'un des conjurés n'é-

tait pas entiérement en état de grace quand il reçut dans ſon eſtomac le corps du propre fils de la Ste. Vierge avec ſon ſang ſous les apparences du pain, & qu'il fit ſerment de tuer ſon roi ayant ſon DIEU dans ſa bouche; car il n'y eut que deux domeſtiques du roi de tués. Les fuſils & les piſtolets tirés contre ſa majeſté le manquèrent; il ne reçut qu'un léger coup de feu au viſage, & pluſieurs coups de ſabre qui ne furent pas mortels.

C'en était fait de ſa vie, ſi l'humanité n'avait pas enfin combattu la ſuperſtition dans le cœur d'un des aſſaſſins nommé *Koſinski*. Quel moment quand ce malheureux dit à ce prince tout ſanglant, *vous êtes pourtant mon roi. Oui*, lui répondit Staniſlas-Auguſte, *& votre bon roi qui ne vous ai jamais fait de mal. Cela eſt vrai*, dit l'autre, *mais j'ai fait ſerment de vous tuer.*

Voici la formule de ce beau ſerment.

„ Nous, qui excités par un zèle ſaint &
„ religieux, avons réſolu de venger la Divi-
„ nité, la religion & la patrie outragées par
„ *Stanislas-Auguſte*, contempteur des loix
„ divines & humaines, fauteur des athées
„ & des hérétiques &c. jurons & promettons
„ devant l'image ſacrée & miraculeuſe de la
„ mère de DIEU, d'extirper de la terre celui
„ qui la deshonore en foulant aux pieds la
„ religion &c. DIEU nous ſoit en aide.

En effet, les aſſaſſins s'étaient cachés dans Varſovie pendant trois jours chez les révérends pères dominicains; & quand on a demandé à ces moines complices pourquoi ils avaient gardé chez eux trente hommes armés ſans en avertir le gouvernement, ils ont répondu que ces hommes étaient venus pour faire leurs dévotions & pour accomplir un vœu.

O tems des *Jean Châtel*, des *Guignard*, des *Ricodovis*, des *Poltrot*, des *Ravaillac*, des *Damiens*, des *Malagrida*, vous revenez donc encore! Ste. Vierge, & vous ſon digne fils, empêchez qu'on n'abuſe de vos ſacrés noms pour commettre le même crime!

Mr. *Jean-George Le Franc*, évêque du Puy en Velay, dit, dans ſon immenſe paſtorale aux habitans du Puy, pages 258 & 259, que ce ſont les philoſophes qui ſont des ſéditieux. Et qui accuſe-t-il de ſédition? lecteurs, vous ſerez étonnés, c'eſt Locke, le ſage Locke lui-même, il le rend *complice des pernicieux deſſeins du comte de Shaftersburi, l'un des héros du parti philoſophiſte.*

Ah! Mr. *Jean-George*, combien de mépriſes en peu de mots! premièrement vous prenez le petit-fils pour le grand-père. Le comte Shaftersburi l'auteur des *Caractériſtiques* & des *Recherches ſur la vertu*, ce héros du parti philoſophiſte, mort en 1713, cultiva toute ſa vie les lettres dans la plus profonde retraite,

Secondement, le grand chancelier *Shaftersburi* fon grand-père, à qui vous attribuez des forfaits, paffe en Angleterre pour avoir été un véritable patriote. Troifiémement, *Locke* eft révéré dans toute l'Europe comme un fage.

Je vous défie de me montrer un feul philofophe depuis *Zoroaftre* jufqu'à *Locke* qui ait jamais excité une fédition, qui ait trempé dans un attentat contre la vie des rois, qui ait troublé la fociété; & malheureufement je vous trouverai mille fuperftitieux depuis *Aod* jufqu'à *Kofinsky*, teints du fang des rois & de celui des peuples. La fuperftition met le monde entier en flammes; la philofophie les éteint.

Peut-être ces pauvres philofophes ne font-ils pas affez dévots à la Ste. Vierge; mais ils le font à DIEU, à la raifon, à l'humanité.

Polonais, fi vous n'êtes pas philofophes, du moins ne vous égorgez pas. Français & Welches, réjouïffez-vous; & ne vous querellez plus.

Efpagnols, que les noms d'*Inquifition* & de *Sainte Hermandad* ne foient plus prononcés parmi vous. Turcs qui avez affervi la Grèce; moines qui l'avez abrutie, difparaiffez de la terre.

SYMBOLE OU CRÉDO.

NOus ne reſſemblons point à Mlle. *Duclos* cette célèbre comédienne, à qui on diſait, Je parie, Mlle., que vous ne ſavez pas votre crédo. Ah, ah, dit-elle, je ne ſais pas mon crédo! je vais vous le réciter. *Pater noſter qui.* Aidez-moi, je ne me ſouviens plus du reſte. Pour moi je récite mon pater & mon crédo tous les matins, je ne ſuis point comme *Brouſſin* dont *Réminiac* diſait:

Brouſſin dès l'âge le plus tendre,
Poſſéda la ſauce Robert,
Sans que ſon précepteur lui pût jamais apprendre
Ni ſon crédo ni ſon pater.

Le Symbole ou la *collation*, vient du mot *Symbolein*, & l'égliſe latine adopte ce mot comme elle a tout pris de l'égliſe grecque. Les théologiens un peu inſtruits ſavent que ce ſymbole qu'on nomme *des apôtres*, n'eſt point du tout des apôtres.

On appellait *ſymbole* chez les Grecs, les paroles, les ſignes auxquels les initiés aux myſtères de *Cérès*, de *Cibèle*, de *Mithra* ſe reconnaiſſaient; *a*) les chrétiens avec le tems

a) *Arnobe* liv. 5. *Simbola quæ rogata ſacrorum &c.* Voyez auſſi Clément d'Alexandrie dans ſon ſermon protreptique, ou *cohortatio ad gentes.*

eurent leur ſymbole. S'il avait exiſté du tems des apôtres, il eſt à croire que *St. Luc* en aurait parlé.

On attribue à *St. Auguſtin* une hiſtoire du ſymbole dans ſon ſermon 115; on lui fait dire dans ce ſermon que Pierre avait commencé le ſymbole en diſant, *Je crois en Dieu père tout-puiſſant;* Jean ajouta *créateur du ciel & de la terre;* Jacques ajouta, *Je crois en Jéſus-Chriſt ſon fils unique notre Seigneur;* & ainſi du reſte. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Auguſtin. Je m'en rapporte aux révérends pères bénédictins, pour ſavoir au juſte s'il falait retrancher ou non ce petit morceau qui eſt curieux.

Le fait eſt que perſonne n'entendit parler de ce Crédo pendant plus de quatre cent années. Le peuple dit que Paris n'a pas été bâti en un jour; le peuple a ſouvent raiſon dans ſes proverbes. Les apôtres eurent notre ſymbole dans le cœur, mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de *St. Irénée*, qui ne reſſemble point à celui que nous récitons. Notre ſymbole tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt conſtamment du cinquiéme ſiécle. Il eſt poſtérieur à celui de Nicée. L'article qui dit que JESUS deſcendit aux enfers, celui qui parle de la communion des ſaints, ne ſe trouvent dans aucun des ſymboles qui précédèrent le nôtre.

Et en effet, ni les Evangiles, ni les Actes des apôtres ne disent que JESUS descendit dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troisiéme siécle que JESUS était descendu dans l'Hadès, dans le Tartare, mots que nous traduisons par celui d'enfer. L'enfer en ce sens n'est pas le mot hébreu *Scheol*, qui veut dire le souterrain, la fosse. Et c'est pourquoi *St. Athanase* nous apprit depuis comment notre Sauveur était descendu dans les enfers. *Son humanité*, dit-il, *ne fut ni toute entière dans le sépulcre, ni toute entière dans l'enfer. Elle fut dans le sépulcre selon la chair, & dans l'enfer selon l'ame.*

St. Thomas assure que les saints qui ressuscitèrent à la mort de JESUS-CHRIST, moururent de nouveau pour ressusciter ensuite avec lui; c'est le sentiment le plus suivi. Toutes ces opinions sont absolument étrangères à la morale; il faut être homme de bien soit que les saints soient ressuscités deux fois, soit que DIEU ne les ait ressuscités qu'une. Notre symbole a été fait tard, je l'avoue, mais la vertu est de toute éternité.

S'il est permis de citer des modernes dans une matière si grave, je rapporterai ici le Crédo de l'abbé de *St. Pierre*, tel qu'il est écrit de sa main dans son livre sur la pureté de la religion, lequel n'a point été imprimé, & que j'ai copié fidélement.

„ Je crois en un seul DIEU & je l'aime. Je
„ crois qu'il illumine toute ame venant au
„ monde ainsi que le dit *St. Jean.* J'entends
„ par-là toute ame qui le cherche de bonne foi.
„ Je crois en un seul DIEU, parce qu'il ne
„ peut y avoir qu'une seule ame du grand tout;
„ un seul être vivifiant; un formateur unique.
„ Je crois en DIEU le père puissant, par-
„ ce qu'il est père commun de la nature,
„ & de tous les hommes qui sont également
„ ses enfans. Je crois que celui qui les fait
„ tous naître également, qui arrangea les
„ ressorts de notre vie de la même manière,
„ qui leur a donné les mêmes principes de
„ morale, apperçue par eux dès qu'ils réflé-
„ chissent, n'a mis aucune différence entre ses
„ enfans que celle du crime & de la vertu.
„ Je crois que le Chinois juste & bien-
„ fesant est plus précieux devant lui qu'un
„ docteur d'Europe pointilleux & arrogant.
„ Je crois que DIEU étant notre père com-
„ mun, nous sommes tenus de regarder tous
„ les hommes comme nos frères.
„ Je crois que le persécuteur est abomina-
„ ble, & qu'il marche immédiatement après
„ l'empoisonneur & le parricide.
„ Je crois que les disputes théologiques
„ sont à la fois la farce la plus ridicule & le
„ fléau le plus affreux de la terre, immédiate-
„ ment après la guerre, la peste, la famine &
„ la vérole.

„ Je crois que les eccléſiaſtiques doivent „ être payés, & bien payés, comme ſerviteurs „ du public, précepteurs de morale, teneurs „ des régiſtres des enfans & des morts; mais „ qu'on ne doit leur donner ni les richeſſes „ des fermiers-généraux, ni le rang des prin- „ ces, parce que l'un & l'autre corrompent „ l'ame; & que rien n'eſt plus révoltant que „ de voir des hommes ſi riches & ſi fiers, „ faire prêcher l'humilité, & l'amour de la „ pauvreté par leurs commis qui n'ont que „ cent écus de gages.

„ Je crois que tous les prêtres qui deſſer- „ vent une paroiſſe, pouraient être mariés com- „ me dans l'égliſe grecque; non-ſeulement „ pour avoir une femme honnête qui prenne „ ſoin de leur ménage, mais pour être meil- „ leurs citoyens, donner de bons ſujets à „ l'état, & pour avoir beaucoup d'enfans „ bien élevés.

„ Je crois qu'il faut abſolument rendre plu- „ ſieurs moines à la ſociété, que c'eſt ſervir „ la patrie & eux-mêmes. On dit que ce ſont „ des hommes que *Circé* a changé en pour- „ ceaux, le ſage *Ulyſſe* doit leur rendre la for- „ me humaine.

Paradis aux bienfeſans!

Nous rapportons hiſtoriquement ce ſymbole de l'abbé de *St. Pierre*, ſans l'approuver. Nous ne le regardons que comme une ſingularité

curieuse ; & nous nous en tenons, avec la foi la plus respectueuse, au véritable symbole de l'église.

TESTICULES.

SECTION PREMIÈRE.

CE mot est scientifique & obscène, il signifie *petit témoin.* Voyez dans le grand Dictionnaire encyclopédique les conditions d'un bon testicule, ses maladies, ses traitemens. *Sixte-Quint* cordelier devenu pape, déclara en 1587 par sa lettre du 25 Juin à son nonce en Espagne, qu'il falait démarier tous ceux qui n'avaient pas de testicules. Il semble par cet ordre, lequel fut exécuté par *Philippe II*, qu'il y avait en Espagne plusieurs maris privés de ces deux organes. Mais comment un homme qui avait été cordelier, pouvait-il ignorer que souvent des hommes ont leurs testicules cachés dans le *scrotum*, & n'en sont que plus propres à l'action conjugale ? Nous avons vu en France trois frères de la plus grande naissance, dont l'un en possédait trois, l'autre n'en avait qu'un seul, & le troisiéme n'en avait point d'apparens ; ce dernier était le plus vigoureux des frères.

4. Dist. 34. quest. Le docteur angelique qui n'était que jacobin, décide que deux testicules sont *de es-*

ſentia matrimonii, de l'eſſence du mariage; en quoi il eſt ſuivi par *Richardus*, *Scotus*, *Durandus* & *Sylvius*.

Si vous ne pouvez parvenir à voir le plaidoyer de l'avocat *Sébaſtien Rouillard* en 1600 pour les teſticules de ſa partie enfoncés dans ſon épigaſtre, conſultez du moins le dictionnaire de Bayle à l'article *Quellenec*; vous y verrez que la méchante femme du client de *Sébaſtien Rouillard*, voulait faire déclarer ſon mariage nul, ſur ce que la partie ne montrait point de teſticules. La partie diſait avoir fait parfaitement ſon devoir. Il articulait intromiſſion & éjaculation; il offrait de recommencer en préſence des chambres aſſemblées. La coquine répondait que cette épreuve allarmait trop ſa fierté pudique, que cette tentative était ſuperflue, puiſque les teſticules manquaient évidemment à l'intimé, & que Meſſieurs ſavaient très bien que les teſticules ſont néceſſaires pour éjaculer.

J'ignore quel fut l'événement du procès; j'oſerais ſoupçonner que le mari fut débouté de ſa requête & qu'il perdit ſa cauſe, quoi qu'avec de très bonnes piéces, pour n'avoir pu les montrer toutes.

Ce qui me fait pancher à le croire, c'eſt que le même parlement de Paris, le 8 Janvier 1665, rendit arrêt ſur la néceſſité de deux teſticules apparens, & déclara que ſans eux on ne pouvait contracter mariage. Cela

fait voir qu'alors il n'y avait aucun membre de ce corps qui eût ses deux témoins dans le ventre, ou qui fût réduit à un témoin : il aurait montré à la compagnie qu'elle jugeait sans connaissance de cause.

Vous pouvez consulter *Pontas* sur les testicules comme sur bien d'autres objets ; c'était un sous-pénitentier qui décidait de tous les cas : il approche quelquefois de *Sanchez*.

SECTION SECONDE.

Il s'est glissé depuis longtems un préjugé dans l'église latine, qu'il n'est pas permis de dire la messe sans testicules, & qu'il faut au moins les avoir dans sa poche. Cette ancienne idée était fondée sur le concile de Nicée *a*), qui défend qu'on ordonne ceux qui se sont fait mutiler eux-mêmes. L'exemple d'*Origène* & de quelques autres enthousiastes, attira cette défense. Elle fut confirmée au second concile d'Arles.

L'église grecque n'exclut jamais de l'autel ceux à qui on avait fait l'opération d'*Origène* sans leur consentement.

Les patriarches de Constantinople, *Nicetas*, *Ignace*, *Photius*, *Méthodius* étaient eunuques. Aujourd'hui ce point de discipline a semblé demeurer indécis dans l'église latine. Cepen-

a) Canon IV.

dant l'opinion la plus commune eſt que ſi un eunuque reconnu ſe préſentait pour être ordonné prêtre, il aurait beſoin d'une diſpenſe.

Le banniſſement des eunuques du ſervice des autels, paraît contraire à l'eſprit même de pureté & de chaſteté que ce ſervice exige. Il ſemble ſurtout que des eunuques, qui confeſſeraient de beaux garçons & de belles filles, ſeraient moins expoſés aux tentations : mais d'autres raiſons de convenance & de bienſéance ont déterminé ceux qui ont fait les loix.

Dans le Lévitique on exclut de l'autel tous les défauts corporels, les aveugles, les boſſus, les manchots, les boiteux, les borgnes, les galeux, les teigneux, les nez trop longs, les nez camus. Il n'eſt point parlé des eunuques; il n'y en avait point chez les juifs. Ceux qui ſervirent d'eunuques dans les ſerrails de leurs rois, étaient des étrangers.

THÉOCRATIE.

GOUVERNEMENT DE DIEU OU DES DIEUX.

IL m'arrive tous les jours de me tromper; mais je ſoupçonne que les peuples qui ont cultivé les arts ont été tous ſous une théocratie. J'excepte toûjours les Chinois, qui paraiſſent ſages dès qu'ils forment une nation.

Ils ſont ſans ſuperſtition ſi-tôt que la Chine eſt un royaume. C'eſt bien dommage qu'ayant été d'abord élevés ſi haut, ils ſoient demeurés au degré où ils ſont depuis ſi longtems dans les ſciences. Il ſemble qu'ils ayent reçu de la nature une grande meſure de bon ſens, & une aſſez petite d'induſtrie. Mais auſſi leur induſtrie s'eſt déployée bien plutôt que la nôtre.

Les Japonois leurs voiſins, dont on ne connaît point du tout l'origine (car quelle origine connait-on ?) furent inconteſtablement gouvernés par une théocratie. Leurs premiers ſouverains bien reconnus étaient les daïris, les grands-prêtres de leurs Dieux; cette théocratie eſt très avérée. Ces prêtres régnèrent deſpotiquement environ dix-huit cent ans. Il arriva au milieu de notre douziéme ſiécle qu'un capitaine, un imperator, un ſeogon partagea leur autorité ; & dans notre ſeiziéme ſiécle les capitaines la prirent toute entière, & l'ont conſervée. Les daïris ſont reſtés les chefs de la religion ; ils étaient rois, ils ne ſont plus que ſaints ; ils règlent les fêtes, ils confèrent des titres ſacrés, mais ils ne peuvent donner une compagnie d'infanterie.

Les bracmanes dans l'Inde ont eu longtems le pouvoir théocratique ; c'eſt-à-dire qu'ils ont eu le pouvoir ſouverain au nom de *Brama* fils de DIEU : & dans l'abaiſſement où ils

ſont aujourd'hui, ils croyent encor ce caractère indélébile. Voilà les deux grandes théocraties les plus certaines.

Les prêtres de Caldée, de Perſe, de Syrie, de Phénicie, d'Egypte, étaient ſi puiſſans, avaient une ſi grande part au gouvernement, feſaient prévaloir ſi hautement l'encenſoir ſur le ſceptre, qu'on peut dire que l'empire chez tous ces peuples était partagé entre la théocratie & la royauté.

Le gouvernement de *Numa Pompilius* fut viſiblement théocratique. Quand on dit, je vous donne des loix de la part des Dieux, ce n'eſt pas moi, c'eſt un DIEU qui vous parle; alors c'eſt DIEU qui eſt roi; celui qui parle ainſi eſt ſon lieutenant général.

Chez tous les Celtes qui n'avaient que des chefs éligibles & point de rois, les druides & leurs ſorcières gouvernaient tout. Mais je n'oſe appeller du nom de *Théocratie* l'anarchie de ces ſauvages.

La petite nation juive ne mérite ici d'être conſidérée politiquement, que par la prodigieuſe révolution arrivée dans le monde, dont elle fut la cauſe très obſcure & très ignorante.

Ne conſidérons que l'hiſtorique de cet étrange peuple. Il a un conducteur qui doit le guider au nom de ſon DIEU dans la Phénicie qu'il appelle *le Canaan.* Le chemin était droit & uni depuis le pays de Goſſen

jusqu'à Tyr, sud & nord; & il n'y avait aucun danger pour six cent trente mille combattans, ayant à leur tête un général tel que *Moïse*, qui, selon *Flavian Joseph*, avait déja vaincu une armée d'Ethiopiens, & même une armée de serpens.

Joseph. liv. 2. ch. 5.

Au-lieu de prendre ce chemin aisé & court, il les conduit de Ramessès à Baal-Sephon tout à l'opposite, tout au milieu de l'Egypte en tirant droit au sud. Il passe la mer, il marche pendant quarante ans dans des solitudes affreuses, où il n'y a pas une fontaine d'eau, pas un arbre, pas un champ cultivé; ce ne sont que des sables & des rochers affreux. Il est évident qu'un DIEU seul pouvait faire prendre aux Juifs cette route par miracle, & les y soutenir par des miracles continuels.

Le gouvernement juif fut donc alors une véritable théocratie. Cependant *Moïse* n'était point pontife, & *Aaron* qui l'était ne fut point chef & législateur.

Depuis ce tems on ne voit aucun pontife régner. *Josué*, *Jephté*, *Samson* & les autres chefs du peuple ne furent point prêtres. La république juive réduite si souvent en servitude, était anarchique bien plutôt que théocratique.

Sous les rois de Juda & d'Israël, ce ne fut qu'une longue suite d'assassinats & de guerres civiles. Ces horreurs ne furent interrompues que par l'extinction entière de deux tribus, ensuite par l'esclavage de dix autres,

&

& par la ruine de la ville, au milieu de la famine & de la peſte. Ce n'était pas là un gouvernement divin.

Quand les eſclaves juifs revinrent à Jéruſalem, ils furent ſoumis aux rois de Perſe, au conquérant *Alexandre* & à ſes ſucceſſeurs. Il parait qu'alors DIEU ne régnait pas immédiatement ſur ce peuple, puiſqu'un peu avant l'invaſion d'*Alexandre*, le pontife *Jean* aſſaſſina le prêtre *Jeſu* ſon frère dans le temple de Jéruſalem, comme *Salomon* avait aſſaſſiné ſon frère *Adonias* ſur l'autel.

L'adminiſtration était encor moins théocratique quand *Antiochus Epiphane* roi de Syrie ſe ſervit de pluſieurs juifs pour punir ceux qu'il regardait comme rebelles. Il leur défendit à tous de circoncire leurs enfans ſous peine de mort; il fit ſacrifier des porcs dans leur temple, brûler les portes, détruire l'autel; & les épines remplirent toute l'enceinte. Liv. VII. Liv. XI.

Matatias ſe mit contre lui à la tête de quelques citoyens, mais il ne fut pas roi. Son fils Judas Machabée traité de *Meſſie*, périt après des efforts glorieux.

A ces guerres ſanglantes ſuccédèrent des guerres civiles. Les Jeroſolimites détruiſirent Samarie, que les Romains rebâtirent enſuite ſous le nom de *Sebaſte*.

Dans ce chaos de révolutions, *Ariſtobule* de la race des Machabées, fils d'un grand-prêtre, ſe fit roi, plus de cinq cent ans

après la ruine de Jérusalem. Il signala son règne comme quelques sultans Turcs, en égorgeant son frère, & en fesant périr sa mère. Ses successeurs l'imitèrent jusqu'au tems où les Romains punirent tous ces barbares. Rien de tout cela n'est théocratique.

Si quelque chose donne une idée de la théocratie, il faut convenir que c'est le pontificat de Rome *a*); il ne s'explique jamais qu'au nom de DIEU, & ses sujets vivent en paix. Depuis longtems le Thibet jouït des mêmes avantages sous le grand Lama; mais c'est l'erreur grossière qui cherche à imiter la vérité sublime.

Les premiers incas, en se disant descendans en droite ligne du soleil, établirent une théocratie; tout se fesait au nom du soleil.

La théocratie devrait être partout; car tout homme ou prince, ou batelier, doit obéir aux loix naturelles & éternelles que DIEU lui a données.

a) *Rome encor aujourd'hui consacrant ses maximes,*
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes.

Jean-George Le Franc, évêque du Puy en Velay, prétend que c'est mal raisonner; il est vrai qu'on pourait nier *les nœuds légitimes*. Mais il pourait bien raisonner lui-même fort mal. Il ne voit pas que le pape ne devint souverain qu'en abusant de son titre de *pasteur*, qu'en changeant sa houlette en sceptre; ou plutôt il ne veut pas le voir. A l'égard de la paix des Romains modernes, c'est la tranquillité de l'apoplexie.

TOLÉRANCE.

MEs amis, quand nous avons prêché la tolérance en prose, en vers, dans quelques chaires, & dans toutes nos sociétés; quand nous avons fait retentir ces véritables voix humaines *a*) dans les orgues de nos églises; nous avons servi la nature, nous avons rétabli l'humanité dans ses droits; & il n'y a pas aujourd'hui un ex-jésuite, ou un ex-jansénifte qui ose dire, je suis intolérant.

Il y aura toûjours des barbares & des fourbes qui fomenteront l'intolérance; mais ils ne l'avoueront pas; & c'est avoir gagné beaucoup.

Souvenons-nous toûjours, mes amis, répétons, (car il faut répéter de peur qu'on n'oublie) répétons les paroles de l'évêque de Soissons, non pas *Languet*, mais *Fitzjames-Stuard*, dans son mandement de 1757, *Nous devons regarder les Turcs comme nos frères.*

Songeons que dans toute l'Amérique anglaise, ce qui fait à-peu-près le quart du monde connu, la liberté entière de conscience est établie; & pourvu qu'on y croye un DIEU, toute

a) Il y a un jeu d'orgues qu'on appelle *voix humaines*, quoiqu'il ne ressemble qu'à des flûtes.

religion eſt bien reçue, moyennant quoi le commerce fleurit, & la population augmente.

Réfléchiſſons toûjours que la première loi de l'empire de Ruſſie, plus grand que l'empire Romain, eſt la tolérance de toute ſecte.

L'empire Turc & le Perſan uſèrent toûjours de la même indulgence. *Mahomet II* en prenant Conſtantinople, ne força point les Grecs à quitter leur religion, quoiqu'il les regardât comme des idolâtres. Chaque père de famille Grec en fut quitte pour cinq ou ſix écus par an. On leur conſerva pluſieurs prébendes & pluſieurs évêchés; & même encor aujourd'hui le ſultan Turc fait des chanoines & des évêques, ſans que le pape ait jamais fait un iman ou un mollah.

Mes amis, il n'y a que quelques moines & quelques proteſtans auſſi ſots & auſſi barbares que ces moines, qui ſoient encor intolérans. Nous avons été ſi infectés de cette fureur, que dans nos voyages de long cours, nous l'avons portée à la Chine, au Tunquin, au Japon. Nous avons empeſté ces beaux climats. Les plus indulgens des hommes ont appris de nous à être les plus inflexibles. Nous leur avons dit d'abord pour prix de leur bon accueil, Sachez que nous ſommes ſur la terre les ſeuls qui ayent raiſon, & que nous devons être par-

tout les maîtres. Alors on nous a chassés pour jamais ; il en a coûté des flots de sang : cette leçon a dû nous corriger.

SECTION SECONDE.

L'auteur de l'article précédent est un bon homme qui voulait souper avec un quaker, un anabatiste, un socinien, un musulman, &c. Je veux pousser plus loin l'honnêteté, je dirai à mon frère le Turc, Mangeons ensemble une bonne poule au ris en invoquant *Allah*; ta religion me parait très respectable, tu n'adores qu'un DIEU, tu es obligé de donner en aumônes tous les ans le denier quarante de ton revenu, & de te réconcilier avec tes ennemis le jour du Baïram. Nos bigots qui calomnient la terre, ont dit mille fois, que ta religion n'a réussi que parce qu'elle est toute sensuelle. Ils en ont menti les pauvres gens, ta religion est très austère ; elle ordonne la prière cinq fois par jour, elle impose le jeûne le plus rigoureux, elle te défend le vin & les liqueurs que nos directeurs savourent ; & si elle ne permet que quatre femmes à ceux qui peuvent les nourrir (ce qui est bien rare), elle condamne par cette contrainte l'incontinence juive qui permettait dix-huit femmes à l'homicide *David*, & sept cent à *Salomon*, l'assassin de son frère, sans compter les concubines.

Je dirai à mon frère le Chinois, Soupons ensemble sans cérémonies, car je n'aime pas les simagrées, mais j'aime ta loi, la plus sage de toutes, & peut-être la plus ancienne. J'en dirai à-peu-près autant à mon frère l'Indien.

Mais que dirai-je à mon frère le Juif? lui donnerai-je à souper? oui, pourvu que pendant le repas l'âne de *Balaam* ne s'avise pas de braire, qu'*Ezéchiel* ne mêle pas son déjeuner avec notre souper, qu'un poisson ne vienne pas avaler quelqu'un des convives, & le garder trois jours dans son ventre; qu'un serpent ne se mêle pas de la conversation pour séduire ma femme; qu'un prophète ne s'avise pas de coucher avec elle après souper, comme fit le bon-homme *Osée* pour quinze francs & un boisseau d'orge; surtout qu'aucun Juif ne fasse le tour de ma maison en sonnant de la trompette, ne fasse tomber les murs & ne m'égorge, moi, mon père, ma mère, ma femme, mes enfans, mon chat & mon chien, selon l'ancien usage des Juifs. Allons, mes amis, la paix; disons notre bénédicité.

TONNERRE.

Vidi & crudeles dantem Salmonea pœnas
Dum flammas Jovis & sonitus imitatur Olimpi. &c.

VIRGILE: Enéide 6.

A d'éternels tourmens je te vis condamnée
Superbe impiété du tyran Salmonée.
Rival de Jupiter il crut lui reſſembler,
Il imita la foudre & ne put l'égaler;
De la foudre des Dieux il fut frappé lui-même. &c.

Ceux qui ont inventé & perfectionné l'artillerie ſont bien d'autres *Salmonées*. Un canon de vingt-quatre livres de balle, peut faire, & a fait ſouvent plus de ravage que cent coups de tonnerre. Cependant aucun canonnier n'a été juſqu'à préſent foudroyé par *Jupiter* pour avoir voulu imiter ce qui ſe paſſe dans l'atmoſphère.

Nous avons vu que *Poliphême* dans une piéce d'*Euripide*, ſe vante de faire plus de bruit que le tonnerre de *Jupiter* quand il a bien ſoupé.

Boileau plus honnête que *Poliphême*, dit dans ſa première ſatyre;

Pour moi qu'en ſanté même un autre monde étonne,
Qui croit l'ame immortelle & que c'eſt Dieu qui tonne.

Je ne ſais pourquoi il eſt ſi étonné de l'autre monde, puiſque toute l'antiquité y avait cru. *Etonne* n'était pas le mot propre, c'était *allarme*. Il croit que c'eſt DIEU qui tonne; mais il tonne comme il grêle, comme il envoye la pluie & le beau tems, comme il opère tout, comme il fait tout; ce n'eſt point

parce qu'il eſt fâché qu'il envoye le tonnerre & la pluie. Les anciens peignaient *Jupiter* prenant le tonnerre compoſé de trois flèches brûlantes dans la patte de ſon aigle, & le lançant ſur ceux à qui il en voulait. La ſaine raiſon n'eſt pas d'accord avec ces idées poëtiques.

Le tonnerre eſt comme tout le reſte, l'effet néceſſaire des loix de la nature, preſcrites par ſon auteur. Il ſe forme des exhalaiſons de la terre ; *Franklin* l'électriſe, il tombe ſur le profeſſeur *Richman* comme ſur les rochers & ſur les égliſes. Et s'il foudroya *Ajax Oïlée*, ce n'eſt pas aſſurément parce que *Minerve* était irritée contre lui.

S'il était tombé ſur *Cartouche* ou ſur l'abbé *Desfontaines*, on n'aurait pas manqué de dire, Voilà comme DIEU punit les voleurs & les ſodomites. Mais c'eſt un préjugé utile de faire craindre le ciel aux pervers.

Auſſi tous nos poëtes tragiques, quand ils veulent rimer à *poudre*, ou à *réſoudre*, ſe ſervent-ils immanquablement de la *foudre*, & font gronder le *tonnerre*, s'il s'agit de rimer à *terre.*

Théſée dans *Phèdre* dit à ſon fils:

> Monſtre qu'a trop longtems épargné le tonnerre,
> Reſte impur des brigands dont j'ai puni la terre.

Sévère dans *Polyeucte*, ſans même avoir be-

ſoin de rimer, dès qu'il apprend que ſa maî-treſſe eſt mariée, dit à ſon ami *Fabian*,

Soutien-moi, Fabian, ce coup de foudre eſt grand.

Pour diminuer l'horrible idée d'un coup de tonnerre qui n'a nulle reſſemblance à une nouvelle mariée, il ajoute que ce coup de tonnerre

Le frappe d'autant plus que plus il le ſurprend.

Il dit ailleurs au même *Fabian*,

Qu'eſt ceci, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe ſur mon eſpoir & le réduit en poudre.

Un *eſpoir réduit en poudre* devait étonner le parterre.

Luſignan dans *Zaïre* prie DIEU

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur lui.

Agenor, en parlant de ſa ſœur, commence par dire,

Que pour lui livrer la guerre
Sa vertu lui ſuffit au défaut du tonnerre.

L'*Atrée* du même auteur dit, en parlant de ſon frère,

Mon cœur qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

Si *Thieſte* fait un ſonge, il vous dit,

Que ce ſonge a fini par un coup de tonnerre.

Si *Tidée* confulte les Dieux dans l'antre d'un temple, l'antre ne lui répond qu'à grands coups de tonnerre.

Enfin j'ai vu partout le tonnerre & la foudre
Mettre les vers en cendre & les rimes en poudre.

Il faudrait tâcher de tonner moins fouvent.

Je n'ai jamais bien compris la fable de *Jupiter* & des tonnerres dans *la Fontaine*.

Vulcain remplit fes fourneaux
De deux fortes de carreaux,
L'un jamais ne fe fourvoye
Et c'eft celui que toûjours
L'olimpe en corps nous envoye.
L'autre s'écarte en fon cours,
Ce n'eft qu'aux monts qu'il en coute,
Bien fouvent même il fe perd,
Et ce dernier en fa route
Nous vient feul de Jupiter.

Avait-on donné à *la Fontaine* le fujet de cette mauvaife fable qu'il mit en mauvais vers fi éloignés de fon genre? voulait-on dire que les miniftres de *Loüis XIV* étaient inflexibles, & que le roi pardonnait?

Crebillon dans fes difcours académiques en vers étranges, dit que le cardinal de *Fleuri* eft un fage dépofitaire

Uſant en citoyen du pouvoir arbitraire,
Aigle de Jupiter, mais ami de la paix,
Il gouverne la foudre & ne tonne jamais.

Il dit que le maréchal de *Villars*

Fit voir qu'à Malplaquet il n'avait ſurvécu
Que pour rendre à Denain ſa valeur plus célèbre,
Et qu'un foudre, du moins Eugène était vaincu.

Ainſi l'aigle *Fleuri* gouvernait le tonnerre ſans tonner, & *Eugène* le tonnerre était vaincu; voilà bien des tonnerres.

SECTION SECONDE.

Horace, tantôt le débauché & tantôt le moral a dit,

Cœlum ipſum petimus ſtultitiâ.
Nous portons juſqu'au ciel notre folie.

On peut dire aujourd'hui: nous portons juſqu'au ciel notre ſageſſe, ſi pourtant il eſt permis d'appeller *ciel* cet amas bleu & blanc d'exhalaiſons qui forme les vents, la pluie, la neige, la grêle & le tonnerre. Nous avons décompoſé la foudre, comme *Newton* a détiſſu la lumière. Nous avons reconnu que ces foudres, portés autrefois par l'aigle de *Jupiter*, ne ſont en effet que du feu ſulphureux & très électrique; qu'enfin on peut électriſer le tonnerre, le conduire, le diviſer, s'en rendre le

maître, comme nous fesons passer les rayons de lumière par un prisme, comme nous donnons cours aux eaux qui tombent du ciel, c'est-à-dire de la hauteur d'une demi-lieue de notre atmosphère. On plante un haut sapin ébranché, dont la cime est revétue d'un cône de fer. Les nuées sulphureuses, qui forment le tonnerre, sont peut-être les plus électriques de tous les corps; leur soufre se communique à ce cône: & un fil d'archal, qui lui est attaché, conduit la matière du tonnerre où l'on veut. Un physicien ingénieux appelle cette expérience l'*inoculation du tonnerre.*

Il est vrai que l'inoculation de la petite vérole, qui a conservé tant de mortels, en a fait périr quelques-uns auxquels on avait donné la petite vérole inconsidérément. De même l'inoculation du tonnerre mal faite serait dangereuse. Il y a des grands seigneurs dont il ne faut approcher qu'avec d'extrêmes précautions. Le tonnerre est de ce nombre On sait que le professeur de mathématique *Richman* fut tué à Petersbourg en 1753 de la foudre électrisée qu'il avait attirée dans sa chambre, *arte sua periit.* Comme il était philosophe, un professeur théologien ne manqua pas d'imprimer qu'il avait été foudroyé comme *Salmonée* pour avoir usurpé les droits de DIEU, & pour avoir voulu lancer le tonnerre.

Mais si le physicien avait dirigé le fil d'archal hors de la maison & non pas dans sa

chambre bien fermée, il n'aurait point eu le ſort de *Salmonée*, d'*Ajax Oïlée*, de l'empereur *Carus*, du fils d'un miniſtre d'état en France, & de pluſieurs moines dans les Pyrénées.

Placez votre *conducteur* à quelque diſtance de la maiſon, jamais dans votre chambre, & vous n'avez rien à craindre.

Mais dans une ville les maiſons ſe touchent; choiſiſſez les places, les carrefours, les jardins, les parvis des égliſes, les cimetières, ſuppoſé que vous ayez conſervé l'abominable uſage d'avoir des charniers dans vos villes.

VAPEURS, EXHALAISONS.

JE ſuis comme certains hérétiques; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés; ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord, à l'article *Air*, rapporté avec candeur, les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui; j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air; & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horiſon.

Jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toûjours demandé pourquoi on admettait une matière invifible, impalpable dont on n'avait aucune connaiffance ?

2°. On m'a toûjours répondu que l'air eft élaftique. Mais qu'eft-ce que l'élafticité ? c'eft la propriété d'un corps fibreux de fe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle fe relève ; ce reffort d'acier que vous avez roulé fe détend de lui-même ; propriété auffi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auffi inconnue. Mais votre élément de l'air eft élaftique, felon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un efpace prodigieufement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyficiens ont prétendu que l'air peut fe dilater dans la proportion d'un à quatre mille ; d'autres ont voulu qu'une bulle d'air peut s'étendre quarante-fix milliards de fois.

Voyez Mushembroek chapitre de l'*Air*.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait ? à quoi il ferait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliards de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliards d'intervalles qui les féparent ?

3°. S'il exifte de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immenfe de vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainfi interceptées, ainfi plongées & errantes dans cette

atmoſphère, pouraient-elles avoir le moindre effet, le moindre uſage?

4°. Vous entendez une muſique dans un ſallon éclairé de cent bougies; il n'y a pas un point de cet eſpace qui ne ſoit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée legère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encor un point de cet eſpace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaiſons continuelles du corps des ſpectateurs & des muſiciens, & du parquet, & des fenêtres, & des platfonds, occupent encor ce ſallon. Que reſtera-t-il pour votre prétendu élément de l'air?

5°. Comment cet air prétendu, diſperſé dans ce ſallon, poura-t-il vous faire entendre & diſtinguer à la fois les différens ſons? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave &c. aillent frapper des parties d'air qui ſoient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave? chaque note exprimée par les voix & par les inſtrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoyent à votre oreille? C'eſt la ſeule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle ſuppoſition! de bonne foi doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, re, mi, fa, ſol, la, ſi, ut, & nous les envoye ſans ſe tromper? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille? Mais où renverrait-elle tous les

autres qui l'auraient également frappée ?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons. Il faut donc chercher quelque autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton ? il ſuppoſa à la fin de ſon optique, *que les particules d'une ſubſtance, denſe, compacte & fixe, adhérentes par attraction, rarefiées difficilement par une extrême chaleur, ſe transforment en un air élaſtique.*

De telles hypothèſes qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément ? comment du fer eſt-il changé en air ? avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte, vous mourez. Mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons diſtinctement dans la pompe à feu. Vous rafraichiſſez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaiſons des corps qui nous environnent, &c, &c.

Per-

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

QUE L'AIR, OU LA RÉGION DES VAPEURS N'APPORTE POINT LA PESTE.

J'ajouterai encor une petite réflexion ; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs, ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du dessèchement des marais ; il y perd plus qu'il ne pense : cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Egypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les environs soixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs, ou par ce qu'on nomme *air* : cela est si vrai, qu'on l'arrête avec un seul fossé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si les airs ou les exhalaisons la transmettaient, un vent du sud-est l'aurait bien vîte fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve ; c'est de là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marseille. Le con-

ſeil d'état défendit aux Marſeillois de ſortir de l'enceinte qu'on leur traça ſous peine de mort, & la peſte ne ſe communiqua point au dehors. *Non procedes amplius.*

Les autres maladies contagieuſes produites par les vapeurs, ſont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaiſons des morts rempliſſent continuellement l'Hôtel-Dieu, & cet Hôtel-Dieu devenu l'hôtel de la mort, infecte le bras de la rivière ſur lequel il eſt ſitué. O Welches! vous n'y faites nulle attention; & la dixiéme partie du petit peuple eſt ſacrifiée chaque année; & cette barbarie ſubſiſte dans la ville des janſéniſtes, des financiers, des ſpectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

DE LA PUISSANCE DES VAPEURS.

Ce ſont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font ſortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourriſſent nos plantes & qui les détruiſent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout eſt percé à jour; ce globe eſt le tonneau des Danaïdes, à travers lequel tout entre, tout paſſe & tout ſort ſans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide ſecret,

mais je n'en ai que faire ; je ne l'ai vu ni manié ; je n'en ai jamais senti, je le renvoye à la matière subtile de *René*, & à l'esprit recteur de *Paracelse*.

Mon esprit recteur est le doute : & je suis de l'avis de *St. Thomas Dydime*, qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

VÉNALITÉ.

CE faussaire dont nous avons tant parlé, qui fit le testament du cardinal de Richelieu, dit au chapitre IV, *qu'il vaut mieux laisser la vénalité & le droit annuel, que d'abolir ces deux établissemens difficiles à changer tout-d'un-coup sans ébranler l'état.*

Toute la France répétait & croyait répéter après le cardinal de *Richelieu*, que la vénalité des offices de judicature était très avantageuse.

L'abbé de *St. Pierre* fut le premier qui croyant encor que le prétendu testament était du cardinal, osa dire dans ses observations sur le ch. IV : *Le cardinal s'est engagé dans un mauvais pas, en soutenant que quant-à-présent, la vénalité des charges peut être avantageuse à l'état. Il est vrai qu'il n'est pas possible de rembourser toutes les charges.*

Ainsi non - seulement cet abus paraissait à tout le monde irréformable, mais utile ; on

était ſi accoutumé à cet opprobre, qu'on ne le ſentait pas ; il ſemblait éternel ; un ſeul homme en peu de mois l'a ſu anéantir.

Répétons donc qu'on peut tout faire, tout corriger ; que le grand défaut de preſque tous ceux qui gouvernent, eſt de n'avoir que des demi-volontés & des demi-moyens. Si *Pierre le grand* n'avait pas voulu fortement, deux mille lieuës de pays ſeraient encor barbares.

Comment donner de l'eau dans Paris à trente mille maiſons qui en manquent ? comment payer les dettes de l'état, comment ſe ſouſtraire à la tyrannie révérée d'une puiſſance étrangère qui n'eſt pas une puiſſance, & à laquelle on paye en tribut les premiers fruits? Oſez-le vouloir, & vous en viendrez à bout plus aiſément que vous n'avez extirpé les jéſuites, & purgé le théatre de petits maîtres.

VENISE,

ET PAR OCCASION DE LA LIBERTÉ.

NUlle puiſſance ne peut reprocher aux Vénitiens d'avoir acquis leur liberté par la révolte ; nulle ne peut leur dire, Je vous ai affranchis, voilà le diplôme de votre manumiſſion.

Ils n'ont point uſurpé leurs droits comme les *Céſars* uſurpèrent l'empire ; comme tant

d'évèques, à commencer par celui de Rome, ont uſurpé les droits régaliens ; ils ſont ſeigneurs de Veniſe (ſi l'on oſe ſe ſervir de cette audacieuſe comparaiſon) comme DIEU eſt ſeigneur de la terre, parce qu'il l'a fondée.

Attila, qui ne prit jamais le titre de *fléau de Dieu*, va ravageant l'Italie. Il en avait autant de droit qu'en eurent depuis *Charlemagne* l'Auſtraſien & *Arnould le bâtard* Carinthien, & *Gui* duc de Spolète, & *Bérenger* marquis de Frioul, & les évèques qui voulaient ſe faire ſouverains.

Dans ce tems de brigandages militaires & eccléſiaſtiques, *Attila* paſſe comme un vautour, & les Vénitiens ſe ſauvent dans la mer comme des *Alcions*. Nul ne les protège qu'eux-mêmes ; ils ſont leur nid au milieu des eaux ; ils l'agrandiſſent ; ils le peuplent, ils le défendent, ils l'enrichiſſent. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer une poſſeſſion plus juſte ? Notre père *Adam* qu'on ſuppoſe avoir vécu dans le beau pays de la Méſopotamie, n'était pas à plus juſte titre ſeigneur & jardinier du paradis terreſtre.

J'ai lu le *Squittinio della liberta di Venezia*, & j'en ai été indigné.

Quoi ! Veniſe ne ſerait pas originairement libre, parce que les empereurs Grecs ſuperſtitieux & méchans, & faibles, & barbares diſent, Cette nouvelle ville a été bâtie ſur notre ancien territoire ; & parce que des Allemands

ayant le titre d'*Empereurs d'Occident* difent, Cette ville étant dans l'occident, eft de notre domaine ?

Il me femble voir un poiffon volant, pourfuivi à la fois par un faucon & par un requin, & qui échappe à l'un & à l'autre.

Sannazar avait bien raifon de dire, en comparant Rome & Venife,

Illam homines dicas hanc pofuiffe Deos.

Rome perdit par *Céfar*, au bout de cinq cent ans, fa liberté acquife par *Brutus.* Venife a confervé la fienne pendant onze fiécles, & je me flatte qu'elle la confervera toûjours.

Gènes, pourquoi fais-tu gloire de montrer un diplôme d'un *Bérenger* qui te donna des privilèges en l'an 958 ? Vous favez bien que des conceffions de privilèges ne font que des titres de fervitude. Et puis voilà un beau titre qu'une charte d'un tyran paffager qui ne fut jamais bien reconnu en Italie, & qui fut chaffé deux ans après la date de cette charte !

La véritable charte de la liberté eft l'indépendance foutenue par la force. C'eft avec la pointe de l'épée qu'on figne les diplômes qui affurent cette prérogative naturelle. Tu perdis plus d'une fois ton privilège & ton coffrefort. Garde l'un & l'autre depuis 1748.

Heureufe Helvétie, à quelle pancarte doistu ta liberté ? à ton courage, à ta fermeté, à tes montagnes. — Mais je fuis ton empe-

reur — mais je ne veux plus que tu le ſois — mais tes pères ont été eſclaves de mon père — c'eſt pour cela même que leurs enfans ne veulent point te ſervir — mais j'avais le droit attaché à ma dignité — & nous nous avons le droit de la nature.

Quand les ſept Provinces-Unies eurent-elles ce droit inconteſtable ? au moment même où elles furent unies ; & dès-lors ce fut *Philippe II* qui fut le rebelle. Quel grand-homme que ce *Guillaume* prince d'Orange ! il trouva des eſclaves, & il en fit des hommes libres.

Pourquoi la liberté eſt-elle ſi rare ?

Parce qu'elle eſt le premier des biens.

VENTRES PARESSEUX.

SAint Paul a dit que les Crétois ſont toûjours *menteurs*, *de méchantes bêtes & des ventres pareſſeux*. Le médecin *Hequet* entendait par *ventres pareſſeux*, que les Crétois allaient rarement à la ſelle, & qu'ainſi la matière fécale refluant dans leur ſang, les rendait de mauvaiſe humeur & en feſait de méchantes bêtes. Il eſt très vrai qu'un homme qui n'a pu venir à bout de pouſſer ſa ſelle, ſera plus ſujet à la colère qu'un autre ; ſa bile ne coule pas, elle eſt recuite, ſon ſang eſt aduſte.

Quand vous avez le matin une grace à

demander à un miniſtre ou à un premier commis de miniſtre, informez-vous adroitement s'il a le ventre libre. Il faut toûjours prendre *mollia fandi tempora.*

Perſonne n'ignore que notre caractère & notre tour d'eſprit ne dépende abſolument de la garderobe. Le cardinal de *Richelieu* n'était ſanguinaire que parce qu'il avait des hémorroïdes internes qui occupaient ſon inteſtin rectum, & qui durciſſaient ſes matières. La reine *Anne d'Autriche* l'appellait toûjours *Cu pouri.* Ce ſobriquet redoubla l'aigreur de ſa bile, & coûta probablement la vie au maréchal de *Marillac*, & la liberté au maréchal de *Baſſompierre.* Mais je ne vois pas pourquoi les gens conſtipés feraient plus menteurs que d'autres; il n'y a nulle analogie entre le ſphincter de l'anus & le menſonge, comme il y en a une très ſenſible entre les inteſtins, nos paſſions, notre maniere de penſer, notre conduite.

Je ſuis donc bien fondé à croire que St. Paul entendait par *ventres pareſſeux*, des gens voluptueux, des eſpèces de prieurs, de chanoines, d'abbés commendataires, de prélats fort riches qui reſtaient au lit tout le matin pour ſe refaire des débauches de la veille, comme dit *Marot*,

Un gras prieur ſon petit-fils baiſait
Et mignardait au matin dans ſa couche,
Tandis rôtir la perdrix on feſait. &c. &c.

Mais on peut ſort bien paſſer le matin au lit, & n'être ni menteur, ni méchante bête. Au contraire, les voluptueux indolens ſont pour la plûpart très doux dans la ſociété, & du meilleur commerce du monde.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis très fâché que *St. Paul* injurie toute une nation: il n'y a dans ce paſſage ni politeſſe, ni habileté, ni vérité. On ne gagne point les hommes en leur diſant qu'ils ſont de méchantes bêtes; & ſûrement il aurait trouvé en Crête des hommes de mérite. Pourquoi outrager ainſi la patrie de *Minos*, dont l'archevêque *Fénelon* (bien plus poli que *St. Paul*) fait un ſi pompeux éloge dans ſon *Télémaque*.

St. Paul n'était-il pas difficile à vivre? d'une humeur bruſque, d'un eſprit fier, d'un caractère dur & impérieux? Si j'avais été l'un des apôtres, ou ſeulement diſciple, je me ſerais infailliblement brouillé avec lui. Il me ſemble que tout le tort était de ſon côté dans ſa querelle avec *Pierre Simon Barjone.* Il avait la fureur de la domination; il ſe vante toûjours d'être apôtre, & d'être plus apôtre que ſes confrères, lui qui avait ſervi à lapider *St. Etienne!* lui qui avait été un valet perſécuteur ſous *Gamaliel*, & qui aurait dû pleurer ces crimes, bien plus longtems que *St. Pierre* ne pleura ſa faibleſſe.

Il ſe vante d'être citoyen Romain né à Tarſis; & *St. Jérôme* prétend qu'il était un pauvre

juif de province né à Gifcale dans la Galilée. *a*) Dans fes lettres au petit troupeau de fes frères, il parle toûjours en maître très dur. *Je viendrai*, écrit-il à quelques Corinthiens, *je viendrai à vous, je jugerai tout par deux ou trois témoins; je ne pardonnerai ni à ceux qui ont péché, ni aux autres.* Ce *ni aux autres*, eft un peu dur.

Bien des gens prendraient aujourd'hui le parti de *St. Pierre* contre *St. Paul*, n'était l'épifode d'*Ananie* & de *Saphire*, qui a intimidé les ames enclines à faire l'aumône.

Je reviens à mon texte des Crétois menteurs, méchantes bêtes, ventres pareffeux; & je confeille à tous les miffionnaires de ne jamais débuter avec aucun peuple par lui dire des injures.

Ce n'eft pas que je regarde les Crétois comme les plus juftes & les plus refpectables des hommes, ainfi que le dit la fabuleufe Grèce; je ne prétends point concilier leur prétendue vertu avec leur prétendu taureau dont la belle *Pafiphaë* fut fi amoureufe, ni avec l'art dont le fondeur *Dedale* fit une vache d'airain, dans laquelle *Pafiphaë* fe pofta fi habilement, que fon tendre amant lui fit un minautaure, auquel le pieux & équitable *Minos* facrifiait tous les ans (& non pas tous les neuf ans) fept

a) Nous l'avons déja dit ailleurs, & nous le répétons ici. Pourquoi? parce que les jeunes Welches, pour l'édification de qui nous écrivons, lifent en courant & oublient tout ce qu'ils lifent.

grands garçons & ſept grandes filles d'Athènes.

Ce n'eſt pas que je croye aux cent grandes villes de Crête; paſſe pour cent mauvais villages établis ſur ce rocher long & étroit avec deux ou trois villes. On eſt toûjours fâché que *Rollin*, dans ſa compilation élégante de l'hiſtoire ancienne, ait répété tant d'anciennes fables ſur l'île de Crête & ſur *Minos* comme ſur le reſte.

A l'égard des pauvres Grecs & des pauvres Juifs qui habitent aujourd'hui les montágnes eſcarpées de cette île ſous le gouvernement d'un pacha, il ſe peut qu'ils ſoient des menteurs & de méchantes bêtes. J'ignore s'ils ont le ventre pareſſeux, & je ſouhaite qu'ils ayent à manger.

VERGE,

BAGUETTE DIVINATOIRE.

LES theurgites, les anciens ſages avaient tous une verge avec laquelle ils opéraient.

Mercure paſſe pour le premier dont la verge ait fait des prodiges. On tient que *Zoroaſtre* avait ſa verge. La verge de l'antique *Bacchus* était ſon tyrſe, avec lequel il ſépara les eaux de l'Oronte, de l'Hydaſpe & de la mer Rouge. La verge d'*Hercule* était ſon bâton, ſa maſſue. *Pythagore* fut toûjours repréſenté avec ſa verge.

On dit qu'elle était d'or ; il n'eſt pas étonnant qu'ayant une cuiſſe d'or, il eût une verge du même métal.

Abaris, prêtre d'*Apollon* hyperboréen, qu'on prétend avoir été contemporain de *Pythagore*, fut bien plus fameux par ſa verge ; elle n'était que de bois ; mais il traverſait les airs à califourchon ſur elle. *Porphyre* & *Jamblique* affirment que ces deux grands théurgites, *Abaris* & *Pythagore*, ſe montrèrent amicalement leur verge.

La verge fut en tout tems l'inſtrument des ſages, & le ſigne de leur ſuperiorité. Les conſeillers ſorciers de Pharaon firent d'abord autant de preſtiges avec leur verge que Moïſe fit de prodiges avec la ſienne. Le judicieux Calmet nous apprend dans ſa diſſertation ſur l'Exode, *que les opérations de ces mages n'étaient pas des miracles proprement dits*, *mais une métamorphoſe fort ſingulière & fort difficile*, *qui néanmoins n'eſt ni contre*, *ni au-deſſus des loix de la nature.* La verge de Moïſe eut la ſupériorité qu'elle devait avoir ſur celles de ces chotim d'Egypte.

Non-ſeulement la verge d'*Aaron* partagea l'honneur des prodiges de ſon frère Moïſe ; mais elle en fit en ſon particulier de très admirables. Perſonne n'ignore comment de treize verges celle d'Aaron fut la ſeule qui fleurit, qui pouſſa des boutons, des fleurs, & des amandes.

Le diable, qui, comme on ſait, eſt un mauvais ſinge des œuvres des ſaints, voulut avoir auſſi ſá verge, ſa baguette, dont il gratifia tous les ſorciers. Médée & Circé furent toûjours armées de cet inſtrument myſtérieux. De là vient que jamais magicienne ne paraît à l'opéra ſans cette verge, & qu'on appelle ces rôles *des rôles à baguette.*

Aucun joueur de gobelets ne fait ſes tours de paſſe-paſſe ſans ſa verge, ſans ſa baguette.

On trouve les ſources d'eau, les tréſors, au moyen d'une verge, d'une baguette de coudrier, qui ne manque pas de forcer un peu la main à un imbécille qui la ſerre trop, & qui tourne aiſément dans celle d'ùn fripon. Mr. *Formey* ſecrétaire de l'académie de Berlin, explique ce phénomène par celui de l'aimant dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Tous les ſorciers du ſiécle paſſé croyaient aller aû ſabat ſur une verge magique, ou ſur un manche à balai qui en tenait lieu; & les juges, qui n'étaient pas ſorciers, les brûlaient.

Les verges de boulot ſont une poignée de ſcions dont on frappe les malfaiteurs ſur le dos. Il eſt honteux & abominable qu'on inflige un pareil châtiment ſur les feſſes à des jeunes garçons & à de jeunes filles. C'était autrefois le ſupplice des eſclaves. J'ai vu dans des colléges, des barbares, qui feſaient dépouiller des enfans preſqu'entiérement; une eſpèce de bourreau ſouvent yvre les déchirait avec de lon-

gues verges, qui mettaient en ſang leurs aînes & les feſaient enfler démeſurément. D'autres les feſaient frapper avec douceur, & il en naiſſait un autre inconvénient. Les deux nerfs, qui vont du ſphincter au pubis étant irrités, cauſaient des pollutions; c'eſt ce qui eſt arrivé ſouvent à de jeunes fillles.

Par une police incompréhenſible, les jéſuites du Paraguai fouettaient les pères & les mères de famille ſur leurs feſſes nues *a*). Quand il n'y aurait eu que cette raiſon pour chaſſer les jéſuites, elle aurait ſuffi.

a) Voyez le voyage de Mr. le colonel de *Bougainville*, & les *Lettres ſur le Paraguai.*

VÉRITÉ.

„ Pilate lui dit alors, vous êtes donc roi?
„ JESUS lui répondit, vous dites que je
„ ſuis roi, c'eſt pour cela que je ſuis né &
„ que je ſuis venu au monde, afin de rendre
„ témoignage à la vérité; tout homme qui eſt
„ de vérité écoute ma voix.

„ Pilate lui dit, qu'eſt-ce que vérité? &
„ ayant dit cela il ſortit. &c. (Jean chap. 18.)

Il eſt triſte pour le genre-humain que Pilate ſortit ſans attendre la réponſe; nous ſaurions ce que c'eſt que la vérité. Pilate était bien peu curieux. L'accuſé amené devant lui dit

qu'il eſt roi, qu'il eſt né pour être roi ; & il ne s'informe pas comment cela peut être. Il eſt juge ſuprême au nom de *Céſar* ; il a la puiſſance du glaive ; ſon devoir était d'approfondir le ſens de ces paroles. Il devait dire, Apprenez-moi ce que vous entendez par être roi ? comment êtes vous né pour être roi & pour rendre témoignage à la vérité ? on prétend qu'elle ne parvient que difficilement à l'oreille des rois. Moi qui ſuis juge, j'ai toûjours eu une peine extrême à la découvrir. Inſtruiſez-moi pendant que vos ennemis crient là dehors contre vous ; vous me rendrez le plus grand ſervice qu'on ait jamais rendu à un juge ; & j'aime bien mieux apprendre à connaître le vrai que de condeſcendre à la demande tumultueuſe des Juifs qui veulent que je vous faſſe pendre.

Nous n'oſerons pas ſans doute rechercher ce que l'auteur de toute vérité aurait pu dire à Pilate.

Aurait-il dit, la *vérité eſt un mot abſtrait que la plûpart des hommes employent indifféremment dans leurs livres & dans leurs jugemens pour erreur & menſonge ?* Cette définition aurait merveilleuſement convenu à tous les feſeurs de ſyſtêmes. Ainſi le mot *ſageſſe* eſt pris ſouvent pour folie, & *eſprit* pour ſotiſe.

Humainement parlant, définiſſons la vérité en attendant mieux, *ce qui eſt énoncé tel qu'il eſt.*

Je ſuppoſe qu'on eût mis ſeulement ſix

mois à enſeigner à Pilate les vérités de la logique, il eût fait ſans doute ce ſyllogiſme concluant; on ne doit point ôter la vie à un homme qui n'a prêché qu'une bonne morale. Or celui qu'on m'a déféré a, de l'avis de ſes ennemis même, prêché ſouvent une morale excellente; donc, on ne doit point le punir de mort.

Il aurait pu encor tirer cet autre argument:

Mon devoir eſt de diſſiper les attroupemens d'un peuple ſéditieux qui demande la mort d'un homme, ſans raiſon & ſans forme juridique. Or, tels ſont les Juifs dans cette occaſion; donc je dois les renvoyer & rompre leur aſſemblée.

Nous ſuppoſons que Pilate ſavait l'arithmétique, ainſi nous ne parlerons pas de ces eſpèces de vérités.

Pour les vérités mathématiques, je crois qu'il aurait fallu trois ans pour le moins, avant qu'il pût être au fait de la géométrie trenſcendante. Les vérités de la phyſique combinées avec celles de la géométrie, auraient exigé plus de quatre ans. Nous en conſumons ſix, d'ordinaire, à étudier la théologie; j'en demande douze pour Pilate, attendu qu'il était payen, & que ſix ans n'auraient pas été trop pour déraciner toutes ſes vieilles erreurs, & ſix autres années pour le mettre en état de recevoir le bonnet de docteur.

Si Pilate avait eu une tête bien organiſée,

je

je n'aurais demandé que deux ans pour lui apprendre les vérités métaphyſiques ; & comme ces vérités ſont néceſſairement liées avec celles de la morale, je me flatte qu'en moins de neuf ans Pilate ſerait devenu un vrai ſavant & parfaitement honnête-homme.

VÉRITÉS HISTORIQUES.

J'aurais dit enſuite à Pilate ; Les vérités hiſtoriques ne ſont que des probabilités. Si vous avez combattu à la bataille de Philippes, c'eſt pour vous une vérité que vous connaiſſez par intuition, par ſentiment. Mais pour nous qui habitons tout auprès du déſert de Syrie, ce n'eſt qu'une choſe très probable, que nous connaiſſons par ouï-dire. Combien faut-il de ouï-dire pour former une perſuaſion égale à celle d'un homme, qui ayant vu la choſe, peut ſe vanter d'avoir une eſpèce de certitude ?

Celui qui a entendu dire la choſe à douze mille témoins oculaires, n'a que douze mille probabilités égales à une forte probabilité, laquelle n'eſt pas égale à la certitude.

Si vous ne tenez la choſe que d'un ſeul des témoins, vous ne ſavez rien ; vous devez douter. Si le témoin eſt mort, vous devez douter encor plus, car vous ne pouvez plus vous éclaircir. Si de pluſieurs témoins morts ; vous êtes dans le même cas.

Si de ceux à qui les témoins ont parlé ; le doute doit encor augmenter.

De génération en génération le doute augmente, & la probabilité diminue ; & bientôt la probabilité eſt réduite à zéro.

DES DÉGRÉS DE VÉRITÉ SUIVANT LESQUELS ON JUGE LES ACCUSÉS.

On peut être traduit en juſtice ou pour des faits, ou pour des paroles.

Si pour des faits, il faut qu'ils ſoient auſſi certains que le ſera le ſupplice auquel vous condamnerez le coupable. Car ſi vous n'avez, par exemple, que vingt probabilités contre lui, ces vingt probabilités ne peuvent équivaloir à la certitude de ſa mort. Si vous voulez avoir autant de probabilités qu'il vous en faut pour être ſûr que vous ne répandez point le ſang innocent, il faut qu'elles naiſſent de témoignages unanimes de dépoſans qui n'ayent aucun intérêt à dépoſer. De ce concours de probabilités, il ſe formera une opinion très forte qui poura ſervir à excuſer votre jugement. Mais comme vous n'aurez jamais de certitude entière, vous ne pourez vous flatter de connaître parfaitement la vérité. Par conſéquent vous devez toûjours pancher vers la clémence plus que vers la rigueur.

S'il ne s'agit que de faits dont il n'ait réſulté ni mort d'homme, ni mutilation, il eſt

évident que vous ne devez faire mourir ni mutiler l'accusé.

S'il n'est question que de paroles, il est encor plus évident que vous ne devez point faire pendre un de vos semblables pour la manière dont il a remué la langue ; car toutes les paroles du monde n'étant que de l'air battu, à moins que ces paroles n'ayent excité au meurtre, il est ridicule de condamner un homme à mourir pour avoir battu l'air. Mettez dans une balance toutes les paroles oiseuses qu'on ait jamais dites, & dans l'autre balance le sang d'un homme, ce sang l'emportera. Or celui qu'on a traduit devant vous n'étant accusé que de quelques paroles que ses ennemis ont prises en un certain sens, tout ce que vous pouriez faire serait aussi de lui dire des paroles qu'il prendra dans le sens qu'il voudra : mais livrer un innocent au plus cruel & au plus ignominieux supplice, pour des mots que ses ennemis ne comprennent pas, cela est trop barbare. Vous ne faites pas plus de cas de la vie d'un homme que de celle d'un lézard, & trop de juges vous ressemblent.

VERTU.

On dit de Marcus Brutus, qu'avant de se tuer il prononça ces paroles, O vertu, j'ai cru que tu étais quelque chose! mais tu n'es qu'un vain fantôme!

Tu avais raison, Brutus, si tu mettais la vertu à être chef de parti & l'assassin de ton bienfaicteur, de ton père Jules-César; mais si tu avais fait consister la vertu à ne faire que du bien à ceux qui dépendaient de toi, tu ne l'aurais pas appellée *fantôme*, & tu ne te serais pas tué de désespoir.

Je suis très vertueux, dit cet excrément de théologie, car j'ai les quatre vertus cardinales, & les trois théologales. Un honnête homme lui demande, qu'est-ce que vertu cardinale? l'autre répond, c'est force, prudence, tempérance & justice.

L'HONNÊTE HOMME.

Si tu es juste, tu as tout dit; ta force, ta prudence, ta tempérance sont des qualités utiles. Si tu les as, tant mieux pour toi; mais si tu es juste, tant mieux pour les autres. Ce n'est pas encor assez d'être juste, il faut être bienfaisant; voilà ce qui est véritablement cardinal. Et tes théologales, qui sont-elles?

L'EXCRÉMENT.

Foi, eſpérance, charité.

L'HONNÊTE HOMME.

Eſt-ce vertu de croire? ou ce que tu crois te ſemble vrai, & en ce cas il n'y a nul mérite à le croire; ou il te ſemble faux, & alors il eſt impoſſible que tu le croyes.

L'eſpérance ne ſaurait être plus vertu que la crainte; on craint & on eſpère ſelon qu'on nous promet ou qu'on nous menace. Pour la charité, n'eſt-ce pas ce que les Grecs & les Romains entendaient par humanité, amour du prochain? cet amour n'eſt rien s'il n'eſt agiſſant; la bienfaiſance eſt donc la ſeule vraie vertu.

L'EXCRÉMENT.

Quelque ſot! vraiment oui, j'irai me donner bien du tourment pour ſervir les hommes, & il ne m'en reviendrait rien! chaque peine mérite ſalaire. Je ne prétends pas faire la moindre action honnête, à moins que je ne ſois ſûr du paradis.

Quis enim virtutem amplectitur ipſam
Præmia ſi tollas?

Qui poura ſuivre la vertu
Si vous ôtez la récompenſe?

L'HONNÊTE HOMME.

Ah ! maître, c'eſt-à-dire que ſi vous n'eſpériez pas le paradis, & ſi vous ne redoutiez pas l'enfer, vous ne feriez jamais aucune bonne œuvre. Vous me citez des vers de Juvenal pour me prouver que vous n'avez que votre intérêt en vue. En voici de Racine qui pouront vous faire voir au moins qu'on peut trouver dès ce monde ſa récompenſe en attendant mieux.

Quel plaiſir de penſer & de dire en vous-même,
Partout en ce moment on me bénit, on m'aime !
On ne voit point le peuple à mon nom s'allarmer ;
Le ciel dans leurs chagrins ne m'entend point nommer.
Leur ſombre inimitié ne fait point mon viſage,
Je vois voler partout les cœurs à mon paſſage.
Tels étaient vos plaiſirs.

Croyez-moi, maître, il y a deux choſes qui méritent d'être aimées pour elles-mêmes, DIEU, & la vertu.

L'EXCRÉMENT.

Ah ! monſieur, vous êtes fénéloniſte.

L'HONNÊTE HOMME.

Oui, maître.

L'EXCRÉMENT.

J'irai vous dénoncer à l'official de Meaux.

L'HONNÊTE HOMME.

Va, dénonce.

VIE.

On trouve ces paroles dans *le Syſtême de la nature* page 84 édition de Londres. *Il faudrait définir la vie avant de raiſonner de l'ame; mais c'eſt ce que j'eſtime impoſſible.*

C'eſt ce que joſe eſtimer très poſſible. La vie eſt organiſation avec capacité de ſentir. Ainſi on dit que tous les animaux ſont en vie. On ne le dit des plantes que par extenſion, par une eſpèce de métaphore ou de catacrèſe. Elles ſont organiſées; elles végètent; mais n'étant point capables de ſentiment, elles n'ont point proprement la vie.

On peut-être en vie ſans avoir un ſentiment actuel; car on ne ſent rien dans une apoplexie complette, dans une létargie, dans un ſommeil plein & ſans rêves, mais on a encor le pouvoir de ſentir. Pluſieurs perſonnes, comme on ne le ſait que trop, ont été enterrées vives comme des veſtales, & c'eſt ce qui arrive dans tous les champs de bataille, ſurtout dans les pays froids; un ſoldat eſt ſans mouvement & ſans haleine; s'il était ſecouru, il les reprendrait; mais pour avoir plutôt fait, on l'enterre.

Qu'eſt-ce que cette capacité de ſenſation ? autrefois vie & ame c'était même choſe, & l'une n'eſt pas plus connue que l'autre ; le fond en eſt-il mieux connu aujourd'hui ?

Dans les livres ſacrés juifs, ame eſt toûjours employée pour vie.

Geneſe ch. 20. *Dixit etiam Deus producant aquæ reptile animæ viventis.* Et DIEU dit, que les eaux produiſent des reptiles d'ame vivante.

Creavit Deus cete grandia & omnem animam viventem, atque motabilem quam produxerant aquæ.

Il créa auſſi de grands dragons (tannitim) tout animal ayant vie & mouvement que les eaux avaient produit.

Il eſt difficile d'expliquer comment DIEU créa ces dragons produits déja par les eaux ; mais la choſe eſt ainſi, & c'eſt à nous de nous ſoumettre.

Ch. 24. *Producat terra animam viventem in genere ſuo jumenta & reptilia.*

Que la terre produiſe ame vivante en ſon genre des behemoths & des reptiles.

Ch. 30. *Et in quibus eſt anima vivens, ad veſcendum.*

Et à toute ame vivante pour ſe nourrir.

Et inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ ; & factus eſt homo in animam viventem.

Ch. 2. v. 7. Et il ſouffla dans ſes narines ſouffle de vie ; & l'homme eut ſouffle de vie (ſelon l'hébreu).

Sanguinem enim animarum veſtrarum requi-

ram de manu cunctarum bestiarum, & de manu hominis &c.

Je redemanderai vos ames aux mains des bêtes & des hommes. *Ames* signifie ici *vies* évidemment. Le texte sacré ne peut entendre que les bêtes auront avalé l'ame des hommes, mais leur sang qui est leur vie. Quant aux mains que ce texte donne aux bêtes, il entend leurs griffes.

En un mot, il y a plus de deux cent passages où l'ame est prise pour la vie des bêtes ou des hommes ; mais il n'en est aucun qui vous dise ce que c'est que la vie & l'ame.

Si c'est la faculté de la sensation, d'où vient cette faculté ? à cette question tous les docteurs répondent par des systêmes, & ces systêmes sont détruits les uns par les autres. Mais pourquoi voulez-vous savoir d'où vient la sensation ? Il est aussi difficile de concevoir la cause qui fait tendre tous les corps à leur commun centre, que de concevoir la cause qui rend l'animal sensible. La direction de l'aimant vers le pôle arctique, les routes des comètes, mille autres phénomènes sont tout aussi incompréhensibles.

Il y a des propriétés évidentes de la matière, dont le principe ne sera jamais connu de nous. Celui de la sensation, sans laquelle il n'y a point de vie, est & sera ignoré comme tant d'autres.

Peut-on vivre sans éprouver des sensations ?

non ; ſuppoſez un enfant qui meurt après avoit été toûjours en létargie ; il a exiſté, mais il n'a point vécu.

Mais ſuppoſez un imbécille qui n'ait jamais eu d'idées complexes & qui ait eu du ſentiment ; certainement il a vécu ſans penſer ; il n'a eu que les idées ſimples de ſes ſenſations.

La penſée eſt-elle néceſſaire à la vie ? non, puiſque cet imbécille n'a point penſé & a vécu.

De là, quelques penſeurs penſent que la penſée n'eſt point l'eſſence de l'homme ; ils diſent qu'il y a beaucoup d'idiots non-penſans qui ſont hommes, & ſi bien hommes qu'ils font des hommes ſans pouvoir jamais faire un raiſonnement.

Les docteurs qui croyent penſer, répondent que ces idiots ont des idées fournies par leurs ſenſations.

Les hardis penſeurs leur répliquent, qu'un chien de chaſſe qui a bien appris ſon métier, a des idées beaucoup plus ſuivies, & qu'il eſt fort ſupérieur à ces idiots. De là naît une grande diſpute ſur l'ame. Nous n'en parlerons pas ; nous n'en avons que trop parlé à l'article *Ame*.

VOYAGE DE ST. PIERRE A ROME.

LA fameuſe diſpute ſi Pierre fit le voyage de Rome, n'eſt-elle pas au fond auſſi frivole que la plûpart des autres grandes diſputes ? Les revenus de l'abbaye St. Denis en France ne dépendent ni de la vérité du voyage de St. Denis l'aréopagite d'Athènes au milieu des Gaules, ni de ſon martyre à Montmartre, ni de l'autre voyage qu'il fit après ſa mort de Montmartre à St. Denis en portant ſa tête entre ſes bras, & en la baiſant à chaque pauſe.

Les chartreux ont de très grands biens, ſans qu'il y ait la moindre vérité dans l'hiſtoire du chanoine du Magdebourg qui ſe leva de ſa bierre à trois jours conſécutifs, pour apprendre aux aſſiſtans qu'il était damné.

De même, il eſt bien ſûr que les revenus & les droits du pontife Romain peuvent ſubſiſter, ſoit que Simon Barjone ſurnommé Céphas ait été à Rome, ſoit qu'il n'y ait pas été. Tous les droits des métropolitains de Rome & de Conſtantinople furent établis au concile de Calcédoine en 451 de notre ère vulgaire, & il ne fut queſtion dans ce concile d'aucun voyage fait par un apôtre à Bizance ou à Rome.

Les patriarches d'Alexandrie, de Conſtantinople ſuivirent le ſort de leurs provinces. Les chefs eccléſiaſtiques des deux villes impériales & de l'opulente Egypte, devaient avoir naturellement plus de privilèges, d'autorité, de richeſſes que les évèques des petites villes.

Si la réſidence d'un apôtre dans une ville avait décidé de tant de droits, l'évèque de Jéruſalem aurait ſans contredit été le premier évèque de la chrétienté. Il était évidemment le ſucceſſeur de St. Jaques frère de JESUS-CHRIST, reconnu pour fondateur de cette égliſe, & appellé depuis le premier de tous les évèques. Nous ajouterions que par le même raiſonnement, tous les patriarches de Jéruſalem devaient ètre circoncis, puiſque les quinze premiers évèques de Jéruſalem, berceau du chriſtianiſme & tombeau de JESUS-CHRIST, avaient tous reçu la circonciſion *a*).

Il eſt indubitable que les premieres largeſſes faites à l'égliſe de Rome par Conſtantin, n'ont pas le moindre rapport au voyage de St. Pierre.

1°. La première égliſe élevée à Rome, fut celle de St. Jean : elle en eſt encor la véritable

a) *Il falut que quinze évêques de Jéruſalem fuſſent circoncis, & que tout le monde penſât comme eux, & coopérât avec eux.* St. Epiphane Heref. 70.

J'ai appris par les monumens des anciens, que juſqu'au ſiége de Jéruſalem par Adrien, il y eut quinze évêques de ſuite natifs de cette ville. Euſèbe liv. 4.

cathédrale. Il eſt ſûr qu'elle aurait été dédiée à St. Pierre s'il en avait été le premier évêque; c'eſt la plus forte de toutes les préſomptions; elle ſeule aurait pu finir la diſpute.

2°. A cette puiſſante conjecture ſe joignent des preuves négatives convaincantes. Si Pierre avait été à Rome avec Paul, les Actes des apôtres en auraient parlé, & ils n'en diſent pas un mot.

3°. Si St. Pierre était allé prêcher l'Evangile à Rome, St. Paul n'aurait pas dit dans ſon épitre aux Galates, *Quand ils virent que l'évangile du prépuce m'avait été confié, & à Pierre celui de la circonciſion, ils me donnèrent les mains à moi & à Barnabé; ils conſentirent que nous allaſſions chez les gentils, & Pierre chez les circoncis.*

4°. Dans les lettres que Paul écrit de Rome, il ne parle jamais de Pierre; donc il eſt évident que Pierre n'y était pas.

5°. Dans les lettres que Paul écrit à ſes frères de Rome, pas le moindre compliment à Pierre, pas la moindre mention de lui; donc Pierre ne fit un voyage à Rome ni quand Paul était en priſon dans cette capitale, ni quand il en était dehors.

6°. On n'a jamais connu aucune lettre de St. Pierre datée de Rome.

7°. Quelques-uns, comme Paul-Oroſe Eſpagnol du cinquiéme ſiécle, veulent qu'il ait été à Rome les premières années de Claude; & les

Actes des apôtres disent qu'il était alors à Jérusalem, & les épîtres de Paul disent qu'il était à Antioche.

8°. Je ne prétends point apporter en preuve, qu'à parler humainement, & selon les règles de la critique profane, Pierre ne pouvait guères aller de Jérusalem à Rome, ne sachant ni la langue latine, ni même la langue grecque, laquelle St. Paul parlait, quoiqu'assez mal. Il est dit que les apôtres parlaient toutes les langues de l'univers, ainsi je me tais.

9°. Enfin, la première notion qu'on ait jamais eue du voyage de St. Pierre à Rome. vient d'un nommé Papias qui vivait environ cent ans après St. Pierre. Ce Papias était Phrygien; il écrivait dans la Phrygie, & il prétendit que St. Pierre était allé à Rome, sur ce que dans une de ses lettres il parle de Babilone. Nous avons en effet une lettre attribuée à St. Pierre écrite en ces tems ténébreux, dans laquelle il est dit, *L'église qui est à Babilone, ma femme & mon fils Marc vous saluent.* Il a plu à quelques translateurs de traduire le mot qui veut dire ma femme, par la conchoisie, Babilone la conchoisie; c'est traduire avec un grand sens.

Papias qui était (il faut l'avouer) un des grands visionnaires de ces siécles, s'imagina que Babilone voulait dire Rome. Il était pourtant tout naturel que Pierre fût parti d'An-

tioche pour aller visiter les frères de Babilone. Il y eut toûjours des Juifs à Babilone, ils y firent continuellement le métier de courtiers & de porte-bales ; il est bien à croire que plusieurs disciples s'y réfugièrent, & que Pierre alla les encourager. Il n'y a pas plus de raison à imaginer que Babilone signifie Rome, qu'à supposer que Rome signifie Babilone. Quelle idée extravagante de supposer que Pierre écrivait une exhortation à ses camarades, comme on écrit aujourd'hui en chiffre ? craignait-il qu'on ouvrît sa lettre à la poste ? pourquoi Pierre aurait-il craint qu'on eût connaissance de ses lettres juives, si inutiles selon le monde, & auxquelles il eût été impossible que les Romains eussent fait la moindre attention ? qui l'engageait à mentir si vainement ? dans quel rêve a-t-on pu songer que lorsqu'on écrivait *Babilone* cela signifiait *Rome ?*

C'est d'après ces preuves assez concluantes que le judicieux Calmet conclut, que le voyage de St. Pierre à Rome est prouvé par St. Pierre lui-même, qui marque expressément qu'il a écrit sa lettre de Babilone, c'est-à-dire de Rome, comme nous l'expliquons avec les anciens. Encor une fois c'est puissamment raisonner ; il a probablement appris cette logique chez les vampires.

Le savant archevèque de Paris Marca, Dupin, Blondel, Spanheim, ne sont pas de cet avis ; mais enfin c'était celui de Papias qui

raiſonnait comme Calmet, & qui fut ſuivi d'une foule d'écrivains ſi attachés à la ſublimité de leurs principes, qu'ils négligèrent quelquefois la ſaine critique & la raiſon.

C'eſt une très mauvaiſe défaite des partiſans du voyage, de dire que les Actes des apôtres ſont deſtinés à l'hiſtoire de Paul & non pas de Pierre, & que s'ils paſſent ſous ſilence le ſéjour de Simon Barjone à Rome, c'eſt que *les faits & geſtes* de Paul étaient l'unique objet de l'écrivain.

Les Actes parlent beaucoup de Simon Barjone ſurnommé Pierre; c'eſt lui qui propoſe de donner un ſucceſſeur à Judas. On le voit frapper de mort ſubite Ananie & ſa femme qui lui avaient donné leur bien, mais qui malheureuſement n'avaient pas tout donné. On le voit reſſuſciter ſa couturière Dorcas chez le corroyeur Simon à Joppé. Il a une querelle dans Samarie avec Simon ſurnommé le magicien; il va à Lippa, à Céſarée, à Jéruſalem, que coûtait-il de le faire aller à Rome?

Il eſt bien difficile que Pierre ſoit allé à Rome ſoit ſous Tibère, ſoit ſous Caligula ou ſous Claude, ou ſous Néron. Le voyage du tems de Tibère n'eſt fondé que ſur de prétendus faſtes de Sicile apocryphes.

Voyez Spanheim *ſacra antiq. lib.* 3.

Un autre apocryphe intitulé *Catalogues d'évêques*, fait au plus vite Pierre évêque de Rome, immédiatement après la mort de ſon maître.

Je

Je ne ſais quel conte arabe l'envoye à Rome ſous Caligula. Euſèbe, trois cent ans après le fait conduire à Rome ſous Claude par une main divine, ſans dire en quelle année.

Lactance qui écrivait du tems de Conſtantin, eſt le premier auteur bien avéré, qui ait dit que Pierre alla à Rome ſous Néron, & qu'il y fut crucifié.

On avouera que ſi dans un procès une partie ne produiſait que de pareils titres, elle ne gagnerait pas ſa cauſe; on lui conſeillerait de s'en tenir à la preſcription, *à l'uti poſſidetis*; & c'eſt le parti que Rome a pris.

Mais, dit-on, avant Euſèbe, avant Lactance l'exact Papias avait déja conté l'avanture de Pierre & de Simon vertu de Dieu, qui ſe paſſa en préſence de Néron, le parent de Néron à moitié reſſuſcité par Simon vertu-Dieu, & entiérement reſſuſcité par Pierre, les complimens de leurs chiens, le pain donné par Pierre aux chiens de Simon, le magicien qui vole dans les airs, le chrétien qui le fait tomber par un ſigne de croix, & qui lui caſſe les jambes; Néron qui fait couper la tête à Pierre pour payer les jambes de ſon magicien &c. &c. Le grave Marcel répète cette hiſtoire autentique, & le grave Hégéſippe la répète encor, & d'autres la répètent après eux; & moi je vous répète que ſi jamais vous plaidez pour un pré, fût-ce devant le juge de Vau-

girard, vous ne gagnerez jamais votre procès ſur de pareilles piéces.

Je ne doute pas que le fauteuil épiſcopal de St. Pierre ne ſoit encor à Rome dans ſa belle égliſe. Je ne doute pas que St. Pierre n'ait joui de l'évêché de Rome vingt-cinq ans, un mois & neuf jours, comme on le rapporte. Mais j'oſe dire que cela n'eſt pas prouvé démonſtrativement, & j'ajoute qu'il eſt à croire que les évêques Romains d'aujourd'hui ſont plus à leur aiſe que ceux de ces tems paſſés, tems un peu obſcurs qu'il eſt fort difficile de bien débrouiller.

VOLONTÉ.

DES Grecs fort ſubtils conſultaient autrefois le pape Honorius I, pour ſavoir ſi JESUS, lorſqu'il était au monde, avait eu une volonté ou deux volontés lorſqu'il ſe déterminait à quelque action; par exemple, lorſqu'il voulait dormir ou veiller, manger ou aller à la garderobe, marcher ou s'aſſeoir.

Que vous importe? leur répondait le très ſage évêque de Rome, Honorius. Il a certainement aujourd'hui la volonté que vous ſoyez gens de bien; cela vous doit ſuffire; il n'a nulle volonté que vous ſoyez des ſophiſtes babillards, qui vous battez continuellement

pour la chappe à l'évêque, & pour l'ombre de l'âne. Je vous conseille de vivre en paix, & de ne point perdre en disputes inutiles un tems que vous pouriez employer en bonnes œuvres.

St. Père, vous avez beau dire; c'est ici la plus importante affaire du monde. Nous avons déja mis l'Europe, l'Asie & l'Afrique en feu pour savoir si JESUS *avait deux personnes & une nature, ou une nature & deux personnes, ou bien deux personnes & deux natures, ou bien une personne & une nature.*

Mes chers frères, vous avez très mal fait: il falait donner du bouillon aux malades, du pain aux pauvres.

Il s'agit bien de secourir les pauvres! voilà-t-il pas le patriarche Sergius qui vient de faire décider dans un concile à Constantinople, que JESUS *avait deux natures & une volonté! & l'empereur qui n'y entend rien, est de cet avis.*

Eh bien, soyez-en aussi; & surtout défendez-vous mieux contre les mahométans qui vous donnent tous les jours sur les oreilles, & qui ont une très mauvaise volonté contre vous.

C'est bien dit; mais voilà les évêques de Tunis, de Tripoli, d'Alger, de Maroc, qui tiennent fermement pour les deux volontés. Il faut avoir une opinion; quelle est la vôtre?

Je suis pour l'empereur & le concile, jusqu'à-ce que vous ayez pour vous un autre concile & un autre empereur.

Ce n'eſt pas nous ſatisfaire. Croyez-vous deux volontés ou une ?

Ecoutez ; ſi ces deux volontés ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une ſeule ; ſi elles ſont contraires, celui qui aura deux volontés à la fois, fera deux choſes contraires à la fois, ce qui eſt abſurde ; par conſéquent je ſuis pour une ſeule volonté.

Ah ! St. Père, vous êtes monothélite. A l'héréſie, à l'héréſie ! au diable ! à l'excommunication, à la dépoſition ; un concile, vîte un autre concile ! un autre empereur, un autre évêque de Rome, un autre patriarche.

Mon DIEU que ces pauvres Grecs ſont fous avec toutes leurs vaines & interminables diſputes, & que mes ſucceſſeurs feront bien de ſonger à être puiſſans & riches !

A peine Honorius avait proféré ces paroles, qu'il apprit que l'empereur Héraclius était mort après avoir été bien battu par les mahométans. Sa veuve Martine empoiſonna ſon beau fils ; le ſénat fit couper la langue à Martine & le nez à un autre fils de l'empereur. Tout l'empire Grec nagea dans le ſang.

N'eût-il pas mieux valu ne point diſputer ſur les deux volontés ! Et ce pape Honorius contre lequel les janſéniſtes ont tant écrit, n'était-il pas un homme très ſenſé ?

XENOPHANES.

BAyle a pris le prétexte de l'article Xénophanes pour faire le panégyrique du diable, comme autrefois Simonide, à l'occafion d'un lutteur qui avait remporté le prix à coups de poing aux jeux olympiques, chanta dans une belle ode les louanges de Caftor & de Pollux. Mais au fonds, que nous importent les rêveries de Xénophanes ? Que faurons-nous en apprenant qu'il regardait la nature comme un être infini, immobile, compofé d'une infinité de petits corpufcules, de petites monades douces, d'une force motrice, de petits molécules organiques; qu'il penfait d'ailleurs à-peu-près comme penfa depuis Spinofa, ou que plutôt il cherchait à penfer & qu'il fe contredit plufieurs fois, ce qui était le propre des anciens philofophes ?

Si Anaximène enfeigna que l'atmofphère était DIEU; fi Thalès attribua à l'eau la formation de toutes chofes, parce que l'Egypte était fécondée par fes inondations; fi Phérécide & Héraclite donnèrent au feu tout ce que Thalès donnait à l'eau, quel bien nous revient-il de toutes ces imaginations chimériques ?

Je veux que Pythagore ait exprimé, par des nombres, des rapports très mal connus,

& qu'il ait cru que la nature avait bâti le monde par des règles d'arithmétique. Je consens qu'Ocellus Lucanus & Empédocle ayent tout arrangé par des forces motrices antagonistes, quel fruit en recueillerai-je? quelle notion claire sera entrée dans mon faible esprit?

Venez, divin Platon, avec vos idées archetypes, vos androgines & votre verbe; établissez ces belles connaissances en prose poëtique dans votre République nouvelle, où je ne prétends pas plus avoir une maison que dans la Salente du Télémaque: mais au-lieu d'être un de vos citoyens, je vous enverrai, pour bâtir votre ville, toute la matière subtile de Descartes, toute sa matière globuleuse & toute sa rameuse que je vous ferai porter par *Cyrano de Bergerac. a*)

Bayle a pourtant exercé toute la sagacité de sa dialectique sur vos antiques billevesées; mais c'est qu'il en tirait toûjours parti pour rire des sottises qui leur succédèrent.

O philosophes! les expériences de physique bien constatées, les arts & métiers, voilà la vraie philosophie. Mon sage est le conducteur de mon moulin, lequel pince bien le vent, ramasse mon sac de bled, le verse dans la trémie, le moult également, & fournit à moi & aux miens une nourriture aisée. Mon sage est celui qui, avec la navette, couvre

a) Plaisant assez mauvais & un peu fou.

mes murs de tableaux de laine ou de ſoye, brillans des plus riches couleurs ; ou bien celui qui met dans ma poche la meſure du tems en cuivre & en or. Mon ſage eſt l'inveſtigateur de l'Hiſtoire naturelle ; on apprend plus dans les ſeules expériences de l'abbé Nollet, que dans tous les livres de l'antiquité.

XENOPHON,

ET LA RETRAITE DES DIX MILLE.

QUand Xénophon n'aurait eu d'autre mérite que d'être l'ami du martyr Socrate, il ſerait un homme recommandable ; mais il était guerrier, philôſophe, poëte, hiſtorien, agriculteur, aimable dans la ſociété : & il y eut beaucoup de Grecs qui réunirent tous ces mérites.

Mais pourquoi cet homme libre eut-il une compagnie grecque à la ſolde du jeune *Coſrou*, nommé *Cyrus* par les Grecs ? Ce Cyrus était frère puiſné & ſujet de l'empereur de Perſe Artaxerxe Mnemon, dont on a dit qu'il n'avait jamais rien oublié que ſes injures. Cyrus avait déja voulu aſſaſſiner ſon frère dans le temple même où l'on feſait la cérémonie de ſon ſacre (car les rois de Perſe furent les

premiers qui furent ſacrés), non-ſeulement Artaxerxe eut la clémence de pardonner à ce ſcélérat, mais il eut la faibleſſe de lui laiſſer le gouvernement abſolu d'une grande partie de l'Aſie mineure qu'il tenait de leur père, & dont il méritait au moins d'être dépouillé.

Pour prix d'une ſi étonnante clémence, dès qu'il put ſe ſoulever dans ſa ſatrapie contre ſon frère, il ajouta ce ſecond crime au premier. Il déclara par un manifeſte, *qu'il était plus digne du trône de Perſe que ſon frère, parce qu'il était meilleur magicien, & qu'il buvait plus de vin que lui.*

Je ne crois pas que ce fuſſent ces raiſons qui lui donnèrent pour alliés les Grecs. Il en prit à ſa ſolde treize mille, parmi leſquels ſe trouva le jeune Xénophon, qui n'était alors qu'un avanturier. Chaque ſoldat eut d'abord une darique de paye par mois. La darique valait environ une guinée, ou un louis d'or de notre tems, comme le dit très bien Mr. le chevalier de Jaucourt, & non pas dix francs, comme le dit Rollin.

Quand Cyrus leur propoſa de ſe mettre en marche avec ſes autres troupes pour aller combattre ſon frère vers l'Euphrate, ils demandèrent une darique & demie, & il falut bien la leur accorder. C'était trente-ſix livres par mois, & par conſéquent la plus forte paye qu'on ait jamais donnée. Les ſoldats de Céſar & de Pompée n'eurent que vingt ſous par jour

dans la guerre civile. Outre cette folde exorbitante, dont ils fe firent payer quatre mois d'avance, Cyrus leur fourniffait quatre cent chariots chargés de farine & de vin.

Les Grecs étaient donc précifément ce que font aujourd'hui les Helvétiens, qui louent leur fervice & leur courage aux princes leurs voifins, mais pour une fomme trois fois plus modique que n'était la folde des Grecs.

Il eft évident, quoi qu'on en dife, qu'ils ne s'informaient pas fi la caufe pour laquelle ils combattaient était jufte; il fuffifait que Cyrus payât bien.

Les Lacédémoniens compofaient la plus grande partie de ces troupes. Ils violaient en cela leurs traités folemnels avec le roi de Perfe.

Qu'était devenue l'ancienne averfion de Sparte pour l'or & pour l'argent? où était la bonne foi dans les traités? où était leur vertu altière & incorruptible? C'était Cléarque, un Spartiate, qui commandait le corps principal de ces braves mercenaires.

Je n'entends rien aux manœuvres de guerre d'Artaxerxes & de Cyrus; je ne vois pas pourquoi cet Artaxerxes qui venait à fon ennemi avec douze cent mille combattans, commence par faire tirer des lignes de douze lieues d'étendue entre Cyrus & lui; & je ne comprends rien à l'ordre de bataille. J'entends encor moins comment Cyrus, fuivi de fix cent che-

vaux ſeulement, attaque dans la mêlée les ſix mille gardes à cheval de l'empereur, ſuivi d'ailleurs d'une armée innombrable. Enfin, il eſt tué de la main d'Artaxerxes, qui apparemment ayant bu moins de vin que le rebelle ingrat, ſe battit avec plus de ſang-froid & d'adreſſe que cet yvrogne. Il eſt clair qu'il gagna complettement la bataille malgré la valeur & la réſiſtance des treize mille Grecs, puiſque la vanité grecque eſt obligée d'avouer qu'Artaxerxes leur fit dire de mettre bas les armes. Ils répondent qu'ils n'en feront rien; mais que ſi l'empereur veut les payer, ils ſe mettront à ſon ſervice. Il leur était donc très indifférent pour qui ils combattiſſent, pourvu qu'on les payât. Ils n'étaient donc que des meurtriers à louer.

Il y a, outre la Suiſſe, des provinces d'Allemagne qui en uſent ainſi. Il n'importe à ces bons chrétiens de tuer pour de l'argent, des Anglais, ou des Français, ou des Hollandais, ou d'être tués par eux. Vous les voyez réciter leurs prières & aller au carnage comme des ouvriers vont à leur attelier. Pour moi, j'avoue que j'aime mieux ceux qui s'en vont en Penſilvanie cultiver la terre avec les ſimples & équitables quakers, & former des colonies dans le ſéjour de la paix & de l'induſtrie. Il n'y a pas un grand ſavoir faire à tuer & à être tué pour ſix ſous par jour; mais il y en a beaucoup à faire fleurir la république des Dun-

kards, ces thérapeutes nouveaux, ſur la frontière du pays le plus ſauvage.

Artaxerxes ne regarda ces Grecs que comme des complices de la révolte de ſon frère ; & franchement c'eſt tout ce qu'ils étaient. Il ſe croyait trahi par eux, & il les trahit, à ce que prétend Xénophon. Car après qu'un de ſes capitaines eut juré en ſon nom de leur laiſſer une retraite libre, & de leur fournir des vivres ; après que Cléarque & cinq autres commandans des Grecs ſe furent mis entre ſes mains pour régler la marche, il leur fit trancher la tête, & on égorgea tous les Grecs qui les avaient accompagnés dans cette entrevue, s'il faut s'en rapporter à Xénophon.

Cet acte royal nous fait voir que le machiavelisme n'eſt pas nouveau. Mais auſſi eſt-il bien vrai qu'Artaxerxes eût promis de ne pas faire un exemple des chefs mercenaires qui s'étaient vendus à ſon frère ? ne lui était-il pas permis de punir ceux qu'il croyait ſi coupables ?

C'eſt ici que commence la fameuſe retraite des dix mille. Si je n'ai rien compris à la bataille, je ne comprends pas plus à la retraite.

L'empereur, avant de faire couper la tête aux ſix généraux Grecs & à leur ſuite, avait juré de laiſſer retourner en Grèce cette petite armée réduite à dix mille hommes. La bataille s'était donnée ſur le chemin de l'Euphrate ; il eût donc falu faire retourner les Grecs par

la Méſopotamie occidentale, par la Syrie, par l'Aſie mineure, par l'Ionie. Point du tout; on les feſait paſſer à l'orient, on les obligeait de traverſer le Tigre ſur des barques qu'on leur fourniſſait; ils remontaient enſuite par le chemin de l'Arménie lorſque leurs commandans furent ſuppliciés. Si quelqu'un comprend cette marche, dans laquelle on tournait le dos à la Grèce, il me fera plaiſir de me l'expliquer.

De deux choſes l'une; ou les Grecs avaient choiſi eux-mêmes leur route, & en ce cas, ils ne ſavaient ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient; ou Artaxerxes les feſait marcher malgré eux; (ce qui eſt bien plus probable) & en ce cas pourquoi ne les exterminait-il point?

On ne peut ſe tirer de ces difficultés qu'en ſuppoſant que l'empereur Perſan ne ſe vengea qu'à demi; qu'il ſe contenta d'avoir puni les principaux chefs mercenaires qui avaient vendu les troupes Grecques à Cyrus; qu'ayant fait un traité avec ces troupes fugitives; il ne voulait pas deſcendre à la honte de le violer; qu'étant ſûr que de ces Grecs errans il en périrait un tiers dans la route, il abandonnait ces malheureux à leur mauvais ſort. Je ne vois pas d'autre jour pour éclairer l'eſprit du lecteur ſur les obſcurités de cette marche.

On s'eſt étonné de la retraite des dix mille; mais on devait s'étonner bien davantage qu'Ar-

taxerxes vainqueur à la tête de douze cent mille combattans, (du moins à ce qu'on dit) laissât voyager dans le nord de ses vastes états dix mille fugitifs qu'il pouvait écraser à chaque village, à chaque passage de rivière, à chaque défilé, ou qu'on pouvait faire périr de faim & de misère.

Cependant on leur fournit, comme nous l'avons vu, vingt-sept grands bateaux vers la ville d'Itace pour leur faire passer le Tigre, comme si on voulait les conduire aux Indes. De là on les escorte en tirant vers le nord, pendant plusieurs jours, dans le désert où est aujourd'hui Bagdat. Ils passent encor la rivière de Zabate, & c'est là que viennent les ordres de l'empereur de punir les chefs. Il est clair qu'on pouvait exterminer l'armée aussi facilement qu'on avait fait justice des commandans. Il est donc très vraisemblable qu'on ne le voulut pas.

On ne doit donc plus regarder les Grecs perdus dans ces pays sauvages, que comme des voyageurs égarés, à qui la bonté de l'empereur laissait achever leur route comme ils pouvaient.

Il y a une autre observation à faire, qui ne paraît pas honorable pour le gouvernement Persan. Il était impossible que les Grecs n'eussent pas des querelles continuelles pour les vivres avec tous les peuples chez lesquels ils devaient passer. Les pillages, les désolations,

les meurtres étaient la fuite inévitable de ces défordres ; & cela eft fi vrai, que dans une route de fix cent lieues, pendant laquelle les Grecs marchèrent toûjours au hazard, ces Grecs n'étant ni efcortés, ni pourfuivis par aucun grand corps de troupes Perfannes, perdirent quatre mille hommes, ou affommés par les payfans, ou morts de maladie. Comment donc Artaxerxes ne les fit-il pas efcorter depuis leur paffage de la rivière de Zabate, comme il l'avait fait depuis le champ de bataille jufqu'à cette rivière ?

Comment un fouverain fi fage & fi bon commit-il une faute fi effentielle ? Peut-être ordonna-t-il l'efcorte ; peut-être Xénophon, d'ailleurs un peu déclamateur, la paffe-t-il fous filence pour ne pas diminuer le merveilleux de la retraite des dix mille ; peut-être l'efcorte fut toûjours obligée de marcher très loin de la troupe Grecque par la difficulté des vivres. Quoi qu'il en foit, il paraît certain qu'Artaxerxes ufa d'une extrême indulgence, & que les Grecs lui durent la vie, puifqu'ils ne furent pas exterminés.

Il eft dit dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Retraite*, que celle des dix mille fe fit fous le commandement de Xénophon. On fe trompe ; il ne commanda jamais ; il fut feulement fur la fin de la marche à la tête d'une divifion de quatorze cent hommes.

Je vois que ces héros, à peine arrivés après

tant de fatigues ſur le rivage du Pont-Euxin, pillent indifféremment amis & ennemis pour ſe refaire. Xénophon embarque à Héraclée ſa petite troupe, & va faire un nouveau marché avec un roi de Thrace qu'il ne connaiſſait pas. Cet Athénien, au-lieu d'aller ſecourir ſa patrie accablée alors par les Spartiates, ſe vend donc encor une fois à un petit deſpote étranger. Il fut mal payé; je l'avoue; & c'eſt une raiſon de plus pour conclure qu'il eût mieux fait d'aller ſecourir ſa patrie.

Il réſulte de tout ce que nous avons remarqué, que l'Athénien Xénophon n'étant qu'un jeune volontaire, s'enrôla ſous un capitaine Lacédémonien, l'un des tyrans d'Athènes, au ſervice d'un rebelle & d'un aſſaſſin; & qu'étant devenu chef de quatorze cent hommes, il ſe mit aux gages d'un barbare.

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la néceſſité ne le contraignait pas à cette ſervitude. Il dit lui-même qu'il avait laiſſé en dépôt, dans le temple de la fameuſe Diane d'Ephèſe, une grande partie de l'or gagné au ſervice de Cyrus.

Remarquons qu'en recevant la paye d'un roi, il s'expoſait à être condamné au ſupplice, ſi cet étranger n'était pas content de lui. Voyez ce qui eſt arrivé au major-général Doxat, homme né libre. Il ſe vendit à l'empereur Charles VI, qui lui fit couper le cou pour avoir rendu aux Turcs une place qu'il ne pouvait défendre.

Rollin, en parlant de la retraite des dix mille, dit *que cet heureux ſuccès remplit de mépris pour Artaxerxes les peuples de la Grèce, en leur feſant voir, que l'or, l'argent, les délices, le luxe, un nombreux ſerrail feſaient tout le mérite du grand roi, &c.*

Rollin pouvait conſidérer que les Grecs ne devaient pas mépriſer un ſouverain qui avait gagné une bataille complette; qui ayant pardonné en frère avait vaincu en héros; qui maître d'exterminer dix mille Grecs, les avait laiſſé vivre & retourner chez eux; & qui pouvant les avoir à ſa ſolde, avait dédaigné de s'en ſervir. Ajoutez que ce prince vainquit depuis les Lacédémoniens & leurs alliés, & leur impoſa des loix humiliantes; ajoutez que dans une guerre contre des Scythes nommés Caduſiens, vers la mer Caſpienne, il ſupporta comme le moindre ſoldat toutes les fatigues & tous les dangers. Il vécut & mourut plein de gloire; il eſt vrai qu'il eut un ſerrail, mais ſon courage n'en fut que plus eſtimable. Gardons-nous des déclamations de collège.

Si j'oſais attaquer le préjugé, j'oſerais préférer la retraite du maréchal de Belle-Iſle à celle des dix mille. Il eſt bloqué dans Prague par ſoixante mille hommes, il n'en a pas treize mille. Il prend ſes meſures avec tant d'habileté, qu'il ſort de Prague dans le froid le plus rigoureux avec ſon armée, ſes vivres, ſon

bagage

bagage, & trente piéces de canon, ſans que les aſſiégeans s'en doutent. Il a déja gagné deux marches avant qu'ils s'en ſoient apperçus. Une armée de trente mille combattans le pourſuit ſans relâche l'eſpace de trente lieues. Il fait face partout, il n'eſt jamais entamé; il brave, tout malade qu'il eſt, les ſaiſons, la diſette & les ennemis. Il ne perd que les ſoldats qui ne peuvent réſiſter à la rigueur extrême de la ſaiſon. Que lui a-t-il manqué? une plus longue courſe, & des éloges exagérés à la grecque.

ZOROASTRE.

SI c'eſt Zoroaſtre qui le premier annonça aux hommes cette belle maxime, *Dans le doute ſi une action eſt bonne ou mauvaiſe, abſtiens-toi*, Zoroaſtre était le premier des hommes après Confucius.

Si cette belle leçon de morale ne ſe trouve que dans les cent portes du Sadder, longtems après Zoroaſtre, béniſſons l'auteur du Sadder. On peut avoir des dogmes & des rites très ridicules avec une morale excellente.

Qui était ce Zoroaſtre? ce nom a quelque choſe de Grec, & on dit qu'il était Mède. Les Parſis d'aujourd'hui l'appellent Zerduſt, ou Zerdaſt, ou Zaradaſt, ou Zarathruſt. Il ne paſſe pas pour avoir été le premier du nom.

On nous parle de deux autres Zoroaſtres, dont le premier a neuf mille ans d'antiquité : c'eſt beaucoup pour nous, quoique ce ſoit très peu pour le monde.

Nous ne connaiſſons que le dernier Zoroaſtre.

Les voyageurs Français, Chardin & Tavernier, nous ont appris quelque choſe de ce grand prophète, par le moyen des Guèbres ou Parſis qui ſont encor répandus dans l'Inde & dans la Perſe, & qui ſont exceſſivement ignorans. Le docteur Hyde, profeſſeur en arabe dans Oxford, nous en a appris cent fois davantage ſans ſortir de chez lui. Il a falu que dans l'oueſt de l'Angleterre il ait deviné la langue que parlaient les Perſes du tems de Cyrus, & qu'il l'ait confrontée avec la langue moderne des adorateurs du feu.

C'eſt à lui ſurtout que nous devons ces cent portes du Sadder qui contiennent tous les principaux préceptes des pieux ignicoles.

Pour moi, j'avoue que je n'ai rien trouvé ſur leurs anciens rites de plus curieux que ces deux vers perſans de Sadi, rapportés par Hyde.

Qu'un Perſe ait conſervé le feu ſacré cent ans,
Le pauvre homme eſt brûlé quand il tombe dedans.

Les ſavantes recherches de Hyde, allumèrent, il y a peu d'années, dans le cœur d'un jeune Français, le déſir de s'inſtruire par lui-même des dogmes des Guèbres.

Il fit le voyage des grandes Indes pour apprendre dans Surate, chez les pauvres Parsis modernes, la langue des anciens Perses, & pour lire dans cette langue les livres de ce Zoroastre si fameux, supposé qu'en effet il ait écrit.

Les Pythagores, les Platons, les Apolonius de Thyane allèrent chercher autrefois en Orient la sagesse qui n'était pas là. Mais nul n'a couru après cette divinité cachée à travers plus de peines & de périls que le nouveau traducteur français des livres attribués à Zoroastre. Ni les maladies, ni la guerre, ni les obstacles renaissans à chaque pas, ni la pauvreté même, le premier & le plus grand des obstacles, rien n'a rebuté son courage.

Il est glorieux pour Zoroastre qu'un Anglais ait écrit sa vie au bout de tant de siécles, & qu'ensuite un Français l'ait écrite d'une manière toute différente. Mais ce qui est encor plus beau, c'est que nous avons parmi les biographes anciens du prophête deux principaux auteurs Arabes qui précédemment écrivirent chacun son histoire; & ces quatre histoires se contredisent merveilleusement toutes les quatre. *Cela ne s'est pas fait de concert*; & rien n'est plus capable de faire connaître la vérité.

Le premier historien Arabe Abu-Mohammed Moustapha avoue que le père de Zoroastre s'appellait *Espintaman*; mais il dit aussi qu'Es-

pintaman n'était pas ſon père, mais ſon triſayeul. Pour ſa mère il n'y a pas deux opinions, elle s'appellait Dogdu, ou Dodo, ou Dodu; c'était une très belle poule d'Inde; elle eſt fort bien deſſinée chez le docteur Hyde.

Bundari le ſecond hiſtorien conte que Zoroaſtre était juif & qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à ſon maître, que Jérémie pour le punir lui donna la lèpre; que le valet pour ſe décraſſer alla prêcher une nouvelle religion en Perſe, & fit adorer le ſoleil au lieu des étoiles.

Voici ce que le troiſiéme hiſtorien raconte, & ce que l'Anglais Hyde a rapporté aſſez au long.

Le prophète Zoroaſtre étant venu du paradis prêcher ſa religion chez le roi de Perſe Guſtaph, le roi dit au prophête, donnez-moi un ſigne. Auſſi-tôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre ſi gros, ſi haut, que nulle corde ne pouvait ni l'entourer ni atteindre ſa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, Guſtaph crut à Zoroaſtre.

Quatre mages ou quatre ſages (c'eſt la même choſe), gens jaloux & méchans, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophête pendant ſon abſence, & jettèrent parmi ſes livres des os de chiens & de chats, des ongles & des cheveux de morts, toutes

drogues, comme on fait, avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout tems. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier, & un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, & voilà l'envoyé du ciel condamné à être pendu.

Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade, ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on n'en voit plus. Zoroastre l'apprend, il promet qu'il guérira le cheval pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait sortir une jambe du ventre, & il dit, Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion. Soit, dit le monarque. Le prophète après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens; & ils le furent. Les autres jambes firent des prosélites de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, & toute la Perse reçut la foi.

Le voyageur Français raconte à-peu-près les mêmes miracles, mais soutenus & embellis par plusieurs autres. Par exemple, l'enfance de Zoroastre ne pouvait pas manquer d'être miraculeuse; Zoroastre se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Pline & Solin. Il y avait alors, comme tout le monde le sait, un grand nombre de magiciens très puissans;

& ils ſavaient bien qu'un jour Zoroaſtre en ſaurait plus qu'eux, & qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens ſe fit amener l'enfant & voulut le couper en deux, mais ſa main ſe ſecha ſur le champ. On le jetta dans le feu, qui ſe convertit pour lui en bain d'eau-roſe. On voulut le faire briſer ſous les pieds des taureaux ſauvages, mais un taureau plus puiſſant prit ſa défenſe. On le jetta parmi les loups; ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à teter toute la nuit. Enfin, il fut rendu à ſa mère Dogdo, ou Dodo, ou Dodu, femme excellente entre toutes les femmes, ou fille admirable entre toutes les filles.

Telles ont été dans toute la terre toutes les hiſtoires des anciens tems. C'eſt la preuve de ce que nous avons dit ſouvent, que la fable eſt la ſœur aînée de l'hiſtoire.

Je voudrais que pour notre plaiſir & pour notre inſtruction, tous ces grands prophêtes de l'antiquité, les Zoroaſtres, les Mercures Triſmegiſtes, les Abaris, les Numa même &c. &c. &c. revinſſent aujourd'hui ſur la terre, & qu'ils converſaſſent avec Locke, Newton, Bacon, Shaftsburi, Paſcal, Arnaud, Bayle, que dis-je, avec les philoſophes les moins ſavans de nos jours qui ne ſont pas les moins ſenſés.

J'en demande pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triſte figure.

Hélas, les pauvres charlatans ! ils ne vendraient pas leurs drogues ſur le pont-neuf. Cependant encor une fois, leur morale eſt bonne. C'eſt que la morale n'eſt pas de la drogue. Comment ſe pourait-il que Zoroaſtre eût joint tant d'énormes fadaiſes à ce beau précepte de s'abſtenir dans le doute ſi on fera bien ou mal ? c'eſt que les hommes ſont toûjours pêtris de contradictions.

On ajoute que Zoroaſtre ayant affermi ſa religion, devint perſécuteur. Hélas ! il n'y a pas de ſacriſtain ni de balaieur d'égliſe qui ne perſécutât s'il le pouvait.

On ne peut lire deux pages de l'abominable fatras attribué à ce Zoroaſtre, ſans avoir pitié de la nature humaine. Noſtradamus & le médecin des urines ſont des gens raiſonnables en comparaiſon de cet énergumène. Et cependant on parle de lui, & on en parlera encore.

Ce qui parait ſingulier, c'eſt qu'il y avait du tems de ce Zoroaſtre que nous connaiſſons, & probablement avant lui, des formules de prières publiques & particulières inſtituées. Nous avons au voyageur Français l'obligation de nous les avoir traduites. Il y avait de telles formules dans l'Inde ; nous n'en connaiſſons point de pareilles dans le Pentateuque.

Ce qui eſt bien plus fort, c'eſt que les mages, ainſi que les brames admirent un paradis, un

enfer, une réfurrection, un diable *a*). Il eft démontré que la loi des Juifs ne connut rien de tout cela. Ils ônt été tardifs en tout. C'eft une vérité dont on eft convaincu, pour peu qu'on avance dans les connaiffances orientales.

a) Le diable chez Zoroaftre eft Hariman, ou fi vous voulez Arimane, il avait été créé. C'était tout comme chez nous originairement; il n'était point principe; il n'obtint cette dignité de mauvais principe qu'avec le tems. Ce diable chez Zoroaftre eft un ferpent qui produifit quarante-cinq mille envies. Le nombre s'en eft accru depuis; & c'eft depuis ce tems-là qu'à Rome, à Paris, chez les courtifans, dans les armées & chez les moines, nous voyons tant d'envieux.

SUPPLEMENT

AUX QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPEDIE,

PAR DES AMATEURS,

QUI SONT,

MR. DE V. G. O. D. R. MR. CR, AVOCAT EN PARLEMENT ; MR. BT, CONSEILLER DU ROI DE P... MR. PDB. MR. DE P, CAPITAINE DE CAVALERIE, ET PLUSIEURS AUTRES GENS DE LETTRES.



SUPPLEMENT AUX QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

AGAR.

QUand on renvoye ſon amie, ſa concubine, ſa maîtreſſe, il faut lui faire un ſort au moins tolérable, ou bien l'on paſſe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'Abraham était fort riche dans le déſert de Guerar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous ſavons de ſcience certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à ſa maîtreſſe Agar quand il la renvoya dans le déſert. Je parle ici ſeulement ſelon le monde; & je révère toûjours les voies incompréhenſibles qui ne ſont pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie Agar, quelques paires d'habits pour elle & pour notre fils Ismaël, une bonne ânesse pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domestiques pour les accompagner, & pour les empêcher d'ètre mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à sa pauvre maîtresse & à son enfant, quand il les exposa dans le désert.

Quelques impies ont prétendu qu'Abraham n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir son bâtard de faim, & couper le cou à son fils légitime.

Mais encor un coup, ces voies ne sont pas nos voies; il est dit que la pauvre Agar s'en alla dans le désert de Bersabé. Il n'y avait point de désert de Bersabé. Ce nom ne fut connu que longtems après, mais c'est une bagatelle, le fond de l'histoire n'en est pas moins autentique.

Il est vrai que la postérité d'Ismaël fils d'Agar se vengea bien de la postérité d'Isaac fils de Sara, en faveur duquel il fut chassé. Les Sarasins descendans en droite ligne d'Ismaël se sont emparés de Jérusalem appartenante par droit de conquète à la postérité d'Isaac. J'aurais voulu qu'on eût fait descendre les Sarasins de

Sara, l'étymologie aurait été plus nette. C'était une généalogie à mettre dans notre Moréri. On prétend que le mot Sarasin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple se soit jamais appellé voleur. Ils l'ont presque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarasin descendant de Sara me paraît plus doux à l'oreille.

ANTROPOMORPHITES.

C'Est, dit-on, une petite secte du quatriéme siécle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient Isis & Osiris; on sculpta Bel à Babilone, Hercule à Tyr, Brama dans l'Inde.

Les musulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand-Etre. Les Arabes Sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessein; & si Salomon mit des figures d'animaux dans son temple, il est

vraiſemblable qu'il les fit ſculpter à Tyr : mais tous les Juifs ont parlé d'un Dieu comme d'un homme.

Dans l'Alcoran même, DIEU eſt toûjours regardé comme un roi. On lui donne au chapitre 12, un trône qui eſt au-deſſus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un ſecrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à Mahomet par l'ange Gabriel, comme les rois ſignifient leurs ordres par les grands-officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU ſoit déclaré dans l'Alcoran, *non-engendreur & non-engendré*, il y a toûjours un petit coin d'antropomorphiſme.

Les Juifs, quoiqu'ils n'euſſent point de ſimulacres, ſemblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occaſions. Il deſcend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ſes créatures, il parle au ſerpent, il ſe fait entendre à Moïſe dans le buiſſon, il ne ſe fait voir à lui que par derrière ſur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

On l'a toûjours peint avec une grande barbe dans l'égliſe grecque & dans la latine.

Voyez à l'article *Emblème* les vers d'Orphée & de Xénophanes.

ANTROPOPHAGES.

EH bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Zélande est une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encor les uns les autres. D'où provient cette race ? supposé qu'elle existe. Descend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours ou des loups ? Quelle distance des Marc-Aurèle, des Epictètes aux antropophages de la nouvelle Zélande ! cependant, ce sont les mêmes organes, les mêmes hommes ! J'ai déja parlé de cette propriété de la race humaine; il est bon d'en dire encor un mot.

Voici les propres paroles de St. Jérôme dans une de ses lettres, *quid loquar de cæteris nationibus cum ipse adolescentulus in Gallia viderim scotos gentem Britannicam humanis vesci carnibus & cum per sylvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen pastorum nates, & fœminarum papillas solere abscindere, & has solas ciborum delicias arbitrari.*

Que vous dirai-je des autres nations ! puisque moi-même étant encor jeune, j'ai vu des Ecossais dans les Gaules qui, pouvant se nourrir de porcs & d'autres animaux dans les forêts, aimaient mieux couper les fesses des jeunes gar-

çons, & les tetons des jeunes filles. C'étaient pour eux les mets les plus friands.

Peloutier qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire St. Jérôme, & de lui soutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais Jérôme parle très sérieusement; il dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre un père de l'église sur ce qu'il a entendu dire, mais sur ce qu'il a vu de ses yeux, cela est bien fort. Quoi qu'il en soit, le plus sûr est de se défier de tout, & de ce qu'on a vu soi-même.

ARTS, BEAUX-ARTS.

Article dédié au roi de Prusse.

SIRE,

LA petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Krapac, ne parlera point à votre majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous vous dirions sans être contredits que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie, & le seul historien

Bran-

Brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poësie qui a fait vos amusemens & votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français ; la musique, où vous avez réussi au point que nous doutons fort que Ptolomée Auletes eût jamais osé jouer de la flûte après vous, ni Achille de la lyre.

Ensuite viennent les arts, où l'esprit & la main sont presque également nécessaires, comme la sculpture, la peinture, tous les ouvrages dépendans du dessein, & surtout l'horlogerie, que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Krapac.

Vous connaissez, Sire, les quatre siécles des arts ; presque tout nâquit en France & se perfectionna sous Louis XIV ; ensuite plusieurs de ces mêmes arts exilés de France allèrent embellir & enrichir le reste de l'Europe au tems fatal de la destruction du célèbre édit de Henri IV, énoncé *irrévocable*, & si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que Louis XIV put faire à lui-même, fit le bien des autres princes contre son intention ; & ce que vous en avez dit dans votre histoire du Brandebourg, en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cent mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande dont il fut bientôt obligé de sortir, *par sa grandeur qui l'attachait au rivage*, tandis que Boileau, *Passage du Rhin*.

ſes troupes paſſaient le Rhin à la nage, ſi on n'avait pour monumens de ſa gloire que les prologues de ſes opera ſuivis de la bataille d'Hochſtet, ſa perſonne & ſon règne figureraient mal dans la poſtérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par ſon goût & par ſa munificence, ſes bienfaits répandus avec profuſiòn ſur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naiſſant à ſa voix dans ſon royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables conſtruits, les deux mers unies par des travaux immenſes *&c.*, forcent encor l'Europe à regarder avec reſpect Louis XIV & ſon ſiécle.

Ce ſont ſurtout ces grands-hommes uniques en tout genre, que la nature produiſit alors à la fois, qui rendirent ces tems éternellement mémorables. Le ſiécle fut plus grand que Louis XIV, mais la gloire en réjaillit ſur lui.

L'émulation des arts a changé la face de la terre du pied des Pyrénées aux glaces d'Arcangel. Il n'eſt preſque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établiſſemens utiles & glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire? rien. Ils ont dévaſté trois empires & vingt royaumes. Mais une ſeule ville de l'ancienne Grèce aura toûjours plus de réputation que tous les Ottomans enſemble.

Voyez ce qui s'eſt fait depuis peu d'années

dans Petersbourg, que j'ai vu un marais au commencement du ſiécle où nous ſommes. Tous les arts y ont accouru, tandis qu'ils ſont anéantis dans la patrie d'Orphée, de Linus & d'Homère.

La ſtatue que l'impératrice de Ruſſie élève à Pierre le grand, parle du bord de la Néva à toutes les nations; elle dit, j'attends celle de Catherine; mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre, &c.

QUE LA NOUVEAUTÉ DES ARTS NE PROUVE POINT LA NOUVEAUTÉ DU GLOBE.

Tous les philoſophes crurent la matière éternelle; mais les arts paraiſſent nouveaux. Il n'y a pas juſqu'à l'art de faire du pain qui ne ſoit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie; & ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent, ni les moulins à eau. Cette vérité ſemble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il eſt, ou ſuppoſe de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guères anéantir des arts devenus néceſſaires. Je ſuppoſe qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des ſauterelles des montagnes de Cobonas, par le Monomotapa, par le Monœmugi, les Noſſeguais, les Maracates, qu'ils ayent traverſé l'Abiſſinie, la Nubie, l'Egypte, la Syrie, l'Aſie

mineure, toute notre Europe, qu'ils ayent tout renverſé, tout ſaccagé, il reſtera toûjours quelques boulangers, quelques cordonniers, quelques tailleurs, quelques charpentiers; les arts néceſſaires ſubſiſteront; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'eſt ce qu'on vit à la chûte de l'empire Romain; l'art de l'écriture même devint très rare; preſque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renáquirent que longtems après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car ſuppoſons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entiérement jusqu'à l'art d'écrire & de faire du pain, ſuppoſons encor plus, que nous n'avons que depuis dix ans du pain, des plumes, de l'encre & du papier; qui peut vivre dix ans ſans manger de pain & ſans écrire ſes penſées, peut durer un ſiécle, & cent mille ſiécles ſans ces ſecours.

Il eſt très clair que l'homme & les autres animaux peuvent très bien ſubſiſter ſans boulangers, ſans romanciers & ſans théologiens, témoin toute l'Amérique, témoins les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous, ne prouve donc point la nouveauté du globe, comme le prétendait Epicure l'un de nos prédéceſſeurs en rêveries, qui ſuppoſait que par hazard les atomes éternels en déclinant avaient

formé un jour notre terre. Pomponace disait, *Se il mondo non è eterno, per tutti santi è molto vecchio.*

DES PETITS INCONVÉNIENS ATTACHÉS AUX ARTS.

Ceux qui manient le plomb & le mercure sont sujets à des coliques dangereuses, & à des tremblemens de nerfs très fâcheux. Ceux qui se servent de plumes & d'encre, sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas, Sire, cette race d'animaux; elle est chassée de vos états, aussi-bien que de ceux de l'impératrice de Russie & du roi de Suède, & du roi de Dannemarck mes autres protecteurs. L'ex-jésuite Paulian, & l'ex-jésuite Nonotte qui cultivent, comme moi, les beaux-arts, ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Krapac; ils m'accablent sous le poids de leur crédit, & sous celui de leur génie, qui est encor plus pesant. Si votre majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands-hommes, je suis anéanti.

BALA, BATARDS.

BAla, fervante de Rachel, & Zelpha fervante de Lia, donnèrent chacune deux enfans au patriarche Jacob ; & vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, auffi-bien que les huit autres enfans mâles que Jacob eut des deux fœurs Lia & Rachel. Il eft vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au-lieu que Guillaume le bâtard hérita de la Normandie.

Thierri bâtard de Clovis, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par fon père.

Plufieurs rois d'Efpagne & de Naples ont été bâtards.

En Allemagne, il n'en eft pas de même ; on veut des races pures ; les bâtards n'héritent jamais des fiefs & n'ont point d'état. En France, depuis longtems, le bâtard d'un roi ne peut être prêtre fans une difpenfe de Rome ; mais il eft prince fans difficulté dès que le roi le reconnait pour le fils de fon péché, fût-il bâtard adultérin de père & de mère. Il en eft de même en Efpagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince, mais duc. Les bâtards de Jacob ne furent ni ducs ni princes, ils n'eurent point de terres ; & la raifon eft que leurs pères n'en avaient point ;

mais on les appella depuis patriarches, comme qui dirait archipères.

On a demandé ſi les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il eſt vrai que le pape Jean XI était bâtard du pape Sergius III & de la fameuſe Marozie: mais un exemple n'eſt pas une loi.

BDELLIUM.

ON s'eſt fort tourmenté pour ſavoir ce que c'eſt que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phiſon, fleuve du paradis terreſtre, *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or.* Calmet en compilant rapporte que, ſelon pluſieurs compilateurs, le bdellium eſt l'eſcarboucle, mais que ce pourait bien être auſſi du criſtal; enſuite que c'eſt la gomme d'un arbre d'Arabie; puis il nous avertit que ce ſont des capres. Beaucoup d'autres aſſurent que ce ſont des perles. Il n'y a que les étymologies de Bochard qui puiſſent éclaircir cette queſtion. J'aurais voulu que tous ces commentateurs euſſent été ſur les lieux. Notes ſur le ch. 2. de la Geneſe.

L'or excellent qu'on tire de ce pays-là, fait voir évidemment, dit Calmet, que c'eſt le pays de Colcos: la toiſon d'or en eſt une preuve. C'eſt dommage que les choſes ayent ſi fort changé depuis. La Mingrelie, ce beau

pays si fameux par les amours de Médée & de Jason, ne produit pas plus aujourd'hui d'or & de bdellium, que de taureaux qui jettent feu & flamme, & de dragons qui gardent les toisons : tout change dans ce monde : & si nous ne cultivons pas bien nos terres, & si l'état est toujours endetté, nous deviendrons Mingrelie.

CELTES.

PArmi ceux qui ont eu assez de loisir, de secours & de courage pour rechercher l'origine des peuples, il s'en est trouvé qui ont cru trouver celle de nos Celtes, ou qui du moins ont voulu faire accroire qu'ils l'avaient rencontrée ; cette illusion était le seul prix de leurs travaux immenses : il ne faut pas la leur envier.

Du moins quand vous voulez connaître quelque chose des Huns (quoiqu'ils ne méritent guères d'être connus, puisqu'ils n'ont rendu aucun service au genre-humain) vous trouvez quelques faibles notices de ces barbares chez les Chinois, ce peuple le plus ancien des nations connues après les Indiens. Vous apprenez d'eux que les Huns allerent dans certains tems, comme des loups affamés ravager des pays regardés encor aujourd'hui

comme des lieux d'exil & d'horreur. C'eſt une bien triſte & bien miſérable ſcience. Il vaut mieux ſans doute cultiver un art utile à Paris, à Lyon & à Bordeaux que d'étudier ſérieuſement l'hiſtoire des Huns & des ours ; mais enfin on eſt aidé dans ces recherches par quelques archives de la Chine.

Pour les Celtes, point d'archives ; on ne connait pas plus leurs antiquités que celles des Samoyèdes & des terres auſtrales.

Nous n'avons rien appris de nos ancêtres que par le peu de mots que Jules-Céſar leur conquérant a daigné en dire. Il commence ſes commentaires par diſtinguer toutes les Gaules en Belges, Aquitainiens & Celtes.

De là quelques fiers ſavans ont conclu que les Celtes étaient les Scythes ; & dans ces Scythes-Celtes ils ont compris toute l'Europe. Mais pourquoi pas toute la terre ? pourquoi s'arrèter en ſi beau chemin ?

On n'a pas manqué de nous dire que Japhet fils de Noé, vint au plus vîte au ſortir de l'arche peupler de Celtes toutes ces vaſtes contrées, qu'il gouverna merveilleuſement bien. Mais des auteurs plus modeſtes rapportent l'origine de nos Celtes à la tour de Babel, à la confuſion des langues, à Gomer dont jamais perſonne n'entendit parler juſqu'au tems très récent, où quelques occidentaux lurent le nom de Gomer dans une mauvaiſe traduction des Septante.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Bochard dans sa chronologie sacrée (quelle chronologie !) prend un tour fort différent ; il fait de ces hordes innombrables des Celtes une colonie égyptienne , conduite habilement & facilement des bords fertiles du Nil par Hercule dans les forêts & dans les marais de la Germanie , où sans doute ces colons portèrent tous les arts , la langue égyptienne & les mystères d'Isis , sans qu'on ait pu jamais en retrouver la moindre trace.

Ceux-là m'ont paru avoir encor mieux rencontrés , qui ont dit que les Celtes des montagnes du Dauphiné étaient appellés Cottiens , de leur roi Cottius ; les Bérichons de leur roi Betrich , les Welches ou Gaulois de leur roi Wallus , les Belges de Balgen , qui veut dire hargneux.

Une origine encor plus belle , c'est celle des Celtes-Pannoniens , du mot latin *Pannus* , drap ; attendu , nous dit-on , qu'ils se vétissaient de vieux morceaux de drap mal cousus , assez ressemblans à l'habit d'arlequin. Mais la meilleure origine est sans contredit la tour de Babel.

O braves & généreux compilateurs qui avez tant écrit sur des hordes de sauvages , qui ne savaient ni lire ni écrire , j'admire votre laborieuse opiniâtreté ! Et vous , pauvres Celtes-Welches , permettez-moi de vous dire aussi-

bien qu'aux Huns, que des gens qui n'ont pas eu la moindre teinture des arts utiles ou agréables, ne méritent pas plus nos recherches que les porcs & les ânes qui ont habité leur pays.

On dit que vous étiez antropophages ; mais qui ne l'a pas été ?

On me parle de vos druides qui étaient de très ſavans prêtres. Allons donc à l'article *Druide*.

CHRISTIANISME.

ETABLISSEMENT DU CHRISTIANISME, DANS SON ÉTAT CIVIL ET POLITIQUE.

DIEU nous garde d'oſer mêler ici le divin au profane, nous ne ſondons point les voies de la providence. Hommes, nous ne parlons qu'à des hommes.

Lorſqu'Antoine & enſuite Auguſte eurent donné la Judée à l'Arabe Hérode leur créature & leur tributaire, ce prince, étranger chez les Juifs, devint le plus puiſſant de tous leurs rois. Il eut des ports ſur la Méditerranée, Ptolomaïde, Aſcalon. Il bâtit des villes, il éleva un temple au Dieu Apollon dans Rhodes ; un temple à Auguſte dans Céſarée. Il bâtit de fond en comble celui de Jéruſalem,

& il en fit une très forte citadelle. La Palestine, sous son règne, jouït d'une profonde paix. Enfin, il fut regardé comme un messie, tout barbare qu'il était dans sa famille, & tout tyran de son peuple dont il dévorait la substance pour subvenir à ses grandes entreprises. Il n'adorait que César, & il fut presque adoré des hérodiens.

La secte des Juifs était répandue depuis longtems dans l'Europe & dans l'Asie; mais ses dogmes étaient entiérement ignorés. Personne ne connaissait les livres juifs, quoique plusieurs fussent, dit-on, déja traduits en grec dans Alexandrie. On ne savait des Juifs que ce que les Turcs & les Persans savent aujourd'hui des Arméniens, qu'ils sont des courtiers de commerce, des agens de change. Du reste un Turc ne s'informe jamais si un Arménien est eutichéen, ou jacobite, ou chrétien de St. Jean, ou arien.

Le théisme de la Chine & les respectables livres de Confutsée qui vécut environ six cent ans avant Hérode, étaient encor plus ignorés des nations occidentales que les rites juifs.

Les Arabes qui fournissaient les denrées précieuses de l'Inde aux Romains, n'avaient pas plus d'idée de la théologie des bracmanes que nos matelots qui vont à Pondichéri ou à Madrass. Les femmes Indiennes étaient en possession de se brûler sur le corps de leurs maris de tems immémorial; & ces sacrifices éton-

nans qui ſont encor en uſage, étaient auſſi ignorés des Juifs que les coutumes de l'Amérique. Leurs livres qui parlent de Gog & de Magog, ne parlent jamais de l'Inde.

L'ancienne religion de Zoroaſtre était célèbre & n'en était pas plus connue dans l'empire Romain. On ſavait ſeulement en général que les mages admettaient une réſurrection, un paradis, un enfer; & il falait bien que cette doctrine eût percé chez les Juifs voiſins de la Caldée, puiſque la Paleſtine était partagée du tems d'Hérode entre les phariſiens qui commençaient à croire le dogme de la réſurrection, & les ſaducéens qui ne regardaient cette doctrine qu'avec mépris.

Alexandrie, la ville la plus commerçante du monde entier, était peuplée d'Egyptiens qui adoraient Sérapis, & qui conſacraient des chats; de Grecs qui philoſophaient, de Romains qui dominaient, de Juifs qui s'enrichiſſaient. Tous ces peuples s'acharnaient à gagner de l'argent, à ſe plonger dans les plaiſirs ou dans le fanatiſme; à faire ou à défaire des ſectes de religion, ſurtout dans l'oiſiveté qu'ils goûtèrent dès qu'Auguſte eut fermé le temple de Janus.

Les Juifs étaient diviſés en trois factions principales; celle des Samaritains ſe diſait la plus ancienne, parce que Samarie (alors Sebaſte) avait ſubſiſté pendant que Jéruſalem fut détruite avec ſon temple ſous les rois de

Babilone ; mais ces Samaritains étaient un mélange de Perfans & de Paleftins.

La feconde faction & la plus puiffante, était celle des Jerofolimites. Ces Juifs proprement dits, déteftaient ces Samaritains, & en étaient déteftés. Leurs intérêts étaient tout oppofés. Ils voulaient qu'on ne facrifiât que dans le temple de Jérufalem. Une telle contrainte eût attiré beaucoup d'argent dans cette ville. C'était par cette raifon-là même que les Samaritains ne voulaient facrifier que chez eux. Un petit peuple, dans une petite ville, peut n'avoir qu'un temple ; mais dès que ce peuple s'eft étendu dans foixante & dix lieues de pays en long, & dans vingt-trois en large, comme fit le peuple Juif ; dès que fon territoire eft prefque auffi grand & auffi peuplé que le Languedoc ou la Normandie, il eft abfurde de n'avoir qu'une églife. Où en feraient les habitans de Montpellier s'ils ne pouvaient entendre la meffe qu'à Touloufe ?

La troifiéme faction était des Juifs helléniftes, compofée principalement de ceux qui commerçaient, & qui exerçaient des métiers en Egypte & en Grèce. Ceux-là avaient le même intérêt que les Samaritains. Onias fils d'un grand-prêtre juif, & qui voulait être grand-prêtre auffi, obtint du Roi d'Egypte Ptolomée Philometor, & furtout de Cléopatre fa femme, la permiffion de bâtir un temple juif auprès de Bubafte. Il affura la reine

Cléopatre qu'Iſaïe avait prédit qu'un jour le Seigneur aurait un temple dans cet endroit-là. Cléopatre, à qui il fit un beau préſent, lui manda que puis qu'Iſaïe l'avait dit, il falait l'en croire. Ce temple fut nommé l'*Onion.* Et ſi Onias ne fut pas grand ſacrificateur, il fut capitaine d'une troupe de milices. Ce temple fut conſtruit cent ſoixante ans avant notre ère vulgaire. Les Juifs de Jéruſalem eurent toûjours cet Onion en horreur, auſſi-bien que la traduction dite des Septante. Ils inſtituèrent même une fète d'expiation pour ces deux prétendus ſacrilèges.

Les rabins de l'Onion mêlés avec les Grecs, devinrent plus ſavans (à leur mode) que les rabins de Jéruſalem & de Samarie ; & ces trois factions commencèrent à diſputer entre elles ſur des queſtions de controverſe qui rendent néceſſairement l'eſprit ſubtil, faux & inſociable.

Les Juifs égyptiens, pour égaler l'auſtérité des eſſéniens & des judaïtes de la Paleſtine, établirent quelque tems avant le chriſtianiſme la ſecte des thérapeutes, qui ſe vouèrent comme eux à une eſpèce de vie monaſtique & à des mortifications.

Ces différentes ſociétés étaient des imitations des anciens myſtères égyptiens, perſans, thraciens, grecs, qui avaient inondé la terre depuis l'Euphrate & le Nil juſqu'au Tibre.

Dans les commencemens les initiés admis à ces confréries étaient en petit nombre, & regardés comme des hommes privilégiés séparés de la multitude; mais du tems d'Auguste leur nombre fut très considérable; de sorte qu'on ne parlait que de religion du fond de la Syrie au mont Atlas, & à l'Océan germanique.

Parmi tant de sectes & de cultes s'était établie l'école de Platon, non-seulement dans la Grèce, mais à Rome, & surtout dans l'Egypte. Platon avait passé pour avoir puisé sa doctrine chez les Egyptiens, & ceux-ci croyaient révendiquer leur propre bien en fesant valoir les idées archeptiques platoniques, son verbe, & l'espèce de trinité qu'on débrouille dans quelques ouvrages de Platon.

Il parait que cet esprit philosophique répandu alors sur tout l'Occident connu, laissa du moins échapper quelque étincelles d'esprit raisonneur vers la Palestine.

Il est certain que du tems d'Hérode on disputait sur les attributs de la Divinité, sur l'immortalité de l'esprit humain, sur la résurrection des corps. Les Juifs racontent que la reine Cléopatre leur demanda si on ressusciterait nu ou habillé.

Les Juifs raisonnaient donc à leur manière. L'exagérateur Joseph était très savant pour un militaire. Il y avait d'autres savans dans l'état civil, puisqu'un homme de guerre l'était. Philon

Philon son contemporain aurait eu de la réputation parmi les Grecs. Gamaliel le maître de St. Paul, était un grand controversiste. Les auteurs de la Mishna furent des Polymathes.

La populace s'entretenait de religion chez les Juifs, comme nous voyons aujourd'hui en Suisse, à Genève, en Allemagne, en Angleterre, & surtout dans les Cevennes, les moindres habitans agiter la controverse. Il y a plus; des gens de la lie du peuple ont fondé des sectes; Fox en Angleterre, Muncer en Allemagne, les premiers réformés en France. Enfin, en fesant abstraction du grand courage de Mahomet, il n'était qu'un marchand de chameaux.

Ajoutons à tous ces préliminaires, que du tems d'Hérode on s'imagina que le monde était près de sa fin, comme nous l'avons déja remarqué. (Voyez *Fin du monde.*)

Ce fut dans ces tems préparés par la divine providence, qu'il plut au Père éternel d'envoyer son fils sur la terre; mystère adorable & incompréhensible auquel nous ne touchons pas.

Nous disons seulement que dans ces circonstances, si JESUS prècha une morale pure, s'il annonça un prochain royaume des cieux pour la récompense des justes, s'il eut des disciples attachés à sa personne & à ses vertus, si ces vertus mêmes lui attirèrent les persécutions des prêtres; si la calomnie le fit mou-

rir d'une mort infame ; sa doctrine constamment annoncée par ses disciples dut faire un très grand effet dans le monde. Je ne parle encor une fois qu'humainement, je laisse à part la foule des miracles & des prophéties ; je soutiens que le christianisme dut plus réussir par sa mort que s'il n'avait pas été persécuté. On s'étonne que ses disciples ayent fait de nouveaux disciples ; je m'étonnerais bien davantage s'ils n'avaient pas attiré beaucoup de monde dans leur parti. Soixante & douze personnes convaincues de l'innocence de leur chef, de la pureté de ses mœurs & de la barbarie de ses juges, doivent soulever bien des cœurs sensibles.

Le seul Saul Paul, devenu l'ennemi de Gamaliel son maître, (quelle qu'en ait été la raison) devait humainement parlant, attirer mille hommages à JESUS, quand même JESUS n'aurait été qu'un homme de bien opprimé. St. Paul était savant, éloquent, véhément, infatigable, instruit dans la langue grecque, secondé de zélateurs bien plus intéressés que lui à défendre la réputation de leur maître. St. Luc était un Grec d'Alexandrie, *a*)

a) Le titre de l'Evangile Siriaque de St. Luc porte, *Evangile de Luc l'Evangeliste, qui évangélisa en grec dans Alexandrie la grande.* On trouve encor ces mots dans les Constitutions apostoliques, *Le second évêque d'Alexandrie fut Avilius institué par Luc.*

homme de lettres puis qu'il était médecin.

Le premier chapitre de St. Jean eſt d'une ſublimité platonicienne qui dut plaire aux platoniciens d'Alexandrie. Et en effet, il ſe forma bientôt dans cette ville une école fondée par Luc, ou par Marc (ſoit l'évangéliſte, ſoit un autre) perpétuée par Athénagore, Panthène, Origène, Clément, tous ſavans, tous éloquens. Cette école une fois établie, il était impoſſible que le chriſtianiſme ne fît pas des progrès rapides.

La Grèce, la Syrie, l'Egypte, étaient les théatres de ces célèbres anciens myſtères qui enchantaient les peuples. Les chrétiens eurent leurs myſtères comme eux. On dut s'empreſſer à s'y faire initier, ne fût-ce d'abord que par curioſité; & bientôt cette curioſité devint perſuaſion. L'idée de la fin du monde prochaine devait ſurtout engager les nouveaux diſciples à mépriſer les biens paſſagers de la terre qui allaient périr avec eux. L'exemple des thérapeutes invitait à une vie ſolitaire & mortifiée: tout concourait donc puiſſamment à l'établiſſement de la religion chrétienne.

Les divers troupeaux de cette grande ſociété naiſſante ne pouvaient, à la vérité, s'accorder entre eux. Cinquante-quatre ſociétés eurent cinquante-quatre évangiles différens, tous ſecrets comme leurs myſtères, tous inconnus aux gentils, qui ne virent nos quatre évangiles canoniques qu'au bout de deux cent cinquante

années. Ces différens troupeaux, quoique divisés, reconnaissaient le même pasteur. Ebionites opposés à St. Paul, nazaréens, disciples d'Himeneos, d'Alexandros, d'Hermogènes, carpocratiens, basilidiens, valentiniens, marcionites, sabelliens, gnostiques, montanistes, cent sectes élevées les unes contre les autres; toutes en se faisant des reproches mutuels, étaient cependant toutes unies en JESUS, invoquaient JESUS, voyaient en JESUS l'objet de leurs pensées & le prix de leurs travaux.

L'empire Romain, dans lequel se formèrent toutes ces sociétés, n'y fit pas d'abord attention. On ne les connut à Rome que sous le nom général de Juifs, auxquels le gouvernement ne prenait pas garde. Les Juifs avaient acquis par leur argent le droit de commercer. On en chassa de Rome quatre mille sous Tibère. Le peuple les accusa de l'incendie de Rome sous Néron, eux & les nouveaux juifs demi-chrétiens.

On les chassa encor sous Claude; mais leur argent les fit toûjours revenir. Ils furent méprisés & tranquilles. Les chrétiens de Rome furent moins nombreux que ceux de Grèce, d'Alexandrie & de Syrie. Les Romains n'eurent ni pères de l'église, ni héréfiarques dans les premiers siécles. Plus ils étaient éloignés du berceau du christianisme, moins on vit chez eux de docteurs & d'écrivains. L'église

était grecque, & tellement grecque qu'il n'y eut pas un ſeul myſtère, un ſeul rite, un ſeul dogme qui ne fût exprimé en cette langue.

Tous les chrétiens, ſoit Grecs, ſoit Syriens, ſoit Romains, ſoit Egyptiens, étaient partout regardés comme des demi-juifs. C'était encor une raiſon de plus pour ne pas communiquer leurs livres aux gentils, pour reſter unis entre eux & impénétrables. Leur ſecret était plus inviolablement gardé que celui des myſtères d'Iſis & de Cérès. Ils feſaient une république à part, un état dans l'état. Point de temples, point d'autels, nul ſacrifice, aucune cérémonie publique. Ils éliſaient leurs ſupérieurs ſecrets à la pluralité des voix. Ces ſupérieurs, ſous le nom d'anciens, de prêtres, d'évêques, de diacres ménageaient la bourſe commune, avaient ſoin des malades, pacifiaient leurs querelles. C'était une honte, un crime parmi eux de plaider devant les tribunaux, de s'enrôler dans la milice; & pendant cent ans il n'y eut pas un chrétien dans les armées de l'empire.

Ainſi retirés au milieu du monde, & inconnus même en ſe montrant, ils échappaient à la tyrannie des proconſuls & des prêteurs, & vivaient libres dans le public eſclavage.

On ignore l'auteur du fameux livre intitulé, *Tou apoſtolon Didakai*, les Conſtitutions apoſtoliques; de même qu'on ignore les au-

teurs des Cinquante évangiles non-reçus, & des Actes de St. Pierre, & du Testament des douze patriarches, & de tant d'autres écrits des premiers chrétiens. Mais il est vraisemblable que ces constitutions sont du second siécle. Quoi qu'elles soient faussement attribuées aux apôtres, elles sont très précieuses. On y voit quels étaient les devoirs d'un évêque élu par les chrétiens; quel respect ils devaient avoir pour lui, quels tributs ils devaient lui payer.

L'évêque ne pouvait avoir qu'une épouse
Liv. 4. ch. 1. qui eût bien soin de sa maison, *Mias andra gegenimenon gunaikos monogamou kalos tou idiou oikou proestota.*

On exhortait les chrétiens riches à adopter les enfans des pauvres. On fesait des collectes pour les veuves & les orphelins; mais on ne recevait point l'argent des pécheurs; & nommément il n'était pas permis à un cabaretier
Ch. 6. de donner son offrande. Il est dit qu'on les regardait comme des fripons. C'est pourquoi très peu de cabaretiers étaient chrétiens. Cela même empèchait les chrétiens de fréquenter les tavernes, & les éloignait de toute société avec les gentils.

Les femmes pouvant parvenir à la dignité de diaconesses, en étaient plus attachées à la confraternité chrétienne. On les consacrait; l'évèque les oignait d'huile au front comme on avait huilé autrefois les rois Juifs. Que

de raiſons pour lier enſemble les chrétiens par des nœuds indiſſolubles !

Les perſécutions, qui ne furent jamais que paſſagères, ne pouvaient ſervir qu'à redoubler le zèle & à enflammer la ferveur ; de ſorte que ſous Dioclétien un tiers de l'empire ſe trouva chrétien.

Voilà une petite partie des cauſes humaines qui contribuèrent au progrès du chriſtianiſme. Joignez-y les cauſes divines qui ſont à elles comme l'infini eſt à l'unité, & vous ne pourez être ſurpris que d'une ſeule choſe, c'eſt que cette religion ſi vraie ne ſe ſoit pas étendue tout-d'un-coup dans les deux hémiſphères, ſans en excepter l'île la plus ſauvage.

DIEU lui-même étant deſcendu du ciel, étant mort pour racheter tous les hommes, pour extirper à jamais le péché ſur la face de la terre, a cependant laiſſé la plus grande partie du genre-humain en proie à l'erreur, au crime & au diable. Cela parait une fatale contradiction à nos faibles eſprits, mais ce n'eſt pas à nous d'interroger la providence ; nous ne devons que nous anéantir devant elle.

DÉVOT.

L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu;
Sois dévot: elle dit; ſois doux, ſimple, équitable;
Car d'un dévot ſouvent au chrétien véritable
La diſtance eſt cent fois plus grande, à mon avis,
Que du pole antarctique au détroit de Davis.

BOILEAU ſatyre XI.

IL eſt bon de remarquer, dans nos Queſtions, que Boileau eſt le ſeul poëte qui ait jamais fait *évangile* féminin. On ne dit point: la ſainte évangile; mais le ſaint évangile. Ces inadvertences échappent aux meilleurs écrivains; il n'y a que des pédans qui en triomphent. Il eſt aiſé de mettre à la place:

L'évangile au chrétien ne dit en aucun lieu;
Sois dévot; mais il dit: ſois doux, ſimple, équitable.

A l'égard de *Davis*, il n'y a point de détroit de Davis; mais un détroit de David. Les Anglais mettent un *s* au ſingulier, & c'eſt la ſource de la mépriſe. Car au tems de Boileau, perſonne en France n'apprenait l'anglais, qui eſt aujourd'hui l'objet de l'étude des gens de lettres. C'eſt un habitant du mont Krapac qui a inſpiré aux Français le goût de cette langue, & qui leur ayant fait connaître la philoſophie

& la poëſie anglaiſe, a été pour cela perſécuté par des Welches.

Venons à-préſent au mot *dévot*; il ſignifie *dévoué*; & dans le ſens rigoureux du terme, cette qualification ne devrait appartenir qu'aux moines & aux religieuſes qui font des vœux. Mais comme il n'eſt pas plus parlé de vœux que de dévots dans l'évangile, ce titre ne doit en effet appartenir à perſonne. Tout le monde doit être également juſte. Un homme qui ſe dit dévot reſſemble à un roturier qui ſe dit Marquis; il s'arroge une qualité qu'il n'a pas. Il croit valoir mieux que ſon prochain. On pardonne cette ſottiſe à des femmes; leur faibleſſe & leur frivolité les rendent excuſables; les pauvres créatures paſſent d'un amant à un directeur avec bonne foi; mais on ne pardonne pas aux fripons qui les dirigent, qui abuſent de leur ignorance, qui fondent le trône de leur orgueil ſur la crédulité du ſexe. Ils ſe forment un petit ſerrail myſtique, compoſé de ſept ou huit vieilles beautés, ſubjuguées par le poids de leur deſœuvrement; & preſque toûjours ces ſujettes payent des tributs à leur nouveau maître. Point de jeune femme ſans amant: point de vieilles dévotes ſans un directeur. Oh! que les Orientaux ſont plus ſenſés que nous! Jamais un pacha n'a dit: nous ſoupâmes hier avec l'aga des janiſſaires qui eſt l'amant de ma ſœur, & le vicaire de la moſquée, qui eſt le directeur de ma femme.

DRUIDES.

(*La scène est dans le Tartare.*)

LES FURIES *entourées de serpens & le fouet à la main.*

ALlons, barbaroquincorix, druide Celte, & toi détestable Calchas, hiérophante Grec, voici les momens où vos justes supplices se renouvellent; l'heure des vengeances a sonné.

LE DRUIDE ET CALCHAS.

Ah! la tête! les flancs, les yeux, les oreilles, les fesses; pardon, mesdames, pardon!

CALCHAS.

Voici deux vipères qui m'arrachent les yeux.

LE DRUIDE.

Un serpent m'entre dans les entrailles par le fondement; je suis dévoré.

CALCHAS.

Je suis déchiré; faut-il que mes yeux reviennent tous les jours pour m'être arrachés!

LE DRUIDE.

Faut-il que ma peau renaiſſe pour tomber en lambeaux ! aie ! ouf !

TISIPHONE.

Cela t'apprendra, vilain druide, à donner une autrefois la miſérable plante paraſite nommée le gui de chêne pour un remède univerſel. Eh bien, immoleras-tu encor à ton Dieu Theutatès des petites filles & des petits garçons ? les brûleras-tu encor dans des paniers d'ozier au ſon du tambour ?

LE DRUIDE.

Jamais, jamais, madame, un peu de charité.

TISIPHONE.

Tu n'en as jamais eu. Courage, mes ſerpens ; encor un coup de fouet à ce ſacré coquin.

ALECTON.

Qu'on m'étrille vigoureuſement ce Calchas,
Qui vers nous s'eſt avancé
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé. (*) Iphigénie de Racine.

CALCHAS.

On m'arrache le poil, on me brûle, on me berne, on m'écorche, on m'empâle.

ALECTON.

Scélérat ! égorgeras-tu encor une jeune fille

au-lieu de la marier, & le tout pour avoir du vent?

CALCHAS ET LE DRUIDE.

Ah! quels tourmens! que de peines, & point mourir!

ALECTON ET TISIPHONE.

Ah! ah! j'entends de la musique, Dieu me pardonne; c'est Orphée; nos serpens sont devenus doux comme des moutons.

CALCHAS.

Je ne souffre plus du tout; voilà qui est bien étrange!

LE DRUIDE.

Je suis tout ragaillardi. O la grande puissance de la bonne musique! & qui es-tu, divin homme, qui guéris les blessures, & qui réjouïs l'enfer?

ORPHÉE.

Mes camarades, je suis prêtre comme vous; mais je n'ai jamais trompé personne, & je n'ai égorgé ni garçon ni fille. Lorsque j'étais sur la terre, au-lieu de faire abhorrer les Dieux, je les ai fait aimer; j'ai adouci les mœurs des hommes que vous rendiez féroces. Je fais le même métier dans les enfers. J'ai rencontré là-bas deux barbares prêtres qu'on fessait à toute outrance; l'un avait autrefois hâché un

roi en morceaux, l'autre avait ſait couper la tête à ſa propre reine à la porte-aux-chevaux. J'ai fini leur pénitence, je leur ai joué du violon; ils m'ont promis que quand ils reviendraient au monde ils vivraient en honnêtes gens.

LE DRUIDE ET CALCHAS.

Nous vous en promettons autant, foi de prêtres.

ORPHÉE.

Oui, mais paſſato il pericolo gabbato il ſanto.

(*La ſcène finit par une danſe figurée d'Orphée, des damnés & des furies, & par une ſymphonie très agréable.*)

ENFERS.

NOtre confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la deſcente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'eſt un article de foi très important : il eſt expreſſément ſpécifié dans le ſymbole dont nous avons déja parlé. On demande d'où cet article de foi eſt tiré; car il ne ſe trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le ſymbole intitulé des apôtres, n'eſt, comme nous l'avons obſervé, que du

tems des ſavans prêtres Jérôme, Auguſtin & Rufin.

On eſtime que cette deſcente aux enfers de notre Seigneur, eſt priſe originairement de l'évangile de Nicodème, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare & Sathan, après une longue converſation avec Adam, Enoch, Elie le Thesbite & David, *entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête. David dit au prince du Tartare; Maintenant, très vilain & très ſale prince de l'enfer, ouvre tes portes, & que le roi de gloire entre &c. : diſant ces mots au prince, le Seigneur de Majeſté ſurvint en forme d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indiſſolubles; & par une vertu invincible, il viſita ceux qui étaient aſſis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.*

JESUS-CHRIST parut avec St. Michel, il vainquit la mort; il prit Adam par la main; le bon larron le ſuivait portant ſa croix. Tout cela ſe paſſa en enfer en préſence de Carinus & de Lenthius, qui reſſuſcitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes Anne & Caïphe, & au docteur Gamaliel alors maître de St. Paul.

Cet évangile de Nicodème n'a depuis longtems aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette deſcente aux enfers dans

la premiere épitre de St. Pierre à la fin du chapitre III. *parce que le* CHRIST *eſt mort une fois pour nos péchés, le juſte pour les injuſtes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais reſſuſcité en eſprit par lequel il alla prêcher aux eſprits qui étaient en priſon.*

Pluſieurs pères ont eu des ſentimens différens ſur ce paſſage; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était deſcendu aux enfers après ſa mort. On fit ſur cela une vaine difficulté. Il avait dit ſur la croix au bon larron, Vous ſerez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection eſt aiſément répondue en diſant qu'il le mena d'abord en enfer, & enſuite en paradis.

Euſèbe de Céſarée dit que „ JESUS quitta „ ſon corps ſans attendre que la mort le vînt „ prendre; qu'au contraire, il prit la mort „ toute tremblante, qui embraſſait ſes pieds „ & qui voulait s'enfuir; qu'il l'arrêta, qu'il „ briſa les portes des cachots où étaient renfermées les ames des ſaints; qu'il les en „ tira, les reſſuſcita, ſe reſſuſcita lui-même, „ & les mena en triomphe dans cette Jéru„ ſalem céleſte, *laquelle deſcendait du ciel toutes les nuits*, & fut vue par St. Juſtin.

Evangile ch. 2.

On diſputa beaucoup pour ſavoir ſi tous ces reſſuſcités moururent de nouveau avant de monter au ciel. St. Thomas aſſure dans ſa ſomme, qu'ils remoururent. C'eſt le ſentiment

3. part. queſt. 53.

du fin & judicieux Calmet. *Nous ſoutenons*, dit-il dans ſa diſſertation ſur cette grande queſtion, *que les ſaints qui reſſuſcitèrent après la mort du Sauveur*, *moururent de nouveau pour reſſuſciter un jour.*

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitaſſent par anticipations, ces vérités ſacrées. La fable avait imaginé que les Dieux reſſuſcitèrent Pelops, qu'Orphée tira Euridice des enfers, du moins pour un moment; qu'Hercule en délivra Alceſte, qu'Eſculape reſſuſcita Hippolite &c. &c. Diſtinguons toûjours la fable de la vérité, & ſoumettons notre eſprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui parait conforme à ſes faibles lumières.

EZOURVÉDAM.

QU'eſt-ce donc que cet Ezourvédam qui eſt à la bibliothèque du roi de France? c'eſt un ancien commentaire qu'un ancien brame compoſa autrefois avant l'époque d'Alexandre ſur l'ancien Veidam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shaſta. Reſpectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac où j'obſerve les neiges depuis longtems, & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il eſt mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le conſulter, verront qu'après pluſieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appellait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne eſt-elle priſe des livres juifs? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens, ou peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux eſprits ſe rencontrent?

Il n'était pas permis aux Juifs de penſer que leurs écrivains euſſent rien puiſé chez les bracmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous eſt pas permis de penſer ſur Adam autrement que les Juifs. Par conſéquent je me tais, & je ne penſe point.

FLIBUSTIERS.

ON ne ſait pas d'où vient le nom de FliBuſtiers, & cependant la génération paſſée vient de nous raconter les prodiges que ces

flibuſtiers ont faits ; nous en parlons tous les jours, nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & ſi l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du tems du cardinal de Richelieu, lorſque les Eſpagnols & les Français ſe déteſtaient encor, parce que Ferdinand le catholique s'était moqué de Louis XII. & que François premier avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de Charles-Quint ; lorſque cette haine était ſi forte que le fauſſaire auteur du roman politique & de l'ennui politique ſous le nom de cardinal de Richelieu, ne craignait point d'appeller les Eſpagnols *nation inſatiable & perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer* ; lorſqu'enfin on ſe fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Eſpagne, lorſque la France n'avait rien en Amérique, & que les Eſpagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les flibuſtiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des avanturiers Français qui avaient tout au plus la qualité de corſaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'aſſocia avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il apperçut, vers l'île Hiſpaniola (St. Domingue) un galion éloigné de la grande flotte eſpagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte ſuivi des ſiens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait

aux cartes, le couche en joue, le fait ſon priſonnier avec ſon équipage, & revient à Dieppe avec ſon galion chargé de richeſſes immenſes. Cette avanture fut le ſignal de quarante ans d'exploits inouis.

Flibuſtiers français, anglais, hollandais allaient s'aſſocier enſemble dans les cavernes de St. Domingue, des petites îles de St. Chriſtophe & de la Tortue. Ils ſe choiſiſſaient un chef pour chaque expédition; c'eſt la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître; on n'en a pas beſoin pour ſemer du bled, le battre & le vendre.

Quand les flibuſtiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaiſſeau & du canon. Une courſe heureuſe en produiſait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encor plus de les ſuivre. C'était des oiſeaux de proie qui fondaient de tous cotés, & qui ſe retiraient dans des lieux inacceſſibles; tantôt ils razaient quatre à cinq cent lieues de côtes; tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cent lieues dans les terres.

Ils ſurprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-rico, de Campêche, de l'île Ste. Catherine, & les fauxbourgs de Carthagène.

L'un de ces flibuſtiers, nommé l'Olonois, pénétra juſqu'aux portes de la Havane, ſuivi

de vingt hommes ſeulement. S'étant enſuite retiré dans ſon canot, le gouverneur envoye contre lui un vaiſſeau de guerre avec des ſoldats & un bourreau. L'Olonois ſe rend maître du vaiſſeau, il coupe lui-même la tête aux ſoldats Eſpagnols qu'il a pris, & renvoye le bourreau au gouverneur. *a*) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions ſi étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral Anſon autour du monde n'eſt qu'une promenade agréable en comparaiſon du paſſage des flibuſtiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils eſſuièrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles ; mais au lieu de ravir & d'épouſer des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpétrière de Paris ; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Eſpagnols que les Iſraëlites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un Hollandais nommé Roc, qui mit pluſieurs Eſpagnols à la broche, & qui en fit manger à ſes camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans ; auſſi ne les appellait-on dans toutes les

a) Cet Olonois fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

Indes occidentales que *los ladrones.* Quand ils ſurprenaient une ville, & qu'ils entraient dans la maiſon d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ſes tréſors. Cela prouve aſſez, ce que nous avons dit à l'article *Queſtion*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'eſt qu'ils prodiguèrent en débauches auſſi folles que monſtrueuſes tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reſte plus d'eux que leur nom, & encor à peine. Tels furent les flibuſtiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibuſtier? Ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns étaient-ils autre choſe? Qu'était Rollon qui s'établit en Normandie, & Guillaume fier-à-bras, ſinon des flibuſtiers plus habiles? Clovis n'était-il pas un flibuſtier qui vint des bords du Mein dans les Gaules?

GARGANTUA.

S'Il y a jamais eu une réputation bien fondée, c'eſt celle de Gargantua. Cependant il s'eſt trouvé dans ce ſiécle philoſophique & critique, des eſprits téméraires qui ont oſé nier les prodiges de ce grand homme, & qui ont

pouffé le pyrrhonifme jufqu'à douter qu'il ait jamais exifté.

Comment fe peut-il faire, difent-ils, qu'il y ait eu au feiziéme fiécle un héros dont aucun contemporain, ni St. Ignace, ni le cardinal Caietan, ni Galilée, ni Guichardin, n'ont jamais parlé, & fur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les régiftres de la Sorbonne ?

Feuilletez les hiftoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Efpagne &c. vous n'y voyez pas un mot de Gargantua. Sa vie entière depuis fa naiffance jufqu'à fa mort, n'eft qu'un tiffu de prodiges inconcevables.

Sa mère Gargamelle accouche de lui par l'oreille gauche. A peine eft-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui eft entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il falut feize aunes de drap pour fa feule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour fes fouliers. Il n'avait pas encor douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donne pour femme madame Badebec, & il eft prouvé que *Badebec* eft un nom fyriaque.

On lui fait avaler fix pélerins dans une falade. On prétend qu'il a piffé la rivière de Seine, & que c'eft à lui feul que les Parifiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela parait contre la nature à nos philofophes qui ne veulent pas même affurer

les chofes les plus vraifemblables, à moins qu'elles ne foient bien prouvées.

Ils difent que fi les Parifiens ont toûjours cru à Gargantua, ce n'eft pas une raifon pour que les autres nations y croyent. Que fi Gargantua avait fait un feul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient attefté. Enfin ils traitent fans façon les Parifiens qui croyent à Gargantua, de badauts ignorans, de fuperftitieux imbécilles, parmi lefquels il fe gliffe des hypocrites qui feignent de croire à Gargantua pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père Viret cordelier à la grande manche, confeffeur de filles & prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très doctement, que fi aucun écrivain excepté Rabelais n'a parlé des prodiges de Gargantua, aucun hiftorien auffi ne les a contredits; que le fage de Thou même qui croit aux fortilèges, aux prédictions & à l'aftrologie, n'a jamais nié les miracles de Gargantua. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par La Motte le Vayer. Mézerai les a refpectés au point qu'il n'en dit pas un feul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. Rabelais en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il fe fût

écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se feraient élevées contre lui ; tous les gazetiers, tous les feseurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce tems là. On leur replique qu'il y avait l'équivalant. & cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de Gargantua : & c'est par cela même qu'elle est d'une vérité incontestable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer ; & la grande preuve qu'il la faut croire, c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trevoux, ces ouvrages immortels qui sont l'instruction du genre-humain, vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de Gargantua en doute. Il était réservé à notre siécle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens, & qu'ils aiment la raison, la vérité & la justice. Qu'elle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai, jamais elle n'en eut, mais elle existe ; elle possède dix mille piéces d'or de rente. La rivière de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de Gargantua. De

plus, que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embraſſer le parti le plus ſûr ? Gargantua peut vous procurer de l'argent, des honneurs & du crédit. La philoſophie ne vous donnera jamais que la ſatisfaction de l'ame ; c'eſt bien peu de choſe. Croyez à Gargantua, vous dis-je, pour peu que vous ſoyez avare, ambitieux & fripon ; vous vous en trouverez très bien.

GOUT.

POurquoi jamais une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive & ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres & diſcordans n'ont-ils flatté l'oreille de perſonne ? & que cependant de très mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtile d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans Corneille, & les tragédies touchantes de Racine, & le peu de piéces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir

des ouvrages déteſtables ſoit tragiques ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne régne qu'au théâtre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, & ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts, tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active, que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiécle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

HIPATHIE.

JE ſuppoſe que madame Dacier eût été la plus belle femme de Paris, & que dans la querelle des anciens & des modernes les carmes euſſent prétendu que le poëme de la Magdelaine, compoſé par un carme, était infiniment ſupérieur à Homère, & que c'était une impiété atroce de préférer l'Iliade à des vers d'un moine.

Je ſuppoſe que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de Paris partiſan de la belle madame Dacier, & qu'il eût excité les carmes à maſſacrer cette belle dame dans l'égliſe de Notre-Dame, &

de la traîner toute nue & toute ſanglante dans la place Maubert. Il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'Hipathie. Elle enſeignait Homère & Platon dans Alexandrie du tems de l'empereur Théodoſe II. St. Cyrille déchaina contre elle la populace chrétienne; c'eſt ainſi que nous le racontent Damaſcius & Suidas; c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiécle, tels que Bruker, la Croze, Baſnage; c'eſt ce qui eſt expoſé très judicieuſement dans le grand Dictionnaire Encyclopédique à l'article *Eclectiſme.* Baſnage tom. 5. pag. 82.

Un homme dont les intentions ſont ſans doute très bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encor une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité; deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes. Je me contente de remarquer que St. Cyrille était homme, & homme de parti, qu'il a pu ſe laiſſer trop emporter à ſon zèle; que quand on met les belles dames toutes nues ce n'eſt pas pour les maſſacrer; que St. Cyrille a ſans doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable; & que je prie le père des miſéricordes d'avoir pitié de

ſon ame. Celui qui a écrit les deux volumes contre l'éclectiſme, me fait auſſi beaucoup de pitié.

HORLOGE.

HORLOGE D'ACHAS.

IL eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi Ezéchias ſur ſon horloge appellée l'horloge d'Achas, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être apperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres & particuliérement les momens des éclipſes du ſoleil & de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. Joſué avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, & la lune ſur Aialon pour avoir le tems de tuer une troupe d'Amorrhéens déja écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au-lieu de s'arrêter pour le roi Ezéchias, retourna en arrière, ce qui eſt à-peu-près la même avanture, mais différemment combinée.

Rois liv. IV. chap. 20. D'abord Iſaïe dit à Ezéchias qui était malade, *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU, *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, & alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par Isaïe qu'il vivrait encor quinze ans, & que dans trois jours il irait au temple. *Alors Isaïe se fit apporter un cataplasme de figues, on l'appliqua sur les ulcères du roi, & il fut guéri ;* & curatus est.

Calmet n'a point traduit l'*& curatus est.*

Ezéchias demanda un signe comme quoi il serait guéri. *Isaïe lui dit, Voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle recule de dix degrés ? Ezéchias dit, il est aisé que l'ombre avance de dix degrés, je veux qu'elle recule. Le prophète Isaïe invoqua le Seigneur, & il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achas, par les dix degrés par lesquels elle était deja descendue.*

On demande ce que pouvait être cet horloge d'Achas, s'il était de la façon d'un horloger nommé Achas, ou si c'était un présent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'est là qu'un objet de curiosité. On a disputé beaucoup sur cet horloge; les savans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge, ni gnomon avant leur captivité à Babilone, seul tems où ils apprirent quelque chose des Caldéens, & où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire & à écrire. On sait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, astronomie ; & dans le

texte du livre des Rois, l'horloge d'Achas eſt appellée *l'heure de la pierre.*

Mais la grande queſtion eſt de ſavoir comment le roi Ezéchias, poſſeſſeur de ce gnomon ou de ce cadran au ſoleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aiſé de faire avancer le ſoleil de dix degrés. Il eſt certainement auſſi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La propoſition du prophète parait auſſi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Laponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures; mais à Jéruſalem, où le plus long jour de l'année eſt d'environ quatorze heures & demi, cela eſt abſurde. Le roi & le prophète ſe trompaient tout deux groſſiérement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très vrai; nous remarquons ſeulement qu'Ezéchias & Iſaïe ne diſaient pas ce qu'ils devaient dire. Quelque heure qu'il fût alors, c'était une choſe impoſſible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophète pouvait tres bien, ſans doute, faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puiſqu'alors il eût été minuit, & qu'à

minuit il eſt rare d'avoir l'ombre du ſoleil.

Il eſt difficile de deviner le tems où cette hiſtoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le tems où les Juifs apprirent confuſément qu'il y avait des gnomons & des cadrans au ſoleil. Or il eſt de fait qu'ils n'eurent une connaiſſance très imparfaite de ces ſciences qu'à Babilone.

Il y a encor une plus grande difficulté, c'eſt que les Juifs ne comptaient point par heures comme nous; c'eſt à quoi les commentateurs n'ont pas penſé.

Le même miracle était arrivé en Grèce le jour qu'Atrée fit ſervir les enfans de Thieſte pour le ſouper de leur père.

Le même miracle s'était fait encor plus ſenſiblement lorſque Jupiter coucha avec Alcmène. Il falait une nuit double de la nuit naturelle pour former Hercule. Ces avantures ſont communes dans l'antiquité, mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

JEOVA.

J*Eovah*, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les ſeuls Français, ils diſaient *Iëvo*; c'eſt ainſi que vous le trouvez écrit dans Sanconiathon cité par Euſèbe prep. liv. 10. dans

Diodore liv. 2. dans Macrobe ſati. liv. 1er. &c. toutes les nations ont prononcé *ïe* & non pas *g*. C'eſt du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que ſe forma ce nom ſacré dans l'orient. Les uns prononçaient ïaoh, en aſpirant, ï, e, o, va; les autres *yeaou*. Il falait toûjours quatre lettres; quoi que nous en mettions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déja obſervé que ſelon Clément d'Alexandrie, en ſaiſiſſant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. Clément en rapporte un exemple.

Longtems avant Moïſe, Seth avait prononcé le nom de Jeova comme il eſt dit dans la Genèſe chap. 4.; & même ſelon l'hébreu Seth s'appella Jeova. Abraham fit ſerment au roi de Sodome par Jeova ch. 14. v. 22.

Du mot ïova les Latins firent ïov, jovis, joviſpiter, jupiter. Dans le buiſſon l'Eternel dit à Moïſe, mon nom eſt ïoüa. Dans les ordres qu'il lui donne pour la cour de Pharaon, il lui dit, *j'apparus à Abraham, Iſaac & Jacob dans le Dieu puiſſant, & je ne leur revelai point mon nom Adonaï, & je fis un pacte avec eux.*

Exode ch. 6. v. 3.

Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis longtems. Il était commun aux Phéniciens & aux Egyptiens. Il ſignifiait ce qui eſt; & de là vient probablement l'inſcription d'Iſis. *Je ſuis tout ce qui eſt.*

INA-

INALIÉNATION, INALIÉNABLE.

LE domaine des empereurs Romains étant autrefois inaliénable, c'était le ſacré domaine; les barbares vinrent, & il fut très aliéné. Il eſt arrivé même avanture au domaine impérial grec.

Après le rétabliſſement de l'empire Romain en Allemagne, le ſacré domaine fut déclaré inaliénable par les juriſtes, de façon qu'il ne reſte pas aujourd'hui un écu de domaine aux empereurs.

Tous les rois de l'Europe qui imitèrent autant qu'ils purent les empereurs, eurent leur domaine inaliénable. François I, ayant racheté ſa liberté par la conceſſion de la Bourgogne, ne trouva point d'autre expédient que de faire déclarer cette Bourgogne incapable d'être aliénée; & il fut aſſez heureux pour violer ſon traité & ſa parole d'honneur impunément. Suivant cette juriſprudence, chaque prince pouvant acquérir le domaine d'autrui, & ne pouvant jamais rien perdre du ſien, tous auraient à la fin le bien des autres; la choſe eſt abſurde; donc la loi non reſtrainte eſt abſurde auſſi. Les rois de France & d'Angleterre n'ont preſque plus de domaine particulier; les contributions ſont leur vrai domaine; mais avec des formes très différentes.

INNOCENS.

MASSACRE DES INNOCENS.

QUand on parle du maſſacre des innocens, on n'entend ni les Vêpres ſiciliennes, ni les matines de Paris, connues ſous le nom de St. Barthelemi, ni les habitans du nouveau monde égorgés parce qu'ils n'étaient pas chrétiens, ni les auto-da-fé d'Eſpagne & de Portugal, &c. &c. &c. On entend d'ordinaire les petits enfans qui furent tués dans la banlieue de Bethléem par ordre d'Hérode le grand, & qui furent enſuite tranſportés à Cologne, où l'on en trouve encore.

Toute l'égliſe grecque a prétendu qu'ils étaient au nombre de quatorze mille.

Les difficultés élevées par les critiques ſur ce point d'hiſtoire, ont toutes été réſolues par les ſages & ſavans commentateurs.

On a incidenté ſur l'étoile qui conduiſit les mages du fond de l'orient à Jéruſalem. On a dit que le voyage étant long, l'étoile avait dû paraître fort longtems ſur l'horiſon. Que cependant aucun hiſtorien, excepté St. Matthieu, n'a jamais parlé de cette étoile extraordinaire; que ſi elle avait brillé ſi longtems dans le ciel, Hérode & toute ſa cour, & tout Jéruſalem devaient l'avoir apperçue,

auſſi-bien que ces trois mages ou ces trois rois ; que par conſéquent Hérode n'avait pas pu *s'informer diligemment de ces rois en quel tems ils avaient vu cette étoile.* Que ſi ces trois rois avaient fait des préſens d'or, de mirrhe & d'encens à l'enfant nouveau né, ſes parens auraient dû être fort riches ; qu'Hérode n'avait pas pu croire que cet enfant né dans une étable à Bethléem fût roi des Juifs, puiſque ce royaume appartenait aux Romains, & était un don de Céſar ; que ſi trois rois des Indes venaient aujourd'hui en France, conduits par une étoile, & s'arrêtaient chez une femme de Vaugirard, on ne ferait pourtant jamais croire au roi régnant que le fils de cette villageoiſe fût roi de France.

On a répondu pleinement à ces difficultés, qui ſont les préliminaires du maſſacre des innocens ; & on a fait voir que ce qui eſt impoſſible aux hommes, n'eſt pas impoſſible à DIEU.

A l'égard du carnage des petits enfans, ſoit que le nombre ait été de quatorze mille, ou plus, ou moins grand, on a montré que cette horreur épouvantable & unique dans le monde, n'était pas incompatible avec le caractère d'Hérode ; qu'à la vérité ayant été confirmé roi de Judée par Auguſte, il ne pouvait rien craindre d'un enfant né de parens obſcurs & pauvres dans un petit village ; mais qu'étant attaqué alors de la ma-

ladie dont il mourut, il pouvait avoir le sang tellement corrompu qu'il en eût perdu la raison & l'humanité; qu'enfin tous ces événemens incompréhensibles, qui préparaient des mystères plus incompréhensibles, étaient dirigés par une providence impénétrable.

On objecte que l'historien Joseph presque contemporain, & qui a raconté toutes les cruautés d'Hérode, n'a pourtant pas plus parlé du massacre des petits enfans que de l'étoile des trois rois. Que ni Philon le Juif, ni aucun autre Juif, ni aucun Romain n'en ont rien dit; que même trois évangélistes ont gardé un profond silence sur ces objets importans. On répond que St. Matthieu les a annoncés, & que le témoignage d'un homme inspiré est plus fort que le silence de toute la terre.

Les censeurs ne se sont pas rendus; ils ont osé reprendre St. Matthieu lui-même sur ce qu'il dit que ces enfans furent massacrés, *afin que les paroles de Jérémie fussent accomplies. Une voix s'est entendue dans Rama, une voix de pleurs & de gémissemens, Rachel pleurant ses fils & ne se consolant point parce qu'ils ne sont plus.*

Ces paroles historiques, disent-ils, s'étaient accomplies à la lettre dans la tribu de Benjamin, descendante de Rachel, quand Nabuzardan fit périr une partie de cette tribu vers la ville de Rama. Ce n'était pas plus une pré-

diction, disent-ils, que ne le sont ces mots, *il sera appellé Nazaréen. Et il vint demeurer dans une ville nommée Nazareth, afin que s'accomplît ce qui a été dit par les prophêtes, il sera appellé Nazaréen.* Ils triomphent de ce que ces mots ne se trouvent dans aucun prophête, de même qu'ils triomphent de ce que Rachel pleurant les Benjamites dans Rama n'a aucun rapport avec le massacre des innocens sous Hérode.

Ils osent prétendre que ces deux allusions étant visiblemenr fausses, sont une preuve manifeste de la fausseté de cette histoire; ils concluent qu'il n'y eut ni massacre des enfans, ni étoile nouvelle, ni voyage des trois rois.

Ils vont bien plus loin; ils croyent trouver une contradiction aussi grande entre le récit de St. Matthieu & celui de St. Luc, qu'entre les deux généalogies rapportées par eux. (Voyez l'article *Contradiction.*) St. Matthieu dit que Joseph & Marie transportèrent JESUS en Egypte, de crainte qu'il ne fût enveloppé dans le massacre. St. Luc au contraire dit, *qu'après avoir accompli toutes les cérémonies de la loi, Joseph & Marie retournèrent à Nazareth leur ville, & qu'ils allaient tous les ans à Jérusalem pour célébrer la pâque.*

Or, il falait trente jours avant qu'une accouchée se purifiât, & accomplît toutes les cérémonies de la loi. C'eût été exposer pen-

dant ces trente jours l'enfant à périr dans la profcription générale. Et fi fes parens allèrent à Jérufalem accomplir les ordonnances de la loi, ils n'allèrent donc pas en Egypte.

Ce font là les principales objections des incrédules. Elles font affez réfutées par la croyance des églifes grecque & latine. S'il falait continuellement éclaircir les doutes de tous ceux qui lifent l'Ecriture, il faudrait paffer fa vie entière à difputer fur tous les articles. Rapportons-nous en plutôt à nos maîtres, à l'univerfité de Salamanque, quand nous ferons en Efpagne; à celle de Coïmbre, fi nous fommes en Portugal; à la Sorbonne en France, à la facrée congrégation dans Rome. Soumettons-nous toûjours de cœur & d'efprit à ce qu'on exige de nous pour notre bien.

LARMES.

LEs larmes font le langage muet de la douleur. Mais pourquoi? quel rapport y a-t-il entre une idée trifte, & cette liqueur limpide & falée, filtrée par une petite glande au coin externe de l'œil? laquelle humecte la conjonctive & les petits points lacrimaux, d'où elle defcend dans le nez & dans la bouche par le réfervoir appellé fa lacrimal, & par fes conduits.

Pourquoi dans les enfans & dans les femmes dont les organes ſont d'un rezeau faible & délicat, les larmes ſont-elles plus aiſément excitées par la douleur que dans les hommes faits, dont le tiſſu eſt plus ferme?

La nature a-t-elle voulu faire naître en nous la compaſſion à l'aſpect de ces larmes qui nous attendriſſent, & nous porter à ſecourir ceux qui les répandent? La femme ſauvage eſt auſſi fortement déterminée à ſecourir l'enfant qui pleure, que le ferait une femme de la cour, & peut-être davantage, parce qu'elle a moins de diſtractions & de paſſions.

Tout a une fin ſans doute dans le corps animal. Les yeux ſurtout ont des rapports mathématiques ſi évidens, ſi démontrés, ſi admirables avec les rayons de lumière; cette mécanique eſt ſi divine, que je ſerais tenté de prendre pour un délire de fiévre chaude l'audace de nier les cauſes finales de la ſtructure de nos yeux.

L'uſage des larmes ne parait pas avoir une fin ſi déterminée & ſi frappante; mais il ſerait beau que la nature les fît couler pour nous exciter à la pitié.

Il y a des femmes qui ſont accuſées de pleurer quand elles veulent. Je ne ſuis nullement ſurpris de leur talent. Une imagination vive, ſenſible & tendre peut ſe fixer à quelque objet, à quelque reſſouvenir douloureux, & ſe le repréſenter avec des couleurs ſi dominantes,

qu'elles lui arrachent des larmes. C'eſt ce qui arrive à pluſieurs acteurs, & principalement à des actrices, ſur le théâtre.

Les femmes qui les imitent dans l'intérieur de leurs maiſons, joignent à ce talent la petite fraude de paraître pleurer pour leur mari, tandis qu'en effet elles pleurent pour leur amant. Leurs larmes ſont vraies, mais l'objet en eſt faux.

Il eſt impoſſible d'affecter les pleurs ſans ſujet, comme on peut affecter de rire. Il faut être ſenſiblement touché pour forcer la glande lacrimale à ſe comprimer & à répandre ſa liqueur ſur l'orbite de l'œil; mais il ne faut que vouloir pour former le rire.

On demande pourquoi le même homme qui aura vu d'un œil ſec les événemens les plus atroces, qui même aura commis des crimes de ſang-froid, pleurera au théâtre à la repréſentation de ces événemens & de ces crimes? C'eſt qu'il ne les voit pas avec les mêmes yeux, il les voit avec ceux de l'auteur & de l'acteur. Ce n'eſt plus le même homme; il était barbare, il était agité de paſſions furieuſes quand il vit tuer une femme innocente, quand il ſe ſouilla du ſang de ſon ami: il redevient homme au ſpectacle. Son ame était remplie d'un tumulte orageux, elle eſt tranquille, elle eſt vide; la nature y rentre, il répand des larmes vertueuſes; c'eſt là le vrai mérite, le grand bien des ſpecta-

cles. C'eſt là ce que ne peuvent jamais faire ces froides déclamations d'un orateur gagé pour ennuyer tout un auditoire pendant une heure.

Le capitoul David, qui ſans s'émouvoir, vit & fit mourir l'innocent Calas ſur la roue, aurait verſé des larmes en voyant ſon propre crime dans une tragédie bien écrite & bien récitée.

C'eſt ainſi que Pope a dit dans le prologue du Caton d'Adiſſon,

Tyrant's no more their ſavage nature Kept;
And foes to virtue wonder'ed how they wept:

De ſe voir attendris les méchans s'étonnèrent,
Le crime eut des remords; & les tyrans pleurèrent.

LIBELLE.

On nomme libelles de petits livres d'injures. Ces livres ſont petits, parce que les auteurs ayant peu de raiſons à donner, n'écrivant point pour inſtruire, & voulant être lus, ſont forcés d'être courts. Ils y mettent très rarement leurs noms, parce que les aſſaſſins craignent d'être ſaiſis avec des armes défendues.

Il y a les libelles politiques. Les tems de la ligue & de la fronde en regorgèrent. Cha-

que dispute en Angleterre en produit des centaines. On en fit contre Louis XIV de quoi fournir une vaste bibliothèque.

Nous avons les libelles théologiques depuis environ seize cent ans ; c'est bien pis ; ce sont des injures sacrées des halles. Voyez seulement comment St. Jérôme traite Rufin & Vigilantius. Mais depuis lui les disputeurs ont bien enchéri. Les derniers libelles ont été ceux des molinistes contre les jansénistes, on les compte par milliers. De tous ces fatras il ne reste aujourd'hui que les seules Lettres provinciales.

Les gens de lettres pouraient le disputer aux théologiens. Boileau & Fontenelle qui s'attaquèrent à coups d'épigrammes, disaient tout deux que les libelles dont ils avaient été gourmés, n'auraient pas tenu dans leurs chambres. Tout cela tombe comme les feuilles en automne. Il y a eu des gens qui ont traité de libelles toutes les injures qu'on dit par écrit à son prochain.

Selon eux, les pouilles, que les prophêtes chantèrent quelquefois aux rois d'Israël, étaient des libelles diffamatoires pour faire soulever les peuples contre eux. Mais comme la populace n'a jamais lu dans aucun pays du monde, il est à croire que ces satyres, qu'on débitait sous le manteau, ne fesaient pas grand mal. C'est en parlant au peuple assemblé qu'on excite des séditions bien plutôt qu'en écrivant. C'est pourquoi la première chose que fit, à

ſon avénement la reine d'Angleterre Elizabeth, chef de l'égliſe anglicane & défenſeur de la foi, ce fut d'ordonner qu'on ne prêchât de ſix mois ſans ſa permiſſion expreſſe.

L'Anti-Caton de Céſar était un libelle; mais Céſar fit plus de mal à Caton par la bataille de Pharſale & par celle de Tapſa, que par ſes diatribes.

Les Philippiques de Cicéron ſont des libelles; mais les proſcriptions des triumvirs furent des libelles plus terribles.

St. Cyrille, St. Grégoire de Nazianze firent des libelles contre le grand empereur Julien; mais ils eurent la généroſité de ne les publier qu'après ſa mort.

Rien ne reſſemble plus à des libelles que certains manifeſtes de ſouverains. Les ſecrétaires du cabinet de Mouſtapha empereur des Oſmanlis, ont fait un libelle de leur déclaration de guerre.

DIEU les en a punis, eux & leur commettant. Le même eſprit, qui anima Céſar, Ciceron & les ſecrétaires de Mouſtapha, domine dans tous les poliſſons qui font des libelles dans leurs greniers; *Natura eſt ſemper ſibi conſona.* Qui croirait que les ames de Garaſſe, du cocher de Vertamon, de Nonotte, de Paulian, de Fréron, de Langleviel dit la Baumelle fuſſent, à cet égard, de la même trempe que les ames de Céſar, de Ciceron, de St. Cy-

rille & du fecrétaire de l'empereur des Ofmanlis ? Rien n'eft pourtant plus vrai.

MARIE MAGDELAINE.

J'Avoue que je ne fais pas où l'auteur de l'hiftoire critique de JESUS-CHRIST a trouvé que Ste. Marie Magdelaine avait eu des *complaifances criminelles* pour le Sauveur du monde. Il dit page 130, ligne 11 de la note, que c'eft une prétention des Albigeois. Je n'ai jamais lu cet horrible blafphême, ni dans l'hiftoire des Albigeois, ni dans leurs profeffions de foi. Cela eft dans le grand nombre des chofes que j'ignore. Je fais que les Albigeois avaient le malheur funefte de n'être pas catholiques romains ; mais il me femble que d'ailleurs ils avaient le plus profond refpect pour la perfonne de JESUS.

Cet auteur de l'hiftoire critique de JESUS-CHRIST renvoye à la Chriftiade, efpèce de poëme en profe, fuppofé qu'il y ait des poëmes en profe. J'ai donc été obligé de confulter l'endroit de cette Chriftiade où cette accufation eft rapportée. C'eft au chant ou livre 4, page 335, note 1 ; le poëte de la Chriftiade ne cite perfonne. On peut à la vérité, dans un poëme épique, s'épargner les citations ; mais il faut de grandes autorités en profe, quand

il s'agit d'un fait aussi grave & qui fait dresser les cheveux à la tête de tout chrétien.

Que les Albigeois ayant avancé ou non une telle impiété, il en résulte seulement que l'auteur de la Christiade se joue dans son chant 4e. sur le bord du crime. Il imite un peu le fameux sermon de Menot. Il introduit sur la scène Marie Magdelaine sœur de Marthe & du Lazare, brillante de tous les charmes de la jeunesse & de la beauté, brûlante de tous les désirs, & plongée dans toutes les voluptés. C'est, selon lui, une dame de la cour; ses richesses égalent sa naissance, son frère le Lazare était comte de Bethanie, & elle marquise de Magdalet. Marthe eut un grand appanage, mais il ne nous dit pas où étaient ses terres. *Elle avait*, dit le christiadier, *cent domestiques & une foule d'amans; elle eût attenté à la liberté de tout l'univers. Richesses, dignités, grandeurs ambitieuses, vous ne fûtes jamais si chères à Magdelaine, que la séduisante erreur qui lui fit donner le surnom de pécheresse. Telle était la beauté dominante dans la capitale, quand le jeune & divin héros y arriva des extrémités de la Galilée.* a) *Ses autres passions calmées cèdent à l'ambition de soumettre le héros dont on lui a parlé.*

Alors le christiadier imite Virgile. La marquise de Magdalet conjure sa sœur l'appana-

a) Il n'y avait pas bien loin.

gée de faire réussir ses desseins coquets auprès de son jeune héros, comme Didon employa sa sœur Anne auprès du pieux Enée.

Elle va entendre le sermon de JESUS dans le temple, quoi qu'il n'y prêchât jamais. *Son*
Pag. 10, *cœur vole au-devant du héros qu'elle adore,*
tom. 3. *elle n'attend qu'un regard favorable pour en triompher, & faire de ce maître des cœurs un captif soumis.*

Enfin elle va le trouver chez Simon le lépreux, homme fort riche, qui lui donnait un grand souper, quoique jamais les femmes n'entrassent ainsi dans les festins, & surtout chez les pharisiens. Elle lui répand un grand pot de parfums sur les jambes, les essuye avec ses beaux cheveux blonds, & les baise.

Je n'examine pas si la peinture que fait l'auteur des saints transports de Magdelaine, n'est pas plus mondaine que dévote; si les baisers donnés sont exprimés avec assez de retenue; si ces beaux cheveux blonds dont elle essuye les jambes de son héros, ne ressemblent pas un peu trop à Trimalcion, qui à dîner s'essuyait les mains aux cheveux d'un jeune & bel esclave. Il faut qu'il ait pressenti lui-même qu'on pourait trouver ses peintures trop lascives. Il va au-devant de la critique, en rapportant quelques morceaux d'un sermon de Massillon sur la Magdelaine. En voici un passage :

„ Magdelaine avait sacrifié sa réputation

„ au monde ; sa pudeur & sa naissance la dé- Christia-
„ fendirent d'abord contre les premiers mou- de, tom.
„ vemens de sa passion ; & il est à croire qu'aux 2. pag.
„ premiers traits qui la frappèrent, elle opposa 321. note
„ la barrière de sa pudeur & de sa fierté ; 1.
„ mais lorsqu'elle eut prêté l'oreille au serpent
„ & consulté sa propre sagesse, son cœur fut
„ ouvert à tous les traits de la passion. Mag-
„ delaine aimait le monde, & dès-lors il n'est
„ rien qu'elle ne sacrifie à cet amour ; ni cette
„ fierté qui vient de la naissance, ni cette
„ pudeur qui fait l'ornement du sexe ne sont
„ épargnées dans ce sacrifice ; rien ne peut
„ la retenir, ni les railleries des mondains,
„ ni les infidélités de ses amans insensés à
„ qui elle veut plaire, mais de qui elle ne
„ peut se faire estimer, car il n'y a que la
„ vertu qui soit estimable ; rien ne peut lui
„ faire honte ; & comme cette femme prosti-
„ tuée de l'Apocalypse, elle portait sur son
„ front le nom de *mystère*, c'est-à-dire qu'elle
„ avait levé le voile, & qu'on ne la connais-
„ sait plus qu'au caractère de sa folle passion.

J'ai cherché ce passage dans les sermons de Massillon ; il n'est certainement pas dans l'édition que j'ai. J'ose même dire plus, il n'est pas de son stile.

Le christiadier aurait dû nous informer où il a pêché cette rapsodie de Massillon, comme il aurait dû nous apprendre où il a lu que les Albigeois osaient imputer à JESUS une in-

telligence indigne de lui avec Magdelaine.

Au reſte, il n'eſt plus queſtion de la marquiſe dans le reſte de l'ouvrage. L'auteur nous épargne ſon voyage à Marſeille avec le Lazare, & le reſte de ſes avantures.

Qui a pu induire un homme ſavant & quelquefois éloquent, tel que le parait l'auteur de la Chriſtiade, à compoſer ce prétendu poëme ? c'eſt l'exemple de Milton, il nous le dit lui-même dans ſa préface ; mais on ſait combien les exemples ſont trompeurs. Milton qui d'ailleurs n'a point hazardé ce faible monſtre d'un poëme en proſe ; Milton qui a répandu de très beaux vers blancs dans ſon Paradis perdu, parmi la foule de vers durs & obſcurs dont il eſt plein, ne pouvait plaire qu'à des wighs fanatiques, comme a dit Grecour,

En chantant l'univers perdu pour une pomme,
Et Dieu pour le damner créant le premier homme.

Il a pu réjouïr des presbytériens en feſant coucher le péché avec la mort, en tirant dans le ciel du canon de vingt-quatre, en feſant combattre le ſec & l'humide, le froid & le chaud, en coupant en deux des anges qui ſe rentraiaient ſur le champ, en bâtiſſant un pont ſur le chaos, en repréſentant le Meſſiah qui prend dans une armoire du ciel un prand compas pour circonſcrire la terre &c. &c. &c. &c. Virgile & Horace auraient peut-être trouvé

ces idées un peu étranges. Mais ſi elles ont réuſſi en Angleterre à l'aide de quelques vers très heureux, le chriſtiadier s'eſt trompé quand il a eſpéré du ſuccès de ſon roman, ſans le ſoutenir par de beaux vers, qui en vérité ſont très difficiles à faire.

Mais, dit l'auteur, un Jérôme Vida évêque d'Albe, a fait jadis une très importante Chriſtiade en vers latins, dans laquelle il a tranſcrit beaucoup de vers de Virgile. Eh bien, mon ami, pourquoi as-tu fait la tienne en proſe françaiſe ? que n'imitais-tu Virgile auſſi ?

Mais feu Mr. d'Eſcorbiac Toulouſain a fait auſſi une Chriſtiade. Ah ! malheureux, pourquoi t'es-tu fait le ſinge de feu Mr. d'Eſcorbiac ?

Mais Milton a fait auſſi ſon roman du nouveau Teſtament, ſon Paradis reconquis en vers blancs, qui reſſemblent ſouvent à la plus mauvaiſe proſe. Va, va, laiſſe Milton mettre toûjours aux priſes Sathan avec JESUS. C'eſt à lui qu'il appartient de faire conduire en grands vers dans la Galilée, un troupeau de deux mille cochons par une légion de diables, c'eſt-à-dire par ſix mille ſept cent diables qui s'emparent de ces cochons (à trois diables & ſept vingtiémes par cochon) & qui les noyent dans un lac. C'eſt à Milton qu'il ſied bien de faire propoſer à DIEU par le diable, de faire enſemble un bon ſouper. Le diable, dans Milton, peut à ſon aiſe couvrir la table d'or- *Paradis regain'd bookz.*

tolans, de perdrix, de folles, d'efturgeons, & faire fervir à boire par Hébé & par Ganimède à JESUS-CHRIST. *a*) Le diable peut emporter DIEU fur une petite montagne, du haut de laquelle il lui montre le Capitole, les îles Moluques & la ville des Indes où nâquit la belle Angelique qui fit tourner la tête à Roland. Après quoi le diable offre à DIEU de lui donner tout cela, pourvu que DIEU veuille l'adorer. Mais Milton a eu beau faire, on s'eft moqué de lui, on s'eft moqué du pauvre frère Berruier le jéfuite; on fe moque de toi, prends la chofe en patience.

a) Allons donc, fils de Dieu, mets-toi à table & mange.
What doub'ft, thow fon of god? fit down and eat.

MONSTRES.

IL eft plus difficile qu'on ne penfe de définir les monftres. Donnerons-nous ce nom à un animal énorme, à un poiffon, à un ferpent de quinze pieds de long? mais il y en a de vingt, de trente pieds, auprès defquels les premiers feraient peu de chofe.

Il y a les monftres par défaut. Mais fi les quatre petits doigts des pieds & des mains manquent à un homme bien fait, & d'une figure gracieufe, fera-t-il un monftre? Les

dents lui ſont plus néceſſaires. J'ai vu un homme né ſans aucune dent ; il était d'ailleurs très agréable. La privation des organes de la génération, bien plus néceſſaires encor, ne conſtituent point un animal monſtrueux.

Il y a les monſtres par excès ; mais ceux qui ont ſix doigts, le croupion allongé en forme de petite queue, trois teſticules, deux orifices à la verge, ne ſont pas réputés monſtres.

La troiſiéme eſpèce eſt de ceux qui auraient des membres d'autres animaux, comme un lion avec des aîles d'autruche, un ſerpent avec des aîles d'aigle, tel que le grifon & l'ixion des Juifs. Mais toutes les chauve-ſouris ſont pourvues d'aîles ; les poiſſons volans en ont, & ne ſont point des monſtres.

Réſervons donc ce nom pour les animaux dont les difformités nous font horreur.

Le premier Nègre pourtant fut un monſtre pour les femmes blanches, & la première de nos beautés fut un monſtre aux yeux des Nègres.

Si Poliphême & les cyclopes avaient exiſté, les gens qui portaient des yeux aux deux côtés de la racine du nez, auraient été déclarés monſtres dans l'île de Lipari & dans le voiſinage de l'Etna.

J'ai vu une femme à la foire qui avait quatre mammelles & une queue de vache à la poitrine. Elle était monſtre ſans difficulté,

quand elle laiſſait voir ſa gorge, & femme de miſe quand elle la cachait.

Les centaures, les minotaures auraient été des monſtres, mais de beaux monſtres. Surtout un corps de cheval bien proportionné qui aurait ſervi de baſe à la partie ſupérieure d'un homme, aurait été un chef-d'œuvre ſur la terre; ainſi que nous nous figurons comme des chefs-d'œuvre du ciel, ces eſprits que nous appellons anges, & que nous peignons, que nous ſculptons dans nos égliſes, tantôt ornés de deux aîles, tantôt de quatre, & même de ſix.

Nous avons déja demandé avec le ſage Locke quelle eſt la borne entre la figure humaine & l'animale, quel eſt le point de monſtruoſité auquel il faut ſe fixer pour ne pas batiſer un enfant, pour ne le pas compter de notre eſpèce, pour ne lui pas accorder une ame. Nous avons vu que cette borne eſt auſſi difficile à poſer qu'il eſt difficile de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame, car il n'y a que les théologiens qui le ſachent.

Pourquoi les ſatyres que vit St. Jérôme, nés de filles & de ſinges, auraient-ils été réputés monſtres? ne ſe feraient-ils pas crus au contraire mieux partagés que nous? n'auraient-ils pas eu plus de force & plus d'agilité? ne ſe feraient-ils pas moqués de notre eſpèce, à qui la cruelle nature a refuſé des vêtemens & des queues? un mulet né de deux eſpèces

différentes, un jumar fils d'un taureau & d'une jument, un terin né, dit-on, d'un ſerin & d'une linote, ne ſont point des monſtres.

Mais comment les mulets, les jumars, les terins &c. qui ſont engendrés, n'engendrent-ils point ? & comment les feminiſtes, les oviſtes, les animalculiſtes, expliquent-ils la formation de ces métis ?

Je vous répondrai qu'ils ne l'expliquent point du tout. Les feminiſtes n'ont jamais connu la façon dont la ſemence d'un âne ne communique à ſon mulet que ſes oreilles & un peu de ſon derrière. Les oviſtes ne font comprendre, ni ne comprennent par quel art une jument peut avoir dans ſon œuf autre choſe qu'un cheval. Et les animalculiſtes ne voyent point comment un petit embrion d'âne vient mettre ſes oreilles dans une matrice de cavale.

Celui qui dans ſa Vénus phyſique prétendit que tous les animaux & tous les monſtres ſe formaient par attraction, réuſſit encor moins que les autres à rendre raiſon de ces phénomènes ſi communs & ſi ſurprenans.

Hélas, mes amis, nul de vous ne ſait comment il fait des enfans ; vous ignorez les ſecrets de la nature dans l'homme, & vous voulez les deviner dans le mulet !

A toute force vous pourez dire d'un monſtre par défaut, Toute la ſemence néceſſaire n'eſt pas parvenue à ſa place, ou bien le petit

ver ſpermatique a perdu quelque choſe de ſa ſubſtance, ou bien l'œuf s'eſt froiſſé. Vous pourez, ſur un monſtre par excès, imaginer que quelques parties ſuperflues du ſperme ont ſurabondé, que de deux vers ſpermatiques réunis, l'un n'a pu animer qu'un membre de l'animal, & que ce membre eſt reſté de ſurérogation; que deux œufs ſe ſont mêlés, & qu'un de ces œufs n'a produit qu'un membre, lequel s'eſt joint au corps de l'autre.

Mais que direz-vous de tant de monſtruoſités par addition de parties animales étrangères? comment expliquerez-vous une écreviſſe ſur le cou d'une fille? une queue de rat ſur une cuiſſe, & ſurtout les quatre pis de vache avec la queue qu'on a vus à la foire St. Germain? vous ſerez réduits à ſuppoſer que la mère de cette femme était de la famille de Paſiphaé.

Allons, courage, diſons enſemble, *Que ſais-je?*

MONTAGNE.

C'Eſt une fable bien ancienne, bien univerſelle que celle de la Montagne, qui ayant effrayé tout le pays par ſes clameurs en travail d'enfant, fut ſifflée de tous les aſſiſtans, quand elle ne mit au monde qu'une

ſouris. Le parterre n'était pas philoſophe. Les ſiffleurs devaient admirer. Il était auſſi beau à la montagne d'accoucher d'une ſouris, qu'à la ſouris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, eſt quelque choſe de très prodigieux; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers enſemble, ne pouraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philoſophe admire; & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux ſtupides d'étonnement.

MOUVEMENT.

UN philoſophe des environs du mont Krapac, me diſait que le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Tout ſe meut, diſait-il; le ſoleil tourne continuellement ſur lui-même, les planètes en font autant, chaque planète a pluſieurs mouvemens différens, & dans chaque planète tout tranſpire, tout eſt crible, tout eſt criblé; le plus dur métal eſt percé d'une infinité de pores, par leſquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'eſpace. L'univers n'eſt que mouvement; donc le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Monſieur, lui dis-je, ne pourait-on pas

vous répondre, Ce bloc de marbre, ce canon, cette maison, cette montagne ne remuent pas; donc le mouvement n'est pas essentiel.

Ils remuent, répondit-il; ils vont dans l'espace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent si bien, (quoiqu'insensiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques siécles, il ne restera rien de leurs masses, dont chaque instant détache continuellement des particules.

Mais, Monsieur, je puis concevoir la matière en repos; donc le mouvement n'est pas de son essence.

Vraiment, je me soucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Cela est hardi; & le chaos, s'il vous plait?

Ah, ah! le chaos! si nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était nécessairement en mouvement, & que le *souffle de Dieu y était porté sur les eaux*; que l'élément de l'eau étant reconnu existant, les autres élémens existaient aussi; que par conséquent le feu existait, qu'il n'y a point de feu sans mouvement, que le mouvement est essentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas! qui peut avoir beau jeu avec tous ces sujets de dispute? mais vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi un corps en pousse

un autre? parce que la matière eſt impénétrable, parce que deux corps ne peuvent être enſemble dans le même lieu, parce qu'entout, genre le plus faible eſt chaſſé par le plus fort.

Votre dernière raiſon eſt plus plaiſante que philoſophique. Perſonne n'a pu encor deviner la cauſe de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit eſſentiel à la matière. Perſonne n'a pu deviner la cauſe du ſentiment dans les animaux; cependant, ce ſentiment leur eſt ſi eſſentiel, que ſi vous ſupprimez l'idée de ſentiment, vous anéantiſſez l'idée d'animal.

Eh bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement ſoit eſſentiel à la matière. (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens) Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre?

A cauſe de ſon reſſort, la boule A s'enfonce dans la boule B; la partie B ainſi enfoncée, preſſe tout le reſte de ſa ſubſtance & la fait marcher. Si la boule B était ſans reſſort, ſi elle était parfaitement dure, elle reſterait à ſa place.

Eh bien qu'eſt-ce que ce reſſort, où eſt ſon origine?

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous diſe ce qu'aucun philoſophe n'a pu nous apprendre.

Il eſt plaiſant que nous connaiſſions les loix du mouvement, & que nous ignorions le principe du reſſort qui eſt à la cauſe de toute communication du mouvement.

Il en eſt ainſi de tout; nous ſavons les loix du raiſonnement, & nous ne ſavons pas ce qui raiſonne en nous. Les canaux dans leſquels notre ſang & nos liqueurs coulent, nous ſont très connus, & nous ignorons ce qui forme notre ſang & nos liqueurs. Nous ſommes en vie, & nous ne ſavons pas ce qui nous donne la vie.

Apprenez-moi du moins ſi le mouvement étant eſſentiel, il n'y a pas toûjours égale quantité de mouvement dans le monde?

C'eſt une ancienne chimère d'Epicure renouvellée par Deſcartes. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde, ſoit plus néceſſaire qu'une égalité de triangles. Il eſt eſſentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés; mais il n'eſt pas eſſentiel qu'il y ait toûjours un nombre égal de triangles ſur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toûjours égalité de forces, comme le diſent d'autres philoſophes?

C'eſt la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toûjours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui eſt abſurde.

A propos, qu'eſt-ce que la force d'un corps en mouvement? c'eſt le produit de ſa maſſe

par ſa viteſſe dans un tems donné. La maſſe d'un corps eſt quatre, ſa viteſſe eſt quatre, la force de ſon coup ſera ſeize. Un autre corps eſt deux, ſa viteſſe deux, ſa force eſt quatre; c'eſt le principe de toutes les mécaniques. Leibnitz annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il falait meſurer cette force, ce produit par la maſſe multipliée par le quarré de la viteſſe. Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philoſophe, fondée ſur l'abus de la découverte du grand Galilée, que les eſpaces parcourus étaient comme les quarrés des tems & des viteſſes.

Leibnitz ne conſidérait pas le tems qu'il falait conſidérer. Aucun mathématicien Anglais n'adopta ce ſyſtême de Leibnitz. Il fut reçu quelque tems en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les inſtitutions phyſiques d'une perſonne illuſtre. Maupertuis traite fort mal Mairan dans un livret intitulé A B C, comme s'il avait voulu enſeigner L'a b c à celui qui ſuivait l'ancien & véritable calcul. Mairan avait raiſon; il tenait pour l'ancienne meſure de la maſſe multipliée par la viteſſe. On revint enfin à lui; le ſcandale mathématique diſparut, & on renvoya dans les eſpaces imaginaires le charlataniſme du quarré de la viteſſe, avec les monades, qui ſont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.

NUDITÉ.

POurquoi enferme-t-on un homme, une femme qui marcheraient tout nuds dans les rues, & pourquoi perſonne n'eſt-il choqué des ſtatues abſolument nues, des peintures de Magdelaine & de JESUS qu'on voit dans les égliſes ?

Il eſt vraiſemblable que le genre-humain a ſubſiſté longtems ſans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, & dans le continent de l'Amérique des peuples qui ne connaiſſaient pas les vêtemens.

Les plus civiliſés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelaſſés, par des plumes.

D'où vient cette eſpèce de pudeur ? était-ce l'inſtinct d'allumer des déſirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir ?

Eſt-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées comme les juifs & demi-juifs, il y ait eu des ſectes entières qui n'ayent voulu adorer DIEU qu'en ſe dépouillant de tous leurs habits ? tels ont été, dit-on, les adamites & les abéliens. Ils s'aſſemblaient tout nuds pour chanter les louanges de DIEU. St. Epiphanes & St. Auguſtin le diſent. Il eſt vrai qu'ils n'étaient pas contemporains & qu'ils

étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie eſt poſſible : elle n'eſt pas même plus extraordinaire, plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblême* qu'aujourd'hui même encor les mahométans ont des ſaints qui ſont fous, & qui vont nuds comme des ſinges. Il ſe peut très bien que des énergumènes ayent cru qu'il vaut mieux ſe préſenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguiſement inventé par les hommes. Il ſe peut qu'ils ayent montré tout par dévotion. Il y a ſi peu de gens bien faits dans les deux ſexes, que la nudité pouvait inſpirer la chaſteté, ou plutôt le dégoût, au-lieu d'augmenter les déſirs.

On dit ſurtout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons & de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à St. Adhelme & au bienheureux Robert d'Arbriſſelle, qui couchaient avec les plus jolies perſonnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été aſſez plaiſant de voir une centaine d'Hélènes & de Pâris chanter des antiennes & ſe donner le baiſer de paix, & faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de ſingularité, point d'extravagance, point de ſuperſtition, qui n'ait paſſé par la tête des hommes.

Heureux quand ces ſuperſtitions ne troublent pas la ſociété & n'en font pas une ſcène de diſcorde, de haine & de fureur! Il vaut mieux ſans doute prier DIEU tout nud, que de ſouiller de ſang humain ſes autels & les places publiques.

OZÉE.

EN reliſant hier, avec édification, l'ancien Teſtament, je tombai ſur ce paſſage d'Ozée, ch. XIV. ℣. 1. *que Samarie périſſe, parce qu'elle a tourné ſon Dieu à l'amertume! que les Samaritains meurent par le glaive! que leurs petits enfans ſoient écraſés, & qu'on fende le ventre aux femmes groſſes!*

Je trouvai ces paroles un peu dures; j'allai conſulter un docteur de l'univerſité de Prague qui était alors à ſa maiſon de campagne au mont Krapac; il me dit: il ne faut pas que cela vous étonne. Les Samaritains étaient des ſchiſmatiques qui voulaient ſacrifier chez eux, & ne point envoyer leur argent à Jéruſalem; ils méritaient au moins les ſupplices auxquels le prophête Ozée les condamne. La ville de Jéricho, qui fut traitée ainſi, après que ſes murs furent tombés au ſon du cornet, était moins coupable. Les trente & un rois, que Joſué fit pendre, n'étaient point

ſchiſmatiques. Les quarante mille Ephraïmites maſſacrés pour avoir prononcé *ſiboleth* au lieu de *ſchiboleth*, n'étaient point tombés dans l'abîme du ſchiſme. Sachez, mon fils, que le ſchiſme eſt tout ce qu'il y a de plus exécrable. Quand les jéſuites firent pendre dans Thorn en 1724 de jeunes écoliers, c'eſt que ces pauvres enfans étaient ſchiſmatiques. Ne doutez pas que nous autres catholiques, apoſtoliques, romains & bohémiens, nous ne ſoyons tenus de paſſer au fil de l'épée tous les Ruſſes que nous rencontrerons déſarmés; d'écraſer leurs enfans ſur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, & de tirer de leur matrice déchirée & ſanglante leurs fœtus à demi-formés. Les Ruſſes ſont de la religion grecque ſchiſmatique; ils ne portent point leur argent à Rome. Donc nous devons les exterminer, puiſqu'il eſt démontré que les Jéroſolimites devaient exterminer les Samaritains. C'eſt ainſi que nous traitames les Huſſites qui voulaient auſſi garder leur argent. Ainſi a péri, ou dû périr; ainſi a été éventrée, ou dû être éventrée toute femme ou fille ſchiſmatique.

Je pris la liberté de diſputer contre lui; il ſe fâcha; la diſpute ſe prolongea; il falut ſouper chez lui; il m'empoiſonna; mais je n'en mourus pas.

PAUL.

AJoutons ce petit ſupplément à l'article *Paul.* Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de deſſécher ſa piété à calculer le tems où elles furent écrites. Les ſavans recherchent en vain l'an & jour auxquels St. Paul ſervit à lapider St. Etienne, & à garder les manteaux des bourreaux.

Ils diſputent ſur l'année où il fut renverſé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, & ſur l'époque de ſon raviſſement au troiſiéme ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit priſonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

On ne connaît la date d'aucune de ſes lettres.

On croit que l'Epitre aux Hébreux n'eſt point de lui. On rejette celle aux Laodicéens; quoique cette épitre ait été reçue ſur les mêmes fondemens que les autres.

On ne ſait pourquoi il changea ſon nom de Saul en celui de Paul, ni ce que ſignifiait ce nom.

St. Jérôme, dans ſon commentaire ſur l'Epitre à Philémon, dit que Paul ſignifiait l'embouchure d'une flûte.

Les

Les lettres de St. Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul paſſèrent, dans la primitive égliſe, pour auſſi autentiques que tous les autres écrits chrétiens. St. Jérôme l'aſſure, & cite des paſſages de ces lettres dans ſon catalogue. St. Auguſtin n'en doute pas dans ſa 153e lettre à Macédonius. Nous avons treize lettres de ces deux grands-hommes, Paul & Sénèque qu'on prétend avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de Néron. La ſeptiéme lettre de Sénèque à Paul eſt très curieuſe. Il lui dit que les juifs & les chrétiens ſont ſouvent condamnés au ſupplice comme incendiaires de Rome. *Chriſtiani & Judæi, tanquam machinatores incendii, ſupplicio affici ſolent.* Il eſt vraiſemblable en effet que les juifs & les chrétiens, qui ſe haïſſaient avec fureur, s'accuſèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ville; & que le mépris & l'horreur qu'on avait pour les Juifs, dont on ne diſtinguait point les chrétiens, les livrèrent également les uns & les autres à la vengeance publique.

Edition des Bénédict. & dans la *Cité de Dieu.* liv. 6.

Nous ſommes forcés d'avouer que le commerce épiſtolaire de Sénèque & de Paul eſt dans un latin ridicule & barbare; que les ſujets de ces lettres paraiſſent auſſi impertinens que le ſtile; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de fauſſaires. Mais auſſi comment oſe-t-on contredire le témoignage de St. Jérôme & de St. Auguſtin? Si

ces monumens atteſtés par eux ne ſont que de viles impoſtures, quelle ſûreté aurons-nous pour les autres écrits plus reſpectables ? C'eſt la grande objection de pluſieurs ſavans perſonnages. Si on nous a trompés indignement, diſent-ils, ſur les lettres de Paul & de Sénèque, ſur les conſtitutions apoſtoliques, ſur les actes de St. Pierre, pourquoi ne nous aura-t on pas trompés de même ſur les actes des apôtres ? Le jugement de l'égliſe & la foi ſont les réponſes péremptoires à toutes ces recherches de la ſcience & à tous les raiſonnemens de l'eſprit.

On ne ſait pas ſur quel fondement Abdias, premier évêque de Babilone, dit dans ſon Hiſtoire des apôtres, que St. Paul fit lapider St. Jacques le mineur par le peuple. Mais avant qu'il ſe fût converti, il ſe peut très facilement qu'il eût perſécuté St. Jacques auſſi bien que St. Etienne. Il était très violent ; il eſt dit dans les Actes des apôtres *a*) qu'il reſpirait le ſang & le carnage. Auſſi Abdias a ſoin d'obſerver *que l'auteur de la ſedition dans laquelle St. Jacques fut ſi cruellement traité, était ce même Paul que Dieu appella depuis au miniſtère de l'apoſtolat.* b).

Ce livre attribué à l'évèque Abdias, n'eſt point admis dans le canon. Cependant Jules

a) Chap. IX. v. 1.

b) *Apoſtolica Hiſtoria. Lib. VI. pag.* 595 & 596. *Fabric. codex.*

Africain, qui l'a traduit en latin, le croit autentique. Dès que l'église ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la providence & à souhaiter que tous les persécuteurs soient changés en apôtres charitables & compatissans.

PRIÈRES.

NOus ne connaissons aucune religion sans prières; les Juifs mêmes en avaient, quoiqu'il n'y eût point chez eux de formule publique jusqu'au tems où ils chantèrent leurs cantiques dans leurs synagogues, ce qui n'arriva que très tard.

Tous les hommes, dans leurs desirs & dans leurs craintes, invoquèrent le secours d'une Divinité. Des philosophes, plus respectueux envers l'Etre suprême, & moins condescendans à la faiblesse humaine, ne voulurent pour toute prière que la résignation. C'est en effet tout ce qui semble convenir entre la créature & le Créateur. Mais la philosophie n'est pas faite pour gouverner le monde, elle s'élève trop au-dessus du vulgaire; elle parle un langage qu'il ne peut entendre. Ce serait proposer aux marchandes de poissons frais d'étudier les sections coniques.

Parmi les philosophes même, je ne crois

pas qu'aucun autre que Maxime de Tyr ait traité cette matière. Voici la fubftance des idées de ce Maxime.

L'Eternel a fes deffeins de toute éternité. Si la prière eft d'accord avec fes volontés immuables, il eft très inutile de lui demander ce qu'il a réfolu de faire. Si on le prie de faire le contraire de ce qu'il a réfolu, c'eft le prier d'être faible, léger, inconftant; c'eft croire qu'il foit tel; c'eft fe moquer de lui. Ou vous lui demandez une chofe jufte; en ce cas il la doit, & elle fe fera fans qu'on l'en prie; c'eft même fe défier de lui que lui faire inftance. Ou la chofe eft injufte; & alors on l'outrage. Vous êtes digne ou indigne de la grace que vous implorez: fi digne, il le fait mieux que vous; fi indigne, on commet un crime de plus en demandant ce qu'on ne mérite pas.

En un mot, nous ne fefons des prières à DIEU que parce que nous l'avons fait à notre image. Nous le traitons comme un bacha, comme un fultan qu'on peut irriter & appaifer.

Enfin, toutes les nations prient DIEU: les fages fe réfignent & lui obéiffent.

Prions avec le peuple, & réfignons-nous avec les fages.

Nous avons déja parlé des prières publiques de plufieurs nations, & de celles des Juifs. Ce peuple en a une depuis un tems

immémorial, laquelle mérite toute notre attention, par sa conformité avec notre prière enseignée par JESUS-CHRIST même. Cette oraison juive s'appelle le Kadish, elle commence par ces mots : „ O DIEU ! que votre „ nom soit magnifié & sanctifié ; faites régner „ votre règne ; que la rédemption fleurisse, „ & que le Messie vienne promptement ! "

Ce Kadish, qu'on récite en caldéen, a fait croire qu'il était aussi ancien que la captivité ; & que ce fut alors qu'ils commencèrent à espérer un Messie, un libérateur qu'ils ont demandé depuis dans les tems de leurs calamités.

Ce mot de Messie, qui se trouve dans cette ancienne prière, a fourni beaucoup de disputes sur l'histoire de ce peuple. Si cette prière est du tems de la transmigration à Babilone, il est clair qu'alors les Juifs devaient souhaiter & attendre un libérateur. Mais d'où vient que dans des tems plus funestes encor, après la destruction de Jérusalem par Titus, ni Joseph, ni Philon ne parlèrent jamais de l'attente d'un Messie ? Il y a des obscurités dans l'histoire de tous les peuples ; mais celle des Juifs est un chaos perpétuel. Il est triste pour les gens qui veulent s'instruire, que les Caldéens & les Egyptiens ayent perdu leurs archives, tandis que les Juifs ont conservé les leurs.

PARADIS.

(Les articles Paradis, & Purgatoire nous étant venus trop tard de Paris, nous n'avons pu les mettre à leur place.)

PAradis : il n'y a guères de mot, dont la ſignification ſe ſoit plus écartée de ſon étymologie. On ſait aſſez qu'originairement il ſignifiait un lieu planté d'arbres fruitiers ; enſuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent dans l'antiquité les jardins de Saana vers Eden dans l'Arabie heureuſe, connus ſi longtems avant que les hordes des Hébreux euſſent envahi une partie de la Paleſtine.

Ce mot Paradis n'eſt célèbre chez les Juifs que dans la Genèſe. Quelques auteurs Juifs canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé Paradis terreſtre. Comment s'eſt-il pu faire qu'aucun écrivain juif, aucun prophète juif, aucun cantique juif n'ait cité ce Paradis terreſtre dont nous parlons tous les jours ? Cela eſt preſque incompréhenſible. C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs ſavans audacieux, que la Genèſe n'avait été écrite que très tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette

plantation d'arbres, ce jardin ſoit d'herbes, ſoit de fleurs, pour le ciel.

St. Luc eſt le premier qui faſſe entendre le ciel par ce mot Paradis, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron : *Tu ſeras aujourd'hui avec moi dans le paradis.* Luc ch. 23. v. 43.

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées. Ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles ſont formées, & que le ciel eſt un mot vague, qui ſignifie l'eſpace immenſe dans lequel ſont tant de ſoleils, de planètes & de comètes : ce qui ne reſſemble nullement à un verger.

St. Thomas dit qu'il y a trois paradis, le terreſtre, le céleſte & le ſpirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le ſpirituel & le céleſte. Le verger ſpirituel eſt, ſelon lui, la viſion béatifique. Mais c'eſt préciſément ce qui conſtitue le paradis céleſte, c'eſt la jouïſſance de DIEU même. Je ne prends pas la liberté de diſputer contre l'ange de l'école. Je dis ſeulement : Heureux, qui peut toûjours être dans ces trois paradis ! I. partie queſtion 102.

Quelques ſavans curieux ont cru que le jardin des Heſpérides gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'au-

tres savans plus téméraires ont osé dire que le bœuf était une mauvaise copie du dragon; & que les Juifs n'ont jamais été que de grossiers plagiaires: mais c'est blasphémer, & cette idée n'est pas soutenable.

Pourquoi a-t-on donné le nom de paradis à des cours quarrées au-devant d'une église?

Pourquoi a-t-on appellé paradis le rang des troisiémes loges à la comédie & à l'opéra? Est-ce parce que ces places, étant moins chères que les autres, on a cru qu'elles étaient faites pour les pauvres; & qu'on prétend que dans l'autre paradis il y a beaucoup plus de pauvres que de riches? Est-ce parce que ces loges étant fort hautes, on leur a donné un nom qui signifie aussi le ciel? Il y a pourtant un peu de différence entre monter au ciel & monter aux troisiémes loges.

Que penserait un étranger arrivant à Paris, à qui un Parisien dirait: Voulez-vous que nous allions voir Pourceaugnac au paradis?

Que d'incongruités, que d'équivoques dans toutes les langues! Que tout annonce la faiblesse humaine!

Voyez l'article *Paradis* dans le grand Dictionnaire encyclopédique; il est assurément meilleur que celui-ci.

Paradis aux bienfaisans, disait toûjours l'abbé de St. Pierre.

LES POURQUOI.

POurquoi un royaume réduit ſouvent aux extrémités & à quelque aviliſſement', s'eſt-il pourtant ſoutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraſer? c'eſt que la nation eſt active & induſtrieuſe. Elle reſſemble aux abeilles; on leur prend leur cire & leur miel, & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas?

Pourquoi preſque tous les papes & tous les évêques, au ſeiziéme ſiécle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obſtinèrent-ils à proſcrire le mariage des prêtres, tandis que l'égliſe grecque a continué d'ordonner que ſes curés euſſent des femmes?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne diſtingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de ſecte? Les Egyptiens n'étaient point appellés *Iſiaques*, *Oſiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cibéliens*. Les Crétois avaient

une dévotion particulière à Jupiter, & ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à Saturne ; il n'y eut pas un village du Latium qu'on appellât *Saturnien* : au contraire, les diſciples du DIEU de vérité prenant le titre de leur maître même, & s'appellant *oints* comme lui, déclarèrent dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & ſe firent pendant plus de quatorze cent ans la guerre entre eux, en prenant les noms d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatiſtes*, de *huſſites*, de *papiſtes*, de *luthériens*, de *calviniſtes*. Et même en dernier lieu, les janſéniſtes & les moliniſtes n'ont point eu de mortification plus cuiſante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéiſme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'uſage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & ſous les yeux du ſage duc de *Montauſier*, & de l'éloquent *Boſſuet* évêque de Meaux, & du ſavant *Huet* évêque d'Evreux ? C'eſt là que vous trouvez ces ſublimes impiétés, ces vers admirables contre la providence & contre l'immortalité de l'ame, qui paſſent de bouche en bouche à tous les ſiécles à venir,

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Tangere enim ac tangi niſi corpus nulla poteſt res.

(Deus) nil bene pro meritis capitur nec tangitur ira.
Tantum religio potuit ſuadere malorum.
Nil igitur mors eſt; ad nos nil pertinet hilum.
Hinc acheruſia fit ſtultorum denique vita.
Mortalem eſſe animam fateare neceſſe eſt.

& cent autres vers qui ſont le charme de toutes les nations; productions immortelles d'un eſprit qui ſe crut mortel.

Non-ſeulement on vous vend ces vers latins dans la rue St. Jacques, & ſur le quai des Auguſtins, mais vous achetez hardiment les traductions faites dans tous les patois dérivés de la langue latine; traductions ornées de notes ſavantes qui éclairciſſent la doctrine du matérialiſme, qui raſſemblent toutes les preuves contre la Divinité, & qui l'anéantiraient ſi elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un préſident à mortier; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'hiſtoire du ſage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philoſophe Welche oſe-t-il imprimer en ſon propre & privé nom, que ſi les hommes étaient nés ſans doigts, ils n'auraient jamais pu travailler en tapiſſerie; auſſi-tôt un autre Welche revêtu pour ſon argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les ſpectacles ſont-ils anathémati-

ſés par certaines gens qui ſe diſent du premier ordre de l'état, tandis qu'ils ſont néceſſaires à tous les ordres de l'état, tandis qu'ils ſont payés par le ſouverain de l'état, qu'ils contribuent à la gloire de l'état, & que les loix de l'état les maintiennent avec autant de ſplendeur que de régularité ?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'aviliſſement, à l'oppreſſion, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits; & qu'au contraire, on reſpecte, on ménage, on courtiſe l'homme inutile & ſouvent très méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'eſt riche que de leur miſère ?

Pourquoi pendant tant de ſiécles, parmi tant d'hommes qui font croître le bled dont nous ſommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrit cette erreur ridicule, laquelle enſeigne que le bled doit pourrir pour germer, & mourir pour renaitre; erreur qui a produit tant d'aſſertions impertinentes, tant de fauſſes comparaiſons, tant d'opinions ridicules ?

Pourquoi les fruits de la terre étant ſi néceſſaires pour la conſervation des hommes & des animaux, voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent abſolument ?

Pourquoi la terre eſt-elle couverte de poiſons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique ?

Pourquoi n'eſt-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'inſectes que d'hommes ?

Pourquoi un peu de ſecrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des os durs, des deſirs & des penſées ; & pourquoi ces êtres-là ſe perſécuteront-ils toûjours les uns les autres ?

Pourquoi exiſte-t-il tant de mal, tout étant formé par un Dieu que tous les théiſtes ſe ſont accordés à nommer *bon ?*

Pourquoi nous plaignant ſans ceſſe de nos maux, nous occupons-nous toûjours à les redoubler ?

Pourquoi étant ſi miſérables a-t-on imaginé que n'être plus eſt un grand mal, lorſqu'il eſt clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant ſa naiſſance ?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déſerts demandent la plui & ſont toûjours arides ?

Pourquoi, & comment a-t-on des rêves dans le ſommeil ſi on n'a point d'ame ; &

comment ces rêves ſont-ils toûjours ſi incohérens, ſi extravagans, ſi on en a une ?

Pourquoi les aſtres circulent ils d'occident en orient plutôt qu'au contraire ?

Pourquoi exiſtons-nous ? pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

PURGATOIRE.

IL eſt aſſez ſingulier que les égliſes proteſtantes ſe ſoient réunies à crier que le purgatoire fut inventé par les moines. Il eſt bien vrai qu'ils inventèrent l'art d'attraper de l'argent des vivans en priant DIEU pour les morts. Mais le purgatoire était avant tous les moines.

Ce qui peut avoir induit les doctes en erreur, c'eſt que ce fut le pape Jean XVI qui inſtitua, dit-on, la fête des morts vers le milieu du ſeiziéme ſiécle. De cela ſeul je conclus qu'on priait pour eux auparavant ; car ſi on ſe mit à prier pour tous, il eſt à croire qu'on priait déja pour quelques-uns d'entre eux, de même qu'on n'inventa la fête de tous les ſaints que parce qu'on avait longtems auparavant fêté pluſieurs bienheureux. La différence entre la Touſſaint & la fête des morts, c'eſt qu'à la première nous invoquons, & à la ſeconde nous ſommes invoqués ; à la pre-

mière nous nous recommandons à tous les heureux, & à la ſeconde les malheureux ſe recommandent à nous.

Les gens les plus ignorans ſavent comment cette fête fut inſtituée d'abord à Cluni, qui était alors terre de l'empire Allemand. Faut-il redire „ que St. Odilon abbé de Cluni était „ coutumier de délivrer beaucoup d'ames du „ purgatoire par ſes meſſes & par ſes prières; „ & qu'un jour un chevalier ou un moine „ revenant de la Terre-ſainte, fut jetté par „ la tempête dans une petite île où il ren- „ contra un hermite, lequel lui dit qu'il y „ avait là auprès de grandes flammes, & fu- „ rieux incendies, où les trépaſſés étaient tour- „ mentés, & qu'il entendait ſouvent les dia- „ bles ſe plaindre de l'abbé Odilon & de ſes „ moines, qui délivraient tous les jours quel- „ que ame; qu'il falait prier Odilon de con- „ tinuer, afin d'accroître la joie des bienheu- „ reux au ciel, & la douleur des diables en „ enfer.

C'eſt ainſi que frère Girard jéſuite, raconte la choſe dans ſa Fleur des ſaints, d'après frère Ribadeneira. Fleuri diffère un peu de cette légende, mais il en a conſervé l'eſſentiel. Tom. II. pag. 445.

Cette révélation engagea St. Odilon à inſtituer dans Cluni la fête des trépaſſés, qui enſuite fut adoptée par l'égliſe.

C'eſt depuis ce tems que le purgatoire valut

tant d'argent à ceux qui avaient le pouvoir d'en ouvrir les portes. C'eſt en vertu de ce pouvoir que le roi d'Angleterre Jean ce grand terrien, ſurnommé ſans terre, en ſe déclarant homme lige du pape Innocent III, & en lui ſoumettant ſon royaume, obtint la délivrance d'une ame de ſes parens qui était excommuniée. *pro mortuo excommunicato pro quo ſupplicant conſanguinei.*

La chancellerie romaine eut même ſon tarif pour l'abſolution des morts ; & il y eut beaucoup d'autels privilégiés, où chaque meſſe qu'on diſait au quatorziéme ſiécle & au quinziéme, pour ſix liards, délivrait une ame. Les hérétiques avaient beau remontrer qu'à la vérité les apôtres avaient eu le droit de délier tout ce qui était lié ſur terre, mais non pas ſous terre. On leur courait ſus comme à des ſcélérats qui oſaient douter du pouvoir des clefs. Et en effet, il eſt à remarquer que quand le pape veut bien vous remettre cinq ou ſix cent ans de purgatoire, il vous fait grace de ſa pleine puiſſance, *pro poteſtate à Deo accepta concedit.*

DE L'ANTIQUITÉ DU PURGATOIRE.

On prétend que le purgatoire était de tems immémorial reconnu par le fameux peuple Juif ; & on ſe fonde ſur le ſecond livre des Maccabées, qui dit expreſſément „ qu'ayant

„ trouvé

„ trouvé ſous les habits des Juifs (au combat „ d'Odollam) des choſes conſacrées aux idoles „ de Jamnia, il fut manifeſte que c'était pour „ cela qu'ils avaient péri; & ayant fait une „ quête de douze mille dragmes d'argent, lui „ qui penſait bien & religieuſement de la ré- „ ſurrection, les envoya à Jéruſalem pour „ les péchés des morts. Liv. II. ch. 12. v. 42, 43. & ſuiv.

Comme nous nous ſommes fait un devoir de rapporter les objections des hérétiques & des incrédules, afin de les confondre par leurs propres ſentimens; nous rapporterons ici leurs difficultés ſur les douze mille francs envoyés par Judas, & ſur le purgatoire.

Ils diſent

1°. Que douze mille francs de notre monnoie était beaucoup pour Judas, qui ſoutenait une guerre de barbets contre un grand roi.

2°. Qu'on peut envoyer un préſent à Jéruſalem pour les péchés des morts, afin d'attirer la bénédiction de DIEU ſur les vivans.

3°. Qu'il n'était point encor queſtion de réſurrection dans ces tems-là, qu'il eſt reconnu que cette queſtion ne fut agitée chez les Juifs que du tems de Gamaliel, un peu avant les prédications de JESUS-CHRIST. (Voyez le Talmud tome 2.)

4°. Que la loi des Juifs conſiſtant dans le Décalogue, le Lévitique & le Deuteronome, n'ayant jamais parlé ni de l'immortalité de

l'ame, ni des tourmens de l'enfer ; il était impossible à plus forte raison qu'elle eût jamais annoncé un purgatoire.

5°. Les hérétiques & les incrédules font les derniers efforts pour démontrer à leur manière que tous les livres des Maccabées sont évidemment apocryphes. Voici leurs prétendues preuves.

Les Juifs n'ont jamais reconnu les livres des Maccabées pour canoniques, pourquoi les reconnaîtrions-nous ?

Origène déclare formellement que l'histoire bes Maccabées est à rejetter. St. Jérôme juge ces livres indignes de croyance.

Le concile de Laodicée tenu en 367 ne les admit point parmi les livres canoniques ; les Athanase, les Cyrilles, les Hilaire, les rejettent.

Les raisons pour traiter ces livres de romans, & de très mauvais romans, sont les suivantes.

L'auteur ignorant commence par la fausseté la plus reconnue de tout le monde. Il dit, *Alexandre appella les jeunes nobles qui avaient été nourris avec lui dès leur enfance, & il leur partagea son royaume tandis qu'il vivait encore.*

Liv. I. ch. 2. v. 7.

Un mensonge aussi sot & aussi grossier, ne peut venir d'un écrivain sacré & inspiré.

L'auteur des Maccabées, en parlant d'Antiochus Epiphane, dit, *Antiochus marcha vers*

Elimais ; il voulut la prendre & la piller, & il ne le put, parce que son discours avait été su des habitans ; & ils s'élevèrent en combat contre lui. Et il s'en alla avec une tristesse grande, & retourna en Babilone. Et lorsqu'il était encor en Perse, il apprit que son armée en Juda avait pris la fuite .... & il se mit au lit, & il mourut l'an 149. Ch. 6. v. 3. & suiv.

Le même auteur dit ailleurs tout le contraire. Il dit qu'Antiochus Epiphane voulut piller Persépolis & non pas Elimais ; qu'il tomba de son chariot, qu'il fut frappé d'une plaie incurable — qu'il fut mangé des vers — qu'il demanda bien pardon au DIEU des Juifs, qu'il voulut se faire juif : & c'est là qu'on trouve ce verset que les fanatiques ont appliqué tant de fois à leurs ennemis, *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus.* Le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. Cette phrase est bien juive. Mais il n'est pas permis à un auteur inspiré de se contredire si indignement. Liv. II. ch. 9.

Ce n'est pas tout, voici bien une autre contradiction & une autre bétise. L'auteur fait mourir Antiochus Epiphane d'une troisiéme façon ; on peut choisir. Il avance que ce prince fut lapidé dans le temple de Nannée. Ceux qui ont voulu excuser cette ânerie, prétendent qu'on veut parler là d'Antiochus Eupator. Mais ni Epiphane, ni Eupator ne fut lapidé. Liv. I. ch. 1. v. 12.

Liv. I. ch. 8. v. 7. & 8. Ailleurs, l'auteur dit qu'un autre Antiochus, le grand, fut pris par les Romains, & qu'ils donnèrent à Eumènes les Indes & la Médie. Autant vaudrait-il dire que François I fit prisonnier Henri VIII, & qu'il donna la Turquie au duc de Savoie. C'est insulter le St. Esprit d'imaginer qu'il ait dicté des absurdités si dégoûtantes.

Liv. I. ch. 8. v. 2 & 3. Le même auteur dit que les Romains avaient conquis les Galates. Mais ils ne conquirent la Galatie que plus de cent ans après. Donc le malheureux romancier n'écrivait que plus d'un siécle après le tems où l'on suppose qu'il a écrit; & il en est ainsi de presque tous les livres juifs, à ce que disent les incrédules.

Ch. 8. v. 15 & 16. Le même auteur dit que les Romains nommaient tous les ans un chef du sénat. Voilà un homme bien instruit! il ne savait pas seulement que Rome avait deux consuls. Quelle foi pouvons-nous ajouter, disent les incrédules, à ces rapsodies de contes puériles, entassés sans ordre & sans choix par les ignorans & les plus imbécilles des hommes? Quelle honte de les croire, quelle barbarie de cannibales, d'avoir persécuté des hommes sensés pour les forcer à faire semblant de croire des pauvretés pour lesquelles ils avaient le plus profond mépris! Ainsi s'expriment des auteurs audacieux.

Notre réponse est que quelques méprises

qui viennent probablement des copiſtes, n'empêchent point que le fond ne ſoit très vrai ; que le St. Eſprit a inſpiré l'auteur & non les copiſtes ; que ſi le concile de Laodicée a rejetté les Maccabées, ils ont été admis par le concile de Trente, dans lequel il y eut juſqu'à des jéſuites ; qu'ils ſont reçus dans toute l'égliſe romaine, & que par conſéquent nous devons les recevoir avec ſoumiſſion.

DE L'ORIGINE DU PURGATOIRE.

Il eſt certain que ceux qui admirent le purgatoire dans la primitive égliſe, furent traités d'hérétiques ; on condamna les ſimoniens qui admettaient la purgation des ames. *Pſuken kadaron.*

St. Auguſtin condamna depuis les origéniſtes qui tenaient pour ce dogme. Liv. des Héréſies ch. 22.

Mais les ſimoniens & les origéniſtes avaient-ils pris ce purgatoire dans Virgile, dans Platon, chez les Egyptiens ?

Vous le trouvez clairement énoncé dans le ſixiéme chant de Virgile, ainſi que nous l'avons déja remarqué ; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que Virgile peint des ames pendues en plein air, d'autres brûlées, d'autres noyées.

Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos, aliæ ſub gurgite vaſto.

Infectum eluitur scelus aut exuritur igni.

L'abbé Pellegrin traduisit ainsi ces vers,

On voit ces purs esprits branler au gré des vents,
Ou noyés dans les eaux, ou brûlés dans les flammes;
C'est ainsi qu'on nétoie & qu'on purge les ames.

Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le pape Grégoire surnommé le grand, non-seulement adopta cette théologie de Virgile, mais dans ses dialogues il introduit plusieurs ames qui arrivent du purgatoire, après avoir été pendues ou noyées.

Platon avait parlé du purgatoire dans son Phédon; & il est aisé de se convaincre par la lecture du Mercure Trismégiste, que Platon avait pris chez les Egyptiens tout ce qu'il n'avait pas emprunté de Timée de Locres.

Tour cela est bien récent, tout cela est d'hier en comparaison des anciens bracmanes. Ce sont eux, il faut l'avouer, qui inventèrent le purgatoire, comme ils inventèrent aussi la révolte & la chûte des génies, des animaux célestes. (Voyez l'article *Bracmanes.*)

C'est dans leur Shasta, ou Shastabad, écrit trois mille cent ans avant l'ère vulgaire, que mon cher lecteur trouvera le purgatoire. Ces anges rebelles dont on copia l'histoire chez les Juifs du tems du rabin Gamaliel, avaient été condamnés par l'Eternel & par

ſon fils, à mille ans de purgatoire; après quoi DIEU leur pardonna & les fit hommes. Nous vous l'avons déja dit, mon cher lecteur; nous vous avons déja repréſenté que les bracmanes trouvèrent l'éternité des ſupplices trop dure; car enfin, l'éternité eſt ce qui ne finit jamais. Les bracmanes penſaient comme l'abbé de Chaulieu.

„Pardonne alors, Seigneur, ſi plein de tes bontés
„Je n'ai pu concevoir que mes fragilités
„Ni tous ces vains plaiſirs qui paſſent comme un ſonge,
„Puſſent être l'objet de tes ſévérités,
„Et ſi j'ai pu penſer que tant de cruautés
„Puniraient un peu trop la douceur d'un menſonge.

QUAKER OU QOUACRE,

OU PRIMITIF, OU MEMBRE DE LA PRIMITIVE ÉGLISE CHRÉTIENNE, OU PENSILVANIEN, OU PHILADELPHIEN.

DE tous ces titres, celui que j'aime le mieux eſt celui de Philadelphien, *ami des frères.* Il y a bien des ſortes de vanité; mais la plus belle eſt celle qui ne s'arrogeant aucun titre, rend preſque tous les autres ridicules.

Je m'accoutume bientôt à voir un bon Philadelphien me traiter d'ami & de frère; ces mots raniment dans mon cœur la charité, qui se réfroidit trop aisément. Mais que deux moines s'appellent, s'écrivent, votre révérence; qu'ils se fassent baiser la main en Italie & en Espagne, c'est le dernier degré d'un orgueil en démence; c'est le dernier degré de sotise dans ceux qui la baisent; c'est le dernier degré de la surprise & du rire dans ceux qui sont témoins de ces inepties. La simplicité du Philadelphien est la satyre continuelle des évêques qui se monseigneurisent.

N'avez-vous point de honte, disait un laïque au fils d'un cordonnier devenu évêque, de vous intituler monseigneur & prince? Est-ce ainsi qu'en usaient Barnabé, Philippe & Jude? Va, va, dit le prélat, si Barnabé, Philippe & Jude l'avaient pu, ils l'auraient fait; & la preuve en est, que leurs successeurs l'ont fait dès qu'ils l'ont pu.

Un autre, qui avait un jour à sa table plusieurs gascons, disait: il faut bien que je sois monseigneur, puisque tous ces messieurs sont marquis. *Vanitas vanitatum.*

J'ai déja parlé des quakers à l'article *Eglise primitive*, & c'est pour cela que j'en veux parler encore. Je vous prie, mon cher lecteur, de ne point dire que je me répète; car s'il y a deux ou trois pages répétées dans ces Quef-

tions ſur l'Encyclopédie, ce n'eſt pas ma faute, c'eſt celle des éditeurs. Je ſuis malade au mont Krapac, je ne puis pas avoir l'œil à tout. J'ai des aſſociés qui travaillent comme moi à la vigne du Seigneur, qui cherchent à inſpirer la paix & la tolérance, l'horreur pour le fanatiſme, la perſécution, la calomnie, la dureté de mœurs & l'ignorance inſolente.

Je vous dirai ſans me répéter que j'aime les quakers. Oui, ſi la mer ne me feſait pas un mal inſupportable, ce ſerait dans ton ſein, ô Penſilvanie! que j'irais finir le reſte de ma carrière, s'il y a du reſte. Tu es ſituée au quarantiéme degré, dans le climat le plus doux & le plus favorable; tes campagnes ſont fertiles, tes maiſons commodément bâties, tes habitans induſtrieux, tes manufactures en honneur. Une paix éternelle règne parmi tes citoyens; les crimes y ſont preſque inconnus; & il n'y a qu'un ſeul exemple d'un homme banni du pays. Il le méritait bien; c'était un prêtre anglican qui s'étant fait quaker, fut indigne de l'être. Ce malheureux fut ſans doute poſſedé du diable; car il oſa prêcher l'intolérance; il s'appellait George Keith; on le chaſſa; je ne ſais pas où il eſt allé; mais puiſſent tous les intolérans aller avec lui!

Auſſi de trois cent mille habitans qui vivent heureux chez toi, il y a deux cent mille étrangers. On peut, pour douze guinées, ac-

quérir cent arpens de très bonne terre ; & dans ces cent arpens on est véritablement roi, car on est libre, on est citoyen, vous ne pouvez faire de mal à personne, & personne ne peut vous en faire. Vous pensez ce qu'il vous plait, & vous le dites sans que personne vous persécute. Vous ne connaissez point le fardeau des impôts, continuellement redoublé. Vous n'avez point de cour à faire, vous ne redoutez point l'insolence d'un subalterne important. Il est vrai qu'au mont Krapac nous vivons à-peu-près comme vous ; mais nous ne devons la tranquillité dont nous jouïssons qu'aux montagnes couvertes de neiges éternelles, & aux précipices affreux qui entourent notre paradis terrestre. Encor le diable quelquefois franchit-il, comme dans Milton, ces précipices & ces monts épouvantables pour venir infecter de son haleine empoisonnée, les fleurs de notre paradis. Satan s'était déguisé en crapaud pour venir tromper deux créatures qui s'aimaient. Il est venu une fois chez nous dans sa propre figure pour apporter l'intolérance. Notre innocence a triomphé de toute la fureur du diable.

DU MOT *QUISQUIS* DE RAMUS, OU DE LA RAMÉE;

AVEC QUELQUES OBSERVATIONS UTILES SUR LES PERSÉCUTEURS, LES CALOMNIATEURS, ET LES FESEURS DE LIBELLES.

IL vous importe fort peu, mon cher lecteur, qu'une des plus violentes perfécutions excitées au feiziéme fiécle contre *Ramus*, ait eu pour objet la manière dont on devait prononcer *quisquis* & *quanquam*.

Cette grande difpute partagea longtems tous les régens de collège & tous les maîtres de penfion du feiziéme fiécle; mais elle eft affoupie aujourd'hui, & probablement ne fe réveillera pas.

Voulez-vous apprendre fi Mr. *Gallandius Torticolis paffait Mr. Ramus fon ennemi en l'art oratoire, ou fi Mr. Ramus paffait Mr. Gallandius Torticolis?* Vous pourez vous fatisfaire en confultant *Thomas Freigius in vitâ Rami.* Car Thomas Freigius eft un auteur qui peut être utile aux curieux, quoiqu'en dife Banofius.

Voyez Brantôme *Hommes illuftres*, Tom. II.

Mais que ce Ramus ou La Ramée, fondateur

d'une chaire de mathématiques au collège royal de Paris, bon philosophe dans un tems où l'on ne pouvait guères en compter que trois, Montagne, Charon, & de Thou l'historien ; que ce Ramus, homme vertueux dans un siécle de crimes, homme aimable dans la société, & même si on veut bel-esprit, qu'un tel homme, dis-je, ait été persécuté toute sa vie, qu'il ait été assassiné par des professeurs & des écoliers de l'université, qu'on ait traîné les lambeaux de son corps sanglant aux portes de tous les collèges comme une juste réparation faite à la gloire d'Aristote ; que cette horreur, dis-je encor, ait été commise à l'édification des ames catholiques & pieuses ; ô Français ! avouez que cela est un peu welche.

On me dit que depuis ces tems les choses sont bien changées en Europe, que les mœurs se sont adoucies, qu'on ne persécute plus les gens jusqu'à la mort. Quoi donc ; n'avons-nous pas déja observé dans nos *Questions* que le respectable Barnevelt, le premier homme de la Hollande mourut sur l'échaffaut pour la plus folle & la plus impertinente dispute qui ait jamais troublé les cerveaux théologiques ?

Que le procès criminel du malheureux Théophile n'eut sa source que dans quatre vers d'une ode que les jésuites Garasse & Voisin lui imputèrent, qu'ils le poursuivirent avec la fureur la plus violente & les artifices les

plus noirs, qu'ils le firent brûler en effigie?

Que de nos jours cet autre procès de la Cadière ne fut intenté que par la jalouſie d'un jacobin contre un jéſuite qui avait diſputé avec lui ſur la grace? Voyez l'article Théophile au chap. Athéiſme.

Qu'une miſérable querelle de littérature dans un caffé fut la première origine de ce fameux procès de Jean-Baptiſte Rouſſeau le poëte; procès, dans lequel un philoſophe innocent fut ſur le point de ſuccomber par des manœuvres bien criminelles?

N'avons-nous pas vu l'abbé Guiot Desfontaines dénoncer le pauvre abbé Pellegrin comme auteur d'une piéce de théâtre, & lui faire ôter la permiſſion de dire la meſſe, qui était ſon gagne-pain?

Le fanatique Jurieu ne perſécuta-t-il pas ſans relâche le philoſophe Bayle; & lorſqu'il fut parvenu enfin à le faire dépouiller de ſa penſion & de ſa place, n'eut-il pas l'infamie de le perſécuter encore?

Le théologien Lange n'accuſa-t-il pas Volf non-ſeulement de ne pas croire en DIEU; mais encor d'avoir inſinué dans ſon cours de géométrie qu'il ne falait pas s'enrôler au ſervice du ſecond roi de Pruſſe? Et ſur cette belle délation, le roi ne donna-t-il pas au vertueux Volf le choix de ſortir de ſes états dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu? Enfin la cabale jéſuitique ne voulut-elle pas perdre Fontenelle?

Je vous citerais cent exemples des fureurs de la jaloufie pédantefque ; & j'ofe maintenir, à la honte de cette indigne paffion, que fi tous ceux qui ont perfécuté les hommes célèbres ne les ont pas traités comme les gens de collège traitèrent Ramus, c'eft qu'ils ne l'ont pas pu.

C'eft furtout dans la canaille de la littérature & dans la fange de la théologie, que cette paffion éclate avec le plus de rage.

Nous allons, mon cher lecteur, vous en donner quelques exemples.

EXEMPLES DES PERSÉCUTIONS QUE DES HOMMES DE LETTRES INCONNUS ONT EXCITÉES, OU TACHÉ D'EXCITER CONTRE DES HOMMES CONNUS.

Le catalogue de ces perfécutions ferait bien long ; il faut fe borner.

Le premier, qui éleva l'orage contre le très eftimable & très regretté Helvétius, fut un petit convulfionnaire.

Si ce malheureux avait été un véritable homme de lettres, il aurait pu relever avec honnèteté les défauts du livre.

Il aurait pu remarquer que ce mot *Efprit* étant feul, ne fignifie pas l'entendement humain, titre convenable au livre de Locke. Qu'en français le mot Efprit ne veut dire ordinairement que penfée brillante. Ainfi la ma-

nière de bien penſer dans les ouvrages d'*eſprit* ſignifie, dans le titre de ce livre, la manière de mettre de la juſteſſe dans les ouvrages agréables, dans les ouvrages d'imagination. Le titre *Eſprit* ſans aucune explication, pouvait donc paraître équivoque. Et c'était aſſurément une bien petite faute.

Enſuite en examinant le livre, on aurait pu obſerver

Que ce n'eſt pas parce que les ſinges ont les mains différentes de nous qu'ils ont moins de penſées. Car leurs mains ſont comme les nôtres.

Qu'il n'eſt pas vrai que l'homme ſoit l'animal le plus multiplié ſur la terre. Car dans chaque maiſon il y a deux ou trois mille fois plus de mouches que d'hommes.

Qu'il eſt faux que du tems de Néron on ſe plaignît de la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, laquelle énervait les courages. Car cette doctrine était introduite depuis longtems. Voyez Cicéron, Lucrèce, Virgile, &c.

Qu'il eſt faux que les mots nous rappellent des images ou des idées. Car les images ſont des idées. Il falait dire : des idées ſimples ou compoſées.

Qu'il eſt faux que la Suiſſe ait à proportion plus d'habitans que la France & l'Angleterre.

Qu'il eſt faux que le mot de *libre* ſoit le ſynonyme d'*éclairé*. Liſez le chapitre de Locke ſur la puiſſance.

Qu'il eſt faux que les Romains ayent accordé à Céſar, ſous le nom d'*Imperator*, ce qu'ils lui refuſaient ſous le nom de *Rex*. Car ils le créèrent dictateur perpétuel ; & quiconque avait gagné une bataille était *Imperator*. Cicéron était *Imperator*.

Qu'il eſt faux que la ſcience ne ſoit que le ſouvenir des idées d'autrui. Car Archimède & Newton inventaient.

Qu'il eſt faux autant que déplacé de dire que la Lecouvreur & Ninon ayent eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon. Car Solon fit des loix, Ariſtote quelques livres excellens ; & nous n'avons rien de ces deux demoiſelles.

Qu'il eſt faux de conclure que l'eſprit ſoit le premier des dons, de ce que l'envie permet à chacun d'être le panégyrique de ſa probité. Car premiérement, il n'eſt permis de parler de ſa probité que quand elle eſt attaquée. Secondement, l'eſprit eſt un ornement dont il eſt impertinent de ſe vanter, & la probité une choſe néceſſaire dont il eſt abominable de manquer.

Qu'il eſt faux que l'on devienne ſtupide dès qu'on ceſſe d'être paſſionné. Car au contraire, une paſſion violente rend l'ame ſtupide ſur tous les autres objets.

Qu'il eſt faux que tous les hommes ſoient nés avec les mêmes talens. Car dans toutes les écoles des arts & des ſciences, tous ayant les

les mêmes maîtres, il y en a toûjours très peu qui réuſſiſſent.

Qu'enfin, ſans aller plus loin, cet ouvrage d'ailleurs eſtimable eſt un peu confus, qu'il manque de méthode, & qu'il eſt gaté par des contes indignes d'un livre de philoſophie.

Voilà ce qu'un véritable homme de lettres aurait pu remarquer. Mais de crier au déïſme & à l'athéïſme tout-à-la-fois, de recourir indignement à ces deux accuſations contradictoires, de cabaler pour perdre un homme d'un très grand mérite, pour le dépouiller lui & ſon approbateur de leurs charges, de ſolliciter contre lui non-ſeulement la Sorbonne qui ne peut faire aucun mal par elle-même, mais le Parlement qui en pouvait faire beaucoup; ce fut la manœuvre la plus lâche & la plus cruelle; & c'eſt ce qu'ont fait deux ou trois hommes pêtris de fanatiſme, d'orgueil & d'envie.

Du Gazetier ecclésiastique.

Lorſque l'*Eſprit des loix* parut, le gazetier eccléſiaſtique ne manqua pas de gagner de l'argent, ainſi que nous l'avons déja remarqué, en accuſant dans deux feuilles abſurdes le préſident de Monteſquieu d'être déïſte & athée. Sous un autre gouvernement, Monteſquieu eût été perdu. Mais les feuilles du gazetier, qui, à la vérité, furent bien vendues parce qu'elles étaient calomnieuſes, lui va-

lurent auſſi les ſifflets & l'horreur du public.

DE PATOUILLET.

Un ex-jéſuite, nommé Patouillet, s'aviſa de faire en 1764 un mandement ſous le nom d'un prélat, dans lequel il accuſait encor deux hommes de lettres connus, d'être déïſtes & athées, ſelon la louable coutume de ces meſſieurs. Mais comme ce mandement attaquait auſſi tous les parlemens du royaume, & que d'ailleurs il était écrit d'un ſtile de collège, il ne fut guères connu que du procureur-général qui le déféra, & du bourreau qui le brûla.

DU JOURNAL CHRÉTIEN.

Quelques écrivains avaient entrepris un journal chrétien, comme ſi les autres journaux étaient idolâtres. Ils vendaient leur chriſtianiſme vingt ſols par mois, enſuite ils le propoſèrent à quinze, il tomba à douze, puis diſparut à jamais. Ces bonnes gens avaient en 1760 renouvellé l'accuſation ordinaire de déïſme & d'athéïſme contre Mr. de Sainte-Foy, à l'occaſion de quelques faits très vrais rapportés dans l'Hiſtoire des rues de Paris. Ils trouvèrent cette fois-là dans l'auteur qu'ils attaquaient, un homme qui ſe défendait mieux que Ramus : il leur fit un procès criminel au châtelet. Ces chrétiens furent obligés de ſe

rétracter, après quoi ils restèrent dans leur néant.

DE NONOTTE.

Un autre ex-jésuite, nommé Nonotte, dont nous avons quelquefois dit deux mots pour le faire connaître, fit encor la même manœuvre en deux volumes, & répéta les accusations de déïsme & d'athéisme contre un homme assez connu. Sa grande preuve était que cet homme avait, cinquante ans auparavant, traduit dans une tragédie deux vers de Sophocle, dans lesquels il est dit que les prêtres payens s'étaient souvent trompés. Il envoya son livre à Rome au secrétaire des brefs; il espérait un bénéfice & n'en eut point; mais il obtint l'honneur inestimable de recevoir une lettre du secrétaire des brefs.

C'est une chose plaisante que tous ces dogues attaqués de la rage ayent encor de la vanité. Ce Nonotte régent de collège & prédicateur de village, le plus ignorant des prédicateurs, avait imprimé dans son libelle, que Constantin fut en effet très doux & très honnête dans sa famille; qu'en conséquence le *Labarum* s'était fait voir à lui dans le ciel; que Dioclétien avait passé toute sa vie à massacrer des chrétiens pour son plaisir, quoiqu'il les eût protégés sans interruption pendant dix huit années : que Clovis ne fut jamais cruel : que les rois de ce têms-là n'eurent ja-

mais plusieurs femmes à la fois : que les confessionaux furent en usage dès les premiers siécles de l'église ; que ce fut une action très méritoire de faire une croisade contre le comte de Toulouse, de lui donner le fouet, & de le dépouiller de ses états.

Mr. Damilaville daigna relever les erreurs de Nonotte, & l'avertit qu'il n'était pas poli de dire de grosses injures sans aucune raison à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* ; qu'un critique est obligé d'avoir toûjours raison, & que Nonotte avait trop rarement observé cette loi.

Comment ! s'écrie Nonotte ; je n'aurais pas toûjours raison, moi qui suis jésuite, ou qui du moins l'ai été ! Je pourais me tromper, moi qui ai régenté en province, & qui même ai prêché ! Et voilà Nonotte qui fait encor un gros livre pour prouver à l'univers que s'il s'est trompé, c'est sur la foi de quelques jésuites ; que par conséquent on doit le croire. Et il entasse, il entasse bévue sur bévue, pour se plaindre à l'univers du tort qu'on lui fait ; pour éclairer l'univers très peu instruit de la vanité de Nonotte & de ses erreurs.

Tous ces gens-là trouvent toûjours mauvais qu'on ose se défendre contre eux. Ils ressemblent au Scaramouche de l'ancienne comédie italienne qui volait un rabat de point à Mézétin : celui-ci déchirait un peu le rabat en se défendant : & Scaramouche lui disait ;

Comment ! insolent, vous me déchirez mon rabat !

DE LARCHET ANCIEN RÉPÉTITEUR DU COLLÈGE-MAZARIN.

Une autre lumière de collège, un nommé Larchet, pouvait, sans être un méchant homme, faire un méchant livre de critique, dans lequel il semble inviter toutes les belles dames de Paris à venir coucher pour de l'argent dans l'église Notre-Dame, avec tous les rouliers & tous les bateliers, & cela par dévotion. Il prétend que les jeunes Parisiens sont forts sujets à la sodomie ; il cite pour son garant un auteur Grec son favori. Il s'étend avec complaisance sur la bestialité ; & il se fâche sérieusement de ce que dans un errata de son livre on a mis par mégarde, *Bestialité* ; lisez *bétise.*

Mais ce même Larchet commence son livre comme ceux de ses confrères, par vouloir faire brûler l'abbé Bazin. Il l'accuse de déïsme & d'athéïsme pour avoir dit que les fléaux qui affligent la nature, viennent tous de la providence. Et après cela Mr. Larchet est tout étonné qu'on se soit moqué de lui.

A-présent que toutes les impostures de ces messieurs sont reconnues, que les délateurs en fait de religion, sont devenus l'opprobre du genre-humain ; que leurs livres, s'ils trou-

vent deux ou trois lecteurs n'excitent que la risée ; c'est une chose divertissante de voir comment tous ces gens-là s'imaginent que l'univers a les yeux sur eux, comme ils accumulent brochures sur brochures, dans lesquelles ils prennent à témoin tout le public de leurs innombrables efforts pour inspirer les bonnes mœurs, la modération & la piété.

DES LIBELLES DE LANGLEVIEL, DIT LA BAUMELLE.

On a remarqué que tous ces écrivains subalternes de libelles diffamatoires, sont un composé d'ignorance, d'orgueil, de méchanceté & de démence. Une de leurs folies est de parler toûjours d'eux-mêmes, eux qui par tant de raisons sont forcés de se cacher.

Un des plus inconcevables héros de cette espèce est un certain Langleviel de la Baumelle, qui atteste tout le public qu'on a mal ortografié son nom. Je m'appelle Langleviel, & non pas Langlevieux, dit-il dans une de ses immortelles productions ; donc, tout ce qu'on me reproche est faux, & ne peut porter sur moi.

Dans une autre lettre, voici comme il parle à l'univers attentif. *a*) „ Le six du même mois

a) Lettres de La Baumelle chez Jean Nourse. pag. 197.

„ parut mon ode ; on la trouva très belle, &
„ elle l'était pour Coppenhague où je l'en-
„ voyai, & autant pour Berlin, où il y a
„ peut-être moins de goût qu'à Coppenhague.
„ J'avais le projet de faire imprimer les Claſ-
„ ſiques Français, mais j'en fus détourné le
„ 27 janvier par une avanture de galanterie
„ qui eut des ſuites funeſtes. Je fus volé par
„ le capitaine Cocchius, *b*) dont la femme
„ m'avait fait des agaceries à l'opéra. Je fus
„ condamné ſans avoir été interrogé, ni con-
„ fronté, & je fus conduit à Spandau. J'écri-
„ vis au roi. Je crois que Darget ſupprima
„ mes lettres. Il écrivit à l'ingénieur Lefèvre
„ qu'on ne cherchait qu'à me jouer un mau-
„ vais tour. Vous voyez que Darget ne me
„ diſait pas bien finement que ſon maître
„ avait des impreſſions fâcheuſes contre moi.

Eh pauvre homme! qui dans le monde peut s'embarraſſer ſi tu as donné une galanterie à Madame Cocchius, ou ſi Madame Cocchius te l'a donnée! qu'importe que tu ayes été volé par Mr. Cocchius ou que tu l'ayes volé! qu'importe que Mr. Darget ſe ſoit moqué de toi! qui ſauras jamais que tu as fait une ode!

Le public a bien à faire que Mr. de la Baumelle lui diſe, qu'il partit de Gotha avec une fille qui venait de voler ſa maitreſſe,

b) Il ne dit pas ſi ce fut lui qui vola le capitaine, & ſi ce fut pour ce vol qu'il fut mis à Spandau.

& qui emportait tous les effets volés. Madame la ducheſſe de Gotha lui fit écrire, dit-il, par un de ſes miniſtres la lettre du monde la plus flatteuſe & la plus honorable.

„ On ſe rappelle très bien que vous partîtes d'ici avec la gouvernante des enfans „ d'une dame de Gotha qui s'éclipſa furtivement après avoir volé ſa maîtreſſe, ce dont „ tout le public eſt pleinement inſtruit ici; „ mais nous ne diſons pas que vous ayez „ part à ce vol. A Gotha 24 Juillet 1767. „ ſigné Rouſault conſeiller aulique de S. A. S.

Ne voilà-t-il pas une belle juſtification, un grand titre d'honneur, auſſi-bien que cette autre lettre de Madame la ducheſſe de Gotha du 15 Auguſte de la même année.

„ Que vous êtes aimable, mon cher ami, „ d'entrer ſi bien dans mes vues au ſujet de „ ce miſérable La Baumelle. Croyez-moi, on „ ne peut rien faire de plus ſage que de l'a- „ bandonner à ſon avanture &c.

Eſt-il quelqu'un dans le monde qui s'occupe de ces avantures? eſt-il quelqu'un qui veuille ſavoir ſi La Baumelle a voyagé à Gotha?

Ceux qui ſe nourriſſent de la lecture de Cicéron, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, ne ſont pas fort empreſſés d'entrer dans ces détails. On s'inquiète peu ſi un nommé La Baumelle a volé ou non Madame Cocchius & une dame de Gotha.

Il ſentit bien que s'il ſe bornait à faire

imprimer ces belles avantures, il ne ferait pas grande fortune. Il attaqua donc dans un petit libelle intitulé *Mes penſées*, Meſſieurs d'Erlac, de Sinner, de Diesbac, de Vatteville &c., & il s'en juſtifie en diſant que c'eſt un ouvrage de politique. Mais dans ce même libelle qu'il appelle ſon livre de politique, il dit en propres mots, *une république fondée* Numero *par Cartouche aurait eu de plus ſages loix que* 83. *la république de Solon.* Quel reſpect cet homme a pour les voleurs!

Le roi de Pruſſe ne tient ſon ſceptre que de Numero *l'abus que l'empereur a fait de ſa puiſſance*, 183. *& de la lâcheté des autres princes.* Quel juge des rois & des royaumes!

Pourquoi aurions nous de l'horreur du régi- Numero *cide de Charles I? il ſerait mort aujourd'hui!* 210.

Quelle raiſon, ou plutôt quelle exécrable démence! Sans doute il ſerait mort aujourd'hui, puiſque cet horrible parricide fut commis en 1648. Ainſi donc, il ne faut pas, ſelon Langleviel, déteſter Ravaillac parce que le grand Henri IV fut aſſaſſiné en 1610.

Cromwell & Richelieu ſe reſſemblent. Cette Numero reſſemblance eſt difficile à trouver: mais la folie 210. atroce de l'auteur eſt aiſée à reconnaître.

Il parle de Meſſieurs de Maurepas, de Chauvelin, de Machault, de Berrier, en les nommant par leurs noms ſans y mettre le Mr.; & il en parle avec un ton d'autorité qui fait rire.

Enſuite il fit le roman des mémoires de

Madame de Maintenon, dans lequel il outrage les maiſons de Noailles, de Richelieu, tous les miniſtres de Louis XIV, tous les généraux d'armée; ſacrifiant toûjours la vérité à la fiction pour l'amuſement des lecteurs.

Ce qui parait ſon chef-d'œuvre en ce genre, c'eſt ſa réponſe à un de nos écrivains qui avait dit en parlant de la France,

„ Je défie qu'on me montre aucune monar-
„ chie ſur la terre dans laquelle les loix, la
„ juſtice diſtributive, les droits de l'humanité
„ ayent été moins foulés aux pieds.

Voici comme ce Monſieur réfute cette aſſertion qui eſt de la plus exacte vérité.

„ Je ne puis relire ce paſſage ſans indi-
„ gnation, quand je me rappelle toutes les
„ injuſtices générales & particulières que com-
„ mit le feu roi. Quoi! Louis XIV était
„ juſte quand il ramenait tout à lui-même,
„ quand il oubliait (& il l'oubliait ſans ceſſe)
„ que l'autorité n'était confiée à un ſeul que

c) Où cet ignorant a-t-il vu que Louis XIV ait levé une armée de cent mille hommes en 1662, dans la querelle des ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne à Londres?

d) Où a-t-il pris que le baron de Bateville, ambaſſadeur d'Eſpagne, était fou?

e) Où a-t-il pris qu'une renonciation d'une mineure eſt libre? Il ignore d'ailleurs la loi de dévolution qui adjugeait la Flandre au roi de France.

f) Ce n'était pas pour la punir de n'être pas

„ pour la félicité de tous? Etait-il juſte quand
„ il armait cent mille *c*) hommes pour venger
„ l'affront fait par un fou *d*) à un de ſes am-
„ baſſadeurs, quand en 1667 il déclarait la
„ guerre à l'Eſpagne pour agrandir ſes états
„ malgré la légitimité d'une renonciation ſo-
„ lemnelle & libre *e*); quand il envahiſſait
„ la Hollande uniquement pour l'humilier;
„ quand il bombardait Gènes pour la punir
„ de n'être pas ſon alliée *f*); quand il s'obſ-
„ tinait à ruiner totalement la France pour
„ placer un de ſes petits-fils ſur un trône
„ étranger? *g*)

„ Etait-il juſte, reſpectait-il les loix, était-
„ il plein des droits de l'humanité, quand
„ il écraſait ſon peuple d'impôts *h*), quand
„ pour ſoutenir des entrepriſes imprudentes
„ il imaginait mille nouvelles eſpèces de tri-
„ buts, telles que le papier marqué qui ex-
„ cita une révolte à Rennes & à Bordeaux;

ſon alliée, mais d'avoir ſecouru ſes ennemis étant ſon alliée.

g) Oublie-t-il les droits du roi d'Eſpagne, le teſtament de Charles, les vœux de la nation, l'ambaſſade qui vint demander à Louis XIV ſon petit-fils pour roi? Langleviel veut-il détrôner les ſouverains d'Eſpagne, de Naples, de Sicile & de Parme?

h) Il remit pour quatre millions d'impôts en 1662, & il fournit du bled aux pauvres à ſes dépens.

„ quand en 1691 *i*), il abîmait par quatre-
„ vingt édits burſaux quatre-vingt mille fa-
„ milles ; quand en 1692 *k*) il extorquait l'ar-
„ gent de ſes ſujets par cinquante-cinq édits,
„ quand en 1693 *l*) il épuiſait leur patience
„ & appauvriſſait leur miſère par ſoixante
„ autres ?

„ Protégeait-il les loix, obſervait-il la juſ-
„ tice diſtributive, reſpectait-il les droits de
„ l'humanité, feſait-il de grandes choſes pour
„ le bien public, mettait-il la France au-
„ deſſus de toutes les monarchies de la terre,
„ quand pour abattre par les fondemens un
„ édit accordé au cinquiéme de la nation,
„ il ſurſéyait en 1676 pour trois ans les
„ dettes des proſélites ? *m*)

Ce n'eſt pas le ſeul endroit où ce monſieur inſulte avec brutalité à la mémoire d'un de nos grands rois, & qui eſt ſi chère à

i) Il ne mit aucun impôt ſur le peuple en 1691, dans le plus fort d'une guerre très ruineuſe. Il créa pour un million de rentes ſur l'hôtel-de-ville, des augmentations de gages, de nouveaux offices, & pas une ſeule taxe ſur les cultivateurs ni ſur les marchands. Son revenu cette année ne monta qu'à cent douze millions deux cent cinquante & une mille livres.

k) Même erreur.

l) Même erreur. Il eſt donc démontré que cet ignorant eſt le plus infame calomniateur, & de qui ? de ſes rois.

ſon ſucceſſeur. Il a oſé dire ailleurs que Louis XIV avait empoiſonné le marquis de Louvois ſon miniſtre. *n*) Que le régent avait empoiſonné la famille royale *o*), & que le père du prince de Condé d'aujourd'hui avait fait aſſaſſiner Vergier. Que la maiſon d'Autriche a des empoiſonneurs à gages.

Une fois, il s'eſt aviſé de faire le plaiſant dans une brochure contre l'hiſtoire de Henri IV. Quelle plaiſanterie !

„ Je lis avec un charme infini dans l'hiſ- Page 25.
„ toire du Mogol, que le petit-fils de Sha-
„ Abas fut bercé pendant ſept ans par des
„ femmes, qu'enſuite il fut bercé pendant
„ huit ans par des hommes; qu'on l'accou-
„ tuma de bonne heure à s'adorer lui-même
„ & à ſe croire formé d'un autre limon que
„ ſes ſujets ; que tout ce qui l'environnait

m) Cette grace accordée aux proſélites n'était point à charge à l'état: on voit ſeulement dans cette obſervation, l'audace d'un petit huguenot qui a été apprentif prédicant à Genève, & qui n'imitant pas la ſageſſe de ſes confrères, s'eſt rendu indigne de la protection qu'il a ſurpriſe en France.

n) Tom. III. pag. 269 & 270. du Siécle de Louis XIV, qu'il falſifia, & qu'il vendit chargé de notes infames à un libraire de Francfort nommé Eſlinger, comme il a eu l'impudence de l'avouer lui-même.

o) Tom. III. pag. 323.

„ avait ordre de lui épargner le pénible ſoin
„ d'agir, de penſer ; de vouloir & de le rendre
„ inhabile à toutes les fonctions du corps &
„ de l'ame ; qu'en conſéquence un prêtre le
„ diſpenſait de la fatigue de prier de ſa bou-
„ che le grand-Etre ; que certains officiers
„ étaient prépoſés pour lui mâcher noble-
„ ment, comme dit Rabelais, le peu de pa-
„ roles qu'il avait à prononcer ; que d'autres
„ lui tâtaient le pouls trois ou quatre fois
„ le jour comme à un agoniſant ; qu'à ſon
„ lever, qu'à ſon coucher trente ſeigneurs
„ accouraient, l'un pour lui dénouer l'eguil-
„ lette, l'autre pour le déconſtiper, celui-ci
„ pour l'accoutrer d'une chemiſe, celui-là
„ pour l'armer d'un cimeterre, chacun pour
„ s'emparer du membre dont il avait la ſur-
„ intendance. Ces particularités me plaiſent,
„ parce qu'elles me donnent une idée nette
„ du caractère des Indiens, & que d'ailleurs
„ elles me font aſſez entrevoir celui du petit-
„ fils de Sha-Abas, de cet empereur auto-
„ mate.

Cet homme eſt bien mal inſtruit de l'éducation des princes Mogols. Ils ſont à trois ans entre les mains des eunuques, & non entre les mains des femmes. Il n'y a point de ſeigneurs à leur lever & à leur coucher ; on ne leur dénoue point l'éguillette. On voit aſſez qui l'auteur veut déſigner. Mais reconnaîtra-t-on à ce portrait le fondateur des invalides,

de l'obſervatoire, de St. Cyr; le protecteur généreux d'une famille royale infortunée; le conquérant de la Franche-Comté, de la Flandre-Françaiſe, le fondateur de la marine, le rémunérateur éclairé de tous les arts utiles ou agréables; le légiſlateur de la France qui reçut ſon royaume dans le plus horrible déſordre, & qui le mit au plus haut point de la gloire & de la grandeur; enfin le roi que Don Uſtaris, cet homme d'état ſi eſtimé, appelle *un homme prodigieux*, malgré des défauts inſéparables de la nature humaine?

Y reconnaîtra-t-on le vainqueur de Fontenoy & de Laufelt, qui donna la paix à ſes ennemis étant victorieux; le fondateur de l'école militaire, qui à l'exemple de ſon ayeul, n'a jamais manqué de tenir ſon conſeil où eſt ce petit-fils automate de Sha-Abas?

Qui ne voit la délicate alluſion de ce brave homme, ainſi que la profonde ſcience de ce grand écrivain! il croit que Sha-Abas était un Mogol, & c'était un Perſan de la race des ſophi. Il appelle au hazard ſon petit-fils automate; & ce petit-fils était Abas ſecond fils de Saïn-Mirza, qui remporta quatre victoires contre les Turcs, & qui fit enſuite la guerre aux Mogols.

C'eſt ainſi que ce pauvre homme a écrit tous ſes libelles. C'eſt ainſi qu'il fit le pitoyable roman de Madame de Maintenon, parlant

d'ailleurs de tout à tort & à travers, avec une ſuffiſance qui ne ferait pas permiſe au plus ſavant homme de l'Europe.

De quelle indignation n'eſt-on pas ſaiſi quand on voit un miſérable échappé des Cevennes, élevé par charité, & ſouillé des actions les plus infames, oſer parler ainſi des rois, s'emporter juſqu'à une licence ſi effrénée; abuſer à ce point du mépris qu'on a pour lui, & de l'indulgence qu'on a eue de ne le condamner qu'à ſix mois de cachot.

On ne ſait pas combien de telles horreurs font tort à la littérature. C'eſt-là pourtant ce qui lui attire des entraves rigoureuſes. Ce ſont ces abominables libelles dignes de la potence, qui font qu'on eſt ſi difficile ſur les bons livres.

Il vient de paraître un de ces ouvrages de ténèbres *p*), où depuis le monarque juſqu'au dernier citoyen, tout le monde eſt inſulté avec fureur; où la calomnie la plus atroce & la plus abſurde diſtille un poiſon affreux ſur tout ce qu'on reſpecte & qu'on aime. L'auteur s'eſt dérobé à l'exécration publique, mais La Baumelle s'y eſt offert.

Puiſſent les jeunes fous qui feraient tentés de ſuivre de tels exemples, & qui ſans talens &

p) Gazetier cuiraſſé.

& ſans ſcience, ont la rage d'écrire, ſentir à quoi une telle frénéſie les expoſe. On riſque la corde ſi on eſt connu; & ſi on ne l'eſt pas, on vit dans la fange & dans la crainte. La vie d'un forçat eſt préférable à celle d'un feſeur de libelles. Car l'un peut avoir été condamné injuſtement aux galères, & l'autre les mérite.

OBSERVATION SUR TOUS CES LIBELLES DIFFAMATOIRES.

Que tous ceux qui ſont tentés d'écrire de telles infamies ſe diſent : Il n'y a point d'éxemple qu'un libelle ait fait le moindre bien à ſon auteur : jamais on ne recueilla de profit ni de gloire dans cette carrière honteuſe. De tous ces libelles contre Louis XIV, il n'en eſt pas un ſeul aujourd'hui qui ſoit un livre de bibliothèque, & qui ne ſoit tombé dans un oubli profond. De cent combats meurtriers livrés dans une guerre, & dont chacun ſemblait devoir décider du deſtin d'un état, il en eſt à peine trois ou quatre qui laiſſent un long ſouvenir; les événemens tombent les uns ſur les autres, comme les feuilles dans l'automne pour diſparaître ſur la terre; & un gredin voudrait que ſon libelle obſcur demeurât dans la mémoire des hommes? Le gredin vous répond : On ſe ſouvient des vers d'Horace contre Pantolabus, contre Nomentanus; & de ceux de Boileau contre Cotin & l'abbé de Pure.

On réplique au gredin : Ce ne ſont point là des libelles; ſi tu veux mortifier tes adverſaires, tâche d'imiter Boileau & Horace. Mais quand tu auras un peu de leur bon ſens & de leur genie, tu ne feras plus de libelles.

RAISON.

DAns le tems que toute la France était folle du ſyſtème de Laſs, & qu'il était contrôleur-général, un homme qui avait toûjours raiſon vint lui dire en préſence d'une grande aſſemblée :

Monſieur, vous êtes le plus grand fou, le plus grand ſot, ou le plus grand fripon qui ait encor paru parmi nous; & c'eſt beaucoup dire. Voici comme je le prouve. Vous avez imaginé qu'on peut décupler les richeſſes d'un état avec du papier. Mais ce papier ne pouvant repréſenter que l'argent repréſentatif des vraies richeſſes, qui ſont les productions de la terre & les manufactures ; il faudrait que vous euſſiez commencé par nous donner dix fois plus de bled, de vin, de drap & de toile &c. Ce n'eſt pas aſſez ; il faudrait être ſûr du débit.

Or vous faites dix fois plus de billets que nous n'avons d'argent & de denrées. Donc vous êtes dix fois plus extravagant, ou plus

inepte, ou plus fripon que tous les contrôleurs ou fur-intendans qui vous ont précédé. Voici d'abrod comme je prouve ma majeure.

A peine avait-il commencé fa majeure qu'il fut conduit à St. Lazare.

Quand il fut forti de St. Lazare, où il étudia beaucoup & où il fortifia fa raifon, il alla à Rome; il demanda une audience publique au pape, à condition qu'on ne l'interromprait point dans fa harangue; & il lui parla en ces termes.

Saint Père, vous êtes un Ante-Chrift: & voici comme je le prouve à votre fainteté. J'appelle Ante-Chrift ou Anti-Chrift, felon la force du mot, celui qui fait tout le contraire de ce que le CHRIST a fait & commandé. Or le CHRIST a été pauvre, & vous êtes très riche. Il a payé le tribut, & vous exigez des tributs. Il a été foumis aux puiffances, & vous êtes devenu puiffance. Il marchait à pied, & vous allez à Caftel-Gandolphe dans un équipage fomptueux. Il mangeait tout ce qu'on voulait bien lui donner, & vous voulez que nous mangions du poiffon le vendredi & le famedi quand nous habitons loin de la mer & des rivières. Il a défendu à Simon Barjone de fe fervir de l'épée, & vous avez des épées à votre fervice, &c. &c. &c. Donc en ce fens votre fainteté eft Anti-Chrift. Je vous révère fort en tout autre fens, & je vous

demande une indulgence *in articulo mortis.* On mit mon homme au château St. Ange.

Quand il fut forti du château St. Ange, il courut à Venife, & demanda à parler au doge. Il faut, lui dit-il, que votre férénité foit un grand extravagant d'époufer tous les ans la mer. Car premiérement, on ne fe marie qu'une fois avec la même perfonne. Secondement, votre mariage reffemble à celui d'Arlequin, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le confentement de la future. Troifiémement, qui vous a dit qu'un jour d'autres puiffances maritimes, ne vous déclareraient pas inhabile à confommer le mariage?

Il dit; & on l'enferma dans la tour de St. Marc.

Quand il fut forti de la tour de St. Marc, il alla à Conftantinople; il eut audience du moufti, & lui parla en ces termes: Votre religion, quoiqu'elle ait de bonnes chofes, comme l'adoration du grand-Etre & la néceffité d'être jufte & charitable, n'eft d'ailleurs qu'un réchauffé du judaïfme, & un ramas ennuyeux de contes de ma mère-l'oye. Si l'archange Gabriel avait apporté de quelque planète les feuilles du Koran à Mahomet, toute l'Arabie aurait vu defcendre Gabriel. Perfonne ne l'a vu. Donc Mahomet n'était qu'un impofteur hardi qui trompa des imbécilles.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il fut empâlé. Cependant il avait eu toûjours raiſon.

RARE.

RAre en phyſique eſt oppoſé à denſe. En morale, il eſt oppoſé à commun.

Ce dernier rare eſt ce qui excite l'admiration. On n'admire jamais ce qui eſt commun, on en jouït.

Un curieux ſe préfère au reſte des chétifs mortels, quand il a dans ſon cabinet une médaille rare qui n'eſt bonne à rien; un livre rare que perſonne n'a le courage de lire, une vieille eſtampe d'Albert-dure, mal deſſinée & mal empreinte; il triomphe s'il a dans ſon jardin un arbre rabougri venu d'Amérique. Ce curieux n'a point de goût, il n'a que de la vanité. Il a ouï dire que le beau eſt rare; mais il devrait ſavoir que tout rare n'eſt point beau.

Le beau eſt rare dans tous les ouvrages de la nature, & dans ceux de l'art.

Quoiqu'on ait dit bien du mal des femmes, je maintiens qu'il eſt plus rare de trouver des femmes parfaitement belles que de paſſablement bonnes.

Vous rencontrerez dans les campagnes dix

mille femmes attachées à leur ménage, laborieuſes, ſobres, nourriſſant, élevant, inſtruiſant leurs enfans; & vous en trouverez à peine une que vous puiſſiez montrer aux ſpectacles de Paris, de Londres, de Naples, ou dans les jardins publics, & qu'on puiſſe regarder comme une beauté.

De même, dans les ouvrages de l'art, vous avez dix mille barbouillages contre un chef-d'œuvre.

Si tout était beau & bon, il eſt clair qu'on n'admirerait plus rien; on jouïrait. Mais aurait-on du plaiſir en jouïſſant? c'eſt une grande queſtion.

Pourquoi les beaux morceaux du Cid, des Horaces, de Cinna, eurent-ils un ſuccès ſi prodigieux? c'eſt que dans la profonde nuit où l'on était plongé, on vit briller tout-à-coup une lumière nouvelle que l'on n'attendait pas. C'eſt que ce beau était la choſe du monde la plus rare.

Les boſquets de Verſailles étaient une beauté unique dans le monde, comme l'étaient alors certains morceaux de Corneille. St. Pierre de Rome eſt unique, & on vient du bout du monde s'extaſier en le voyant.

Mais ſuppoſons que toutes les égliſes de l'Europe égalent St. Pierre de Rome, que toutes les ſtatues ſoient des Vénus de Médicis, que toutes les tragédies ſoient auſſi belles que l'Iphigénie de Racine, tous les ouvrages de

poëſie auſſi bien faits que l'Art poëtique de Boileau, toutes les comédies auſſi bonnes que le Tartuffe, & ainſi en tout genre; aurez-vous alors autant de plaiſir à jouïr des chefs-d'œuvre rendus communs, qu'ils vous en feſaient goûter quand ils étaient rares ? je dis hardiment que non. Et je crois qu'alors l'ancienne école a raiſon, elle qui l'a ſi rarement. *Ab aſſuetis non fit paſſio.* Habitude ne fait point paſſion.

Mais, mon cher lecteur, en ſera-t-il de même dans les œuvres de la nature ? Serez-vous dégoûté ſi toutes les filles ſont belles comme Hélène ; & vous, meſdames, ſi tous les garçons ſoient des Pâris ? Suppoſons que tous les vins ſoient excellens, aurez-vous moins d'envie de boire ? ſi les perdreaux, les faiſandeaux, les gelinotes ſont communs en tout tems, aurez-vous moins d'appétit ? je dis encor hardiment que non, malgré l'axiome de l'école, *habitude ne fait point paſſion.* Et la raiſon, vous la ſavez ; c'eſt que tous les plaiſirs que la nature nous donne ſont des beſoins toûjours renaiſſans, des jouïſſances néceſſaires, & que les plaiſirs des arts ne ſont pas néceſſaires. Il n'eſt pas néceſſaire à l'homme d'avoir des boſquets où l'eau jailliſſe juſqu'à cent pieds de la bouche d'une figure de marbre, & d'aller au ſortir de ces boſquets voir une belle tragédie. Mais les deux ſexes ſont

toûjours néceſſaires l'un à l'autre. La table & le lit ſont néceſſaires. L'habitude d'être alternativement ſur ces deux trônes ne vous dégoûtera jamais.

Quand les petits Savoyards montrèrent pour la première fois la rareté, la curioſité, rien n'était plus rare en effet. C'était un chef-d'œuvre d'optique inventé, dit-on, par Kirker; mais cela n'était pas néceſſaire, & il n'y a plus de fortune à eſpérer dans ce grand art.

On admira dans Paris un rinocerot il y a quelques années. S'il y avait dans une province dix mille rinocerots, on ne courrait après eux que pour les tuer. Mais qu'il y ait cent mille belles femmes, on courra toûjours après elles pour ...... les honorer.

RIME.

LA rime n'aurait-elle pas été inventée pour aider la mémoire, & pour régler en même tems le chant & la danſe? le retour des mêmes ſons ſervait à faire ſouvenir promptement des mots intermédiaires entre les deux rimes. Ces rimes avertiſſaient à la fois le chanteur & le danſeur; elles indiquaient la meſure. Ainſi les vers furent dans tous les pays le langage des Dieux.

On peut donc mettre au rang des opinions probables, c'eſt-à-dire incertaines, que la rime fut d'abord une cérémonie religieuſe. Car après tout, il ſe pourait qu'on eût fait des vers & des chanſons pour ſa maîtreſſe avant d'en faire pour ſes Dieux ; & les amans emportés vous diront que cela revient au même.

Un rabin qui me montrait l'hébreu, lequel je n'ai jamais pu apprendre, me citait un jour pluſieurs pſaumes rimés que nous avions, diſait-il, traduits pitoyablement. Je me ſouviens de deux vers que voici :

Hibbitu claré vena haru Pſaume
Uph nehem al jech pharu. 33. v. 5.

Si on le regarde on en eſt illuminé,
Et leurs faces ne ſont point confuſes.

Il n'y a guères de rime plus riche que celle de ces deux vers. Cela poſé, je raiſonne ainſi.

Les Juifs qui parlaient un jargon moitié phénicien, moitié ſyriaque, rimaient ; donc les grandes nations dans leſquelles ils étaient enclavés devaient rimer auſſi. Il eſt à croire que les Juifs, qui, comme nous l'avons dit ſi ſouvent, prirent tout de leurs voiſins, en prirent auſſi la rime.

Tous les Orientaux riment, ils ſont fidèles à leurs uſages ; ils s'habillent comme ils s'habillaient il y a cinq ou ſix mille ans. Donc il eſt à croire qu'ils riment depuis ce tems-là.

Quelques doctes prétendent que les Grecs commencèrent par rimer, ſoit pour leurs Dieux, ſoit pour leurs héros, ſoit pour leurs amies; mais qu'enſuite ayant mieux ſenti l'harmonie de leur langue, ayant mieux connu la proſodie, ayant rafiné ſur la mélodie, ils firent ces beaux vers non-rimés que les Latins imitèrent, & ſurpaſſèrent bien ſouvent.

Pour nous autres deſcendans des Goths, des Vandales, des Huns, des Welches, des Francs, des Bourguignons; nous barbares, qui ne pouvons avoir la mélodie grecque & latine, nous ſommes obligés de rimer. Les vers blancs chez tous les peuples modernes ne ſont que de la proſe ſans aucune meſure; elle n'eſt diſtinguée de la proſe ordinaire que par un certain nombre de ſyllabes égales & monotones qu'on eſt convenu d'appeller *vers*.

Nous avons dit ailleurs que ceux qui avaient écrit en vers blancs ne l'avaient fait que parce qu'ils ne ſavaient pas rimer; les vers blancs ſont nés de l'impuiſſance de vaincre la difficulté, & de l'envie d'avoir plutôt fait.

Nous avons remarqué que l'Arioſte a fait quarante-huit mille rimes de ſuite dans ſon *Orlando*, ſans ennuyer perſonne. Nous avons obſervé combien la poëſie françaiſe en vers rimés entraîne d'obſtacles avec elle, & que le plaiſir naiſſait de ces obſtacles mêmes. Nous

avons toûjours été perſuadés qu'il falait rimer pour les oreilles, non pour les yeux; & nous avons expoſé nos opinions ſans ſuffiſance, attendu notre inſuffiſance.

Mais toute notre modération nous abandonne aux funeſtes nouvelles qu'on nous mande de Paris au mont Krapac. Nous apprenons qu'il s'élève une petite ſecte de barbares qui veut qu'on ne faſſe déſormais des tragédies qu'en proſe. Ce dernier coup manquait à nos douleurs : c'eſt l'abomination de la déſolation dans le temple des Muſes. Nous concevons bien que Corneille ayant mis l'Imitation de JESUS-CHRIST en vers, quelque mauvais plaiſant aurait pu menacer le public de faire jouer une tragédie en proſe par Floridor & Mondori; mais ce projet ayant été exécuté ſérieuſement par l'abbé d'Aubignac, on ſait quel ſuccès il eut. On ſait dans quel diſcrédit tomba la proſe de l'Œdipe de La Mothe-Houdart, il fut preſque auſſi grand que celui de ſon Oedipe en vers. Quel malheureux Viſigoth peut oſer, après Cinna & Andromaque, bannir les vers du théatre ? C'eſt donc à cet excès d'opprobre que nous ſommes parvenus après le grand ſiécle ! Ah ! barbares, allez donc voir jouer cette tragédie en redingote à Faxhall, après quoi venez-y manger du rots-bif de mouton & boire de la bierre forte.

Qu'auraient dit Racine & Boileau ſi on leur avait annoncé cette terrible nouvelle ? *Bone Deus* ! de quelle hauteur ſommes-nous tombés, & dans quel bourbier ſommes-nous !

RIRE.

QUe le rire ſoit le ſigne de la joie comme les pleurs ſont le ſymptome de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des cauſes métaphyſiques au rire ne ſont pas gais : ceux qui ſavent pourquoi cette eſpèce de joie qui excite le ris, retire vers les oreilles le muſcle zigomatique, l'un des treize muſcles de la bouche, ſont bien ſavans. Les animaux ont ce muſcle comme nous ; mais ils ne rient point de joie comme ils ne répandent point de pleurs de triſteſſe. Le cerf peut laiſſer couler une humeur de ſes yeux quand il eſt aux abois, le chien auſſi quand on le diſſéque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs maîtreſſes, leurs amis, comme nous : ils n'éclatent point de rire comme nous à la vuë d'un objet comique : l'homme eſt le ſeul animal qui pleure & qui rie.

Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige, nous ne rions que de ce qui

nous égaye : les raisonneurs ont prétendu que le rire nait de l'orgueil, qu'on se croit supérieur à celui dont on rit. Il est vrai que l'homme qui est un animal risible, est aussi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire ; un enfant qui rit de tout son cœur ne s'abandonne point à ce plaisir parce qu'il se met au-dessus de ceux qui le font rire : s'il rit quand on le chatouille, ce n'est pas assurément parce qu'il est sujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout seul pour la première fois l'Amphitrion de Molière ; je ris au point de tomber à la renverse ; était-ce par fierté ? On n'est point fier quand on est seul. Etait-ce par fierté que le maître de l'âne d'or se mit tant à rire quand il vit son âne manger son souper ? Quiconque rit éprouve une joie gaye dans ce moment-là, sans avoir un autre sentiment.

Toute joie ne fait pas rire, les grands plaisirs sont très sérieux ; les plaisirs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice n'ont jamais fait rire personne.

Le rire va quelquefois jusqu'aux convulsions : on dit même que quelques personnes sont mortes de rire : j'ai peine à le croire, & sûrement il en est davantage qui sont morts de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent tantôt

les larmes, tantôt les ſymptomes du rire, tirent à la vérité les muſcles de la bouche; mais ce n'eſt point un ris véritable, c'eſt une convulſion, c'eſt un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies, parce qu'on ſouffre; mais le rire ne l'eſt pas; il faut lui donner un autre nom, auſſi l'appelle-t-on rire *ſardonien.*

Le ris malin, le *perfidum ridens* eſt autre choſe; c'eſt la joie de l'humiliation d'autrui: on pourſuit par des éclats moqueurs, par *le cachinnum*, terme qui nous manque, celui qui nous a promis des merveilles & qui ne fait que des ſottiſes: c'eſt huer plutôt que rire. Notre orgueil alors ſe moque de l'orgueil de celui qui s'en eſt fait accroire. On hue notre ami Fréron dans l'Ecoſſaiſe plus encore qu'on n'en rit: j'aime toûjours à parler de l'ami Fréron; cela me fait rire.

RUSSIE.

„ LE czar Pierre n'avait pas le vrai génie,
„ celui qui crée & fait tout de rien. Quel-
„ ques-unes des choſes qu'il fit, étaient bien,
„ la plûpart étaient déplacées. Il a vu que ſon
„ peuple était barbare, il n'a point vu qu'il
„ n'était pas mûr pour la police; il l'a voulu

Contract Social ch. 8. p. 95 & 96.

„ civiliser quand il ne falait que l'aguerrir.
„ Il a d'abord voulu faire des Allemands, des
„ Anglais quand il falait commencer par faire
„ des Russes; il a empêché ses sujets de ja-
„ mais devenir ce qu'ils pouraient être en leur
„ persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne sont
„ pas. C'est ainsi qu'un précepteur Français
„ forme son élève pour briller un moment
„ dans son enfance, & puis n'être jamais rien.
„ L'empire de Russie voudra subjuguer l'Eu-
„ rope, & sera subjugué lui-même. Les Tar-
„ tares ses sujets ou ses voisins, deviendront
„ ses maîtres & les nôtres. Cette révolution
„ me parait infaillible.

Ces paroles sont tirées mot-à-mot de la quatre-vingt-seiziéme page du code d'un de ces législateurs qui gouvernent l'univers à deux sous la feuille, & qui de leur galetas donnent des ordres à tous les rois. On peut dire d'eux ce qu'Homère dit de Calcas,

Os ede ta éonta, ta tè essomena, pro t'eontu.
Il connaît le passé, le présent, l'avenir.

C'est dommage que l'auteur de ce petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois tems dont parle Homère.

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien.* Vraiment, Jean-Jacques, je le crois sans peine, car on prétend que Dieu seul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que son peuple n'était pas mûr pour la police ; en ce cas le czar est admirable de l'avoir fait meurir. Il me semble que c'est Jean-Jacques qui n'a pas vu qu'il falait se servir d'abord des Allemands & des Anglais pour faire des Russes.

Il a empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pouraient être, &c.

Cependant ces mêmes Russes sont devenus les vainqueurs des Turcs & des Tartares, les conquérans & les législateurs de la Crimée & de vingt peuples différens ; leur souveraine a donné des loix à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de Jean-Jacques, il se peut qu'il ait exalté son ame jusqu'à lire dans l'avenir ; il a tout ce qu'il faut pour être prophête ; mais pour le passé & pour le présent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardiesse d'envoyer quatre escadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce, de dominer à la fois sur la mer Egée & sur le Pont-Euxin, de porter la terreur dans la Colchide & aux Dardanelles, de subjuguer la Tauride, & de forcer le visir Azem à s'enfuir des bords du Danube jusqu'aux portes d'Andrinople.

Si Jean-Jacques compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive,

tive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque générosité dans un comte d'Orlof, qui après avoir pris un vaisseau qui portait toute la famille & tous les trésors d'un bacha, lui renvoya sa famille & ses trésors.

Si les Russes n'étaient pas mûrs pour la police du tems de Pierre le grand, convenons qu'ils sont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame; & que Jean-Jacques n'est pas tout-à-fait mûr pour la vérité & pour le raisonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le saurons quand nous aurons des Ezéchiel, des Isaïe, des Habacuc, des Michée. Mais le tems en est passé; &, si on on ose le dire, il est à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *mensonges imprimés* sur le tems présent, m'étonnent toûjours. Si on se donne ces libertés dans un siécle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourons-nous avoir en ces historiens des anciens tems qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne consultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'-mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne releverait leurs fautes.

Nous eumes longtems neuf Muses, la saine critique est la dixiéme qui est venue bien tard. Elle n'existait point du tems de Cecrops, du premier Bacchus, de Sanchoniaton, de Thaut,

de Brama, &c. &c. &c. : on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus avisé

SAMMONOCODOM.

JE me souviens que Sammonocodom, le Dieu des Siamois, naquit d'une jeune vierge, & fut élevé sur une fleur. Ainsi la grand'mère de Gengis-Kan fut engrossée par un rayon du soleil. Ainsi l'empereur de la Chine, Kien-long, aujourd'hui glorieusement régnant, assure positivement dans son beau poëme de *Moukden* que sa bisayeule était une très jolie vierge, qui devint mère d'une race de héros pour avoir mangé des cerises. Ainsi Danaé fut mère de Persée; Rhea Silvia de Romulus. Ainsi Arlequin avait raison de dire, en voyant tout ce qui se passait dans le monde : *tutto il mondo è fatto come la nostra famiglia.*

La religion de ce Siamois nous prouve que jamais législateur n'enseigna une mauvaise morale. Voyez lecteur, que celle de Brama, de Zoroastre, de Numa, de Thaut, de Pythagore, de Mahomet, & même du poisson Oannès est absolument la même. J'ai dit souvent qu'on jetterait des pierres à un

homme qui viendrait prêcher une morale relâchée. Et voilà pourquoi les jésuites eux-mêmes ont eu des prédicateurs si austères.

Les règles que Sammonocodom donna aux talapoins ses disciples, sont aussi sévères que celles de St. Bazile & de St. Benoît.

„ Fuyez les chants, les danses, les assem-
„ blées, tout ce qui peut amollir l'ame.

„ N'ayez ni or ni argent.

„ Ne parlez que de justice & ne travaillez
„ que pour elle.

„ Dormez peu, mangez peu; n'ayez qu'un
„ habit.

„ Ne raillez jamais.

„ Méditez en secret, & réfléchissez souvent
„ sur la fragilité des choses humaines. "

Par quelle fatalité, par quelle fureur est-il arrivé que dans tous les pays l'excellence d'une morale si sainte & si nécessaire a été toûjours deshonorée par des contes extravagans, par des prodiges plus ridicules que toutes les fables des métamorphoses? Pourquoi n'y a-t-il pas une seule religion dont les préceptes ne soient d'un sage, & dont les dogmes ne soient d'un fou? (On sent bien que j'excepte la nôtre, qui est en tout sens infiniment sage.)

N'est ce point que les législateurs s'étant contentés de donner des préceptes raisonnables & utiles, les disciples des premiers dis-

ciples & les commentateurs ont voulu enchérir ? Ils ont dit : Nous ne ferons pas assez respectés, si notre fondateur n'a pas eu quelque chose de surnaturel & de divin. Il faut absolument que notre Numa ait eu des rendez-vous avec la nymphe Egérie ; Qu'une des cuisses de Pythagore ait été de pur or : Que la mère de Sammonocodom ait été vierge en accouchant de lui : Qu'il soit né sur une rose, & qu'il soit devenu Dieu.

Les premiers Caldéens ne nous ont transmis que des préceptes moraux très honnêtes : cela ne suffit pas : il est bien plus beau que ces préceptes ayent été annoncés par un brochet qui sortait deux fois par jour du fond de l'Euphrate pour venir faire un sermon.

Ces malheureux disciples, ces détestables commentateurs n'ont pas vu qu'ils pervertissaient le genre-humain. Tous les gens raisonnables disent, Voilà des préceptes très bons ; j'en aurais bien dit autant ; mais voilà des doctrines impertinentes, absurdes, révoltantes, capables de décrier les meilleurs préceptes. Qu'arrive-t-il ? ces gens raisonnables ont des passions tout comme les talapoins ; & plus ces passions sont fortes, plus ils s'enhardissent à dire tout haut, Ces gens-là m'ont trompé sur la doctrine, ils pouraient bien m'avoir trompé sur des maximes qui contredisent mes passions. Alors ils secouent le joug, parce qu'il a été imposé mal-adroitement :

ils ne croyent plus en DIEU ; parce qu'ils voyent bien que Sammonocodom n'eſt pas Dieu. J'en ai déja averti mon cher lecteur en quelques endroits, lorſque j'étais à Siam ; & je l'ai conjuré de croire en DIEU malgré les talapoins.

Le révérend père Tachard qui s'était tant amuſé ſur le vaiſſeau avec le jeune Deſtouches garde-marine, & depuis auteur de l'opéra d'Iſſé, ſavait bien que ce que je dis eſt très vrai.

D'UN FRÈRE CADET DU DIEU SAMMONOCODOM.

Voyez ſi j'ai eu tort de vous exhorter ſouvent à définir les termes, à éviter les équivoques. Un mot étranger que vous traduiſez très mal par le mot Dieu, vous fait tomber mille fois dans des erreurs très groſſières. L'eſſence ſuprême, l'intelligence ſuprême, l'ame de la nature, le grand-Etre, l'Eternel géomètre qui a tout arrangé avec ordre, poids & meſure, voilà DIEU. Mais lorſqu'on donne le même nom à Mercure, aux empereurs Romains, à Priape, à la divinité des tetons, à la divinité des feſſes, au Dieu pet, au Dieu de la chaiſe percée, on ne s'entend plus, on ne ſait plus où l'on en eſt. Un juge juif, une eſpèce de bailli eſt appellé Dieu dans nos ſaintes Ecritures. Un ange eſt appellé Dieu. On

donne le nom de Dieu aux idoles des petites nations voiſines de la horde juive.

Sammonocodom n'eſt pas Dieu proprement dit; & une preuve qu'il n'eſt pas Dieu, c'eſt qu'il devint Dieu, & qu'il avait un frère nommé Thevatat qui fut pendu & qui fut damné.

Or il n'eſt pas rare que dans une famille il y ait un homme habile qui faſſe fortune, & un autre mal-aviſé qui ſoit repris de juſtice. Sammonocodom devint ſaint, il fut canoniſé à la manière ſiamoiſe; & ſon frère qui fut un mauvais garnement, & qui fut mis en croix, alla dans l'enfer, où il eſt encore.

Nos voyageurs ont rapporté que quand nous voulumes prêcher un Dieu crucifié aux Siamois, ils ſe moquèrent de nous. Ils nous dirent que la croix pouvait bien être le ſupplice du frère d'un Dieu, mais non pas d'un Dieu lui-même. Cette raiſon paraiſſait aſſez plauſible, mais elle n'eſt pas convaincante en bonne logique. Car puiſque le vrai Dieu donna pouvoir à Pilate de le crucifier, il put, à plus forte raiſon, donner pouvoir de crucifier ſon frère. En effet, JESUS-CHRIST avait un frère, St. Jacques qui fut lapidé. Il n'en était pas moins Dieu. Les mauvaiſes actions imputées à Thevatat frère du Dieu Sammonocodom, étaient encor un faible argument contre l'abbé de Choiſi & le père

Tachard. Car il ſe pouvait très bien faire que Thevatat eût été pendu injuſtement, & qu'il eût mérité le ciel au-lieu d'être damné : tout cela eſt fort délicat.

Au reſte, on demande comment le père Tachard put en ſi peu de tems apprendre aſſez bien le ſiamois pour diſputer contre les talapoins ?

On répond que Tachard entendait la langue ſiamoiſe comme François Xavier entendait la langue indienne.

SAMOTRACE.

QUe la fameuſe île de Samotrace ſoit à l'embouchure de l'Hèbre, comme le diſent tant de dictionnaires, ou qu'elle en ſoit à vingt milles, comme c'eſt la vérité ; ce n'eſt pas ce que je recherche.

Cette île fut longtems la plus célèbre de tout l'Archipel & même de toutes les îles. Ses Dieux cabires, ſes hiérophantes, ſes myſtères lui donnèrent autant de réputation que le trou St. Patrice en eut en Irlande, il n'y a pas longtems. *a*).

a) Ce trou St. Patrice ou St. Patrik, eſt une des portes du purgatoire. Les cérémonies & les épreuves que les moines feſaient obſerver aux pélerins qui venaient viſiter ce redoutable trou, reſ-

Cette Samotrace qu'on appelle aujourd'hui Samandrachi, eſt un rocher recouvert d'un peu de terre ſtérile, habitée par de pauvres pêcheurs. Ils ſeraient bien étonnés ſi on leur diſait que leurs île eut autrefois tant de gloire; & ils diraient, qu'eſt-ce que la gloire?

Je demande ce qu'étaient ces hiérophantes, ces francs-maçons ſacrés qui célébraient leurs myſtères antiques de Samotrace, & d'où ils venaient eux & leurs Dieux cabires?

Il n'eſt pas vraiſemblable que ces pauvres gens fuſſent venus de Phénicie, comme le dit Bochard avec ſes étymologies hébraïques, & comme le dit après lui l'abbé Bannier. Ce n'eſt pas ainſi que les Dieux s'établiſſent; ils ſont comme les conquérans qui ne ſubjuguent les peuples que de proche en proche. Il y a trop loin de la Phénicie à cette pauvre île, pour que les Dieux de la riche Sidon & de la ſuperbe Tyr ſoient venus ſe confiner dans cet hermitage. Les hiérophantes ne ſont pas ſi ſots.

Le fait eſt qu'il y avait des Dieux cabires, des prêtres cabires, des myſtères cabires

ſemblaient aſſez aux cérémonies & aux épreuves des myſtères d'Iſis & de Samotrace. L'ami lecteur qui voudra un peu approfondir la plûpart de nos queſtions, s'appercevra fort agréablement que les mêmes friponneries, les mêmes extravagances

dans cette île chétive & ſtérile. Non-ſeulement Hérodote en parle, mais le Phénicien Sanchoniaton, ſi antérieur à Hérodote, en parle auſſi dans ſes fragmens heureuſement conſervés par Euſebe. Et qui pis eſt, ce Sanchoniaton, qui vivait certainement avant le tems où l'on place Moïſe, cite le grand Thaut, le premier Hermes, le premier Mercure d'Egypte; & ce grand Thaut vivait huit cent ans avant Sanchoniaton, de l'aveu même de ce Phénicien.

Les cabires étaient donc en honneur deux mille trois ou quatre cent ans avant notre ère vulgaire.

Maintenant ſi vous voulez ſavoir d'où venaient ces Dieux cabires établis en Samotrace, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'ils venaient de Thrace le pays le plus voiſin, & qu'on leur avait donné cette petite île pour y jouer leurs farces, & pour gagner quelque argent? Il ſe pourait bien faire qu'Orphée eût été un fameux ménétrier des Dieux cabires.

Mais qui étaient ces Dieux? ils étaient ce qu'ont été tous les Dieux de l'antiquité, des fantômes inventés par des fripons groſſiers,

ont fait le tour de la terre; le tout pour gagner honneur & argent.

Voyez l'extrait du purgatoire de St. Patrice par Mr. Sinner.

fculptés par des ouvriers plus groffiers encore, & adorés par des brutes appellés hommes.

Ils étaient trois cabires ; car nous avons déja obfervé que dans l'antiquité tout fe fefait par trois.

Il faut qu'Orphée foit venu très longtems après l'invention de ces trois Dieux ; car il n'en admit qu'un feul dans fes myftères. Je prendrais volontiers Orphée pour un focinien rigide.

Je tiens les anciens Dieux cabires pour les premiers Dieux des Thraces, quelques noms grecs qu'on leur ait donnés depuis.

Mais voici quelque chofe de bien plus curieux pour l'hiftoire de Samotrace. Vous favez que la Grèce & la Thrace ont été affligées autrefois de plufieurs inondations. Vous connaiffez les déluges de Deucalion & d'Ogiges. L'île de Samotrace fe vantait d'un déluge plus ancien, & fon déluge fe rapportait affez au tems où l'on prétend que vivait cet ancien roi de Thrace nommé Xiffutre, dont nous avons parlé à l'article *Ararat*.

Vous pouvez vous fouvenir que les Dieux de Xixutru, ou Xiffutre, qui étaient probablement les cabires, lui ordonnèrent de bâtir un vaiffeau d'environ trente mille pieds de long fur douze cent pieds de large. Que ce vaiffeau vogua longtems fur les montagnes

de l'Arménie pendant le déluge. Qu'ayant embarqué avec lui des pigeons & beaucoup d'autres animaux domeſtiques, il lâcha ſes pigeons pour ſavoir ſi les eaux s'étaient retirées, & qu'ils revinrent tout crottés, ce qui fit prendre à Xiſſutre le parti de ſortir enfin de ſon grand vaiſſeau.

Vous me direz qu'il eſt bien étrange que Sanchoniaton n'ait point parlé de cette avanture. Je vous répondrai que nous ne pouvons pas décider s'il l'inſéra ou non dans ſon hiſtoire; vu qu'Euſèbe qui n'a rapporté que quelques fragmens de cet ancien hiſtorien, n'avait aucun intérêt à rapporter l'hiſtoire du vaiſſeau & des pigeons. Mais Béroſe la raconte; & il y joint du merveilleux, ſelon l'uſage de tous les anciens.

Les habitans de Samotrace avaient érigé des monumens de ce déluge.

Ce qui eſt encor plus étonnant, & ce que nous avons déja remarqué en partie, c'eſt que ni la Grèce, ni la Thrace, ni aucun peuple ne connut jamais le véritable déluge, le grand déluge, le déluge de Noé.

Comment encor une fois un événement auſſi terrible que celui du ſubmergement de toute la terre, put-il être ignoré des ſurvivans? comment le nom de notre père Noé qui repeupla le monde, put-il être inconnu à tous ceux qui lui devaient la vie? c'eſt

le plus étonnant de tous les prodiges, que de tant de petits-fils aucun n'ait parlé de ſon grand-père !

Je me ſuis adreſſé à tous les doctes : je leur ai dit, avez-vous jamais lu quelque vieux livre grec, toſcan, arabe, égyptien, caldéen, indien, perſan, chinois où le nom de Noé ſe ſoit trouvé ? Ils m'ont tous répondu que non. J'en ſuis encor tout confondu.

Mais que l'hiſtoire de cette inondation univerſelle ſe trouve dans une page d'un livre écrit dans un déſert par des fugitifs, & que cette page ait été inconnue au reſte du monde entier, juſques vers l'an neuf cent de la fondation de Rome ; c'eſt ce qui me pétrifie. Je n'en reviens pas. Mon cher lecteur, crions bien fort, *O altitudo ignorantiarum !*

SAMSON.

EN qualité de pauvres compilateurs par alphabet, de reſſaſſeurs d'anecdodes, d'éplucheurs de minuties, de chiffonniers qui ramaſſent des guenilles au coin des rues, nous nous glorifierons avec toute la fierté attachée à nos ſublimes ſciences d'avoir découvert qu'on joua le fort Samſon, tragédie, ſur la fin du ſeiziéme ſiécle en la ville de Rouen, & qu'elle fut imprimée chez Abraham

Couturier. Jean ou John Milton, longtems maître d'école à Londres, puis ſecrétaire pour le latin du parlement nommé *le Croupion*, Milton auteur du *Paradis perdu*, & du *Paradis retrouvé*, fit la tragédie de *Samſon agoniſte*; & il eſt bien cruel de ne pouvoir dire en quelle année.

Mais nous ſavons qu'on l'imprima avec une préface, dans laquelle on vante beaucoup un de nos confrères les commentateurs, nommé Parœus, lequel s'apperçut le premier, par la force de ſon génie, que l'Apocalypſe eſt une tragédie. En vertu de cette découverte, il partagea l'Apocalypſe en cinq actes, & y inſéra des chœurs dignes de l'élégance & du beau naturel de la piéce. L'auteur de cette même préface nous parle des belles tragédies de St. Grégoire de Nazianze. Il aſſure qu'une tragédie ne doit jamais avoir plus de cinq actes; & pour le prouver, il nous donne le Samſon agoniſte de Milton, qui n'en a qu'un. Ceux qui aiment les longues déclamations, ſeront ſatisfaits de cette piéce.

Une comédie de Samſon fut jouée longtems en Italie. On en donna une traduction à Paris en 1717, par un nommé Romagnéſi; on la repréſenta ſur le théâtre français de la comédie prétendue italienne, anciennement le palais des ducs de Bourgogne. Elle fut imprimée & dédiée au duc d'Orléans régent de France.

Dans cette piéce ſublime, Arlequin valet de Samſon ſe battait contre un coq-d'Inde, tandis que ſon maître emportait les portes de la ville de Gaza ſur ſes épaules.

En 1732 on voulut repréſenter à l'opéra de Paris une tragédie de Samſon miſe en muſique par le célèbre Rameau; mais on ne le permit pas. Il n'y avait ni arlequin, ni coq-d'Inde, la choſe parut trop ſérieuſe. On était bien aiſe d'ailleurs de mortifier Rameau qui avait de grands talens. Cependant on joua dans ce tems-là l'opéra de Jephté tiré de l'ancien Teſtament, & la comédie de l'Enfant prodigue tirée du nouveau.

Il y a une vieille édition du Samſon agoniſte de Milton, précédée d'un abrégé de l'hiſtoire de ce héros; voici la traduction de cet abrégé.

Les Juifs, à qui DIEU avait promis par ſerment tout le pays qui eſt entre le ruiſſeau d'Egypte & l'Euphrate, & qui pour leurs péchés n'eurent jamais ce pays, étaient au contraire réduits en ſervitude; & cet eſclavage dura quarante ans. Or il y avait un Juif de la tribu de Dan, nommé Mannué, ou Mannoa, & la femme de ce Mannué était ſtérile; & un ange apparut à cette femme, & lui dit: Vous aurez un fils à condition qu'il ne boira jamais de vin, qu'il ne mangera jamais de

lièvre, & qu'on ne lui fera jamais les cheveux.

L'ange apparut enſuite au mari & à la femme ; on lui donna un chevreau à manger ; il n'en voulut point, & diſparut au milieu de la fumée ; & la femme dit : Certainement nous mourrons, car nous avons vu un Dieu ; mais ils n'en moururent pas.

L'eſclave Samſon naquit, fut conſacré Nazaréen ; & dès qu'il fut grand, la première choſe qu'il fit, fut d'aller dans la ville phénicienne, ou philiſtine de Tamnala courtiſer une fille d'un de ſes maîtres qu'il épouſa.

En allant chez ſa maîtreſſe, il rencontra un lion, le déchira en piéces de ſa main nue comme il eût fait un chevreau. Quelques jours après il trouva un eſſain d'abeilles dans la gueule de ce lion mort avec un rayon de miel, quoique les abeilles ne ſe repoſent jamais ſur des charognes.

Alors il propoſa cette énigme à ſes camarades : la nourriture eſt ſortie du mangeur, & le doux eſt ſorti du dur. Si vous devinez, je vous donnerai trente tuniques & trente robes, ſinon vous me donnerez trente robes & trente tuniques. Ses camarades ne pouvant deviner le fait en quoi conſiſtait le mot de l'énigme, gagnèrent la jeune femme de Samſon ; elle tira le ſecret de ſon mari, & il fut obligé de leur donner trente tuniques & trente robes : Ah ! leur dit-il, ſi vous n'aviez pas labouré avec ma vache, vous n'auriez pas deviné.

Auffi-tôt le beau-père de Samfon donna un autre mari à fa fille.

Samfon en colère d'avoir perdu fa femme. alla prendre fur le champ trois cent renards, les attacha tous enfemble par la queue avec des flambeaux allumés, & ils allèrent mettre le feu dans les blés des Philiftins.

Les Juifs efclaves, ne voulant point être punis par leurs maîrres pour les exploits de Samfon, vinrent le furprendre dans la caverne où il demeurait, le lièrent avec de groffes cordes, & le livrèrent aux Philiftins. Dès qu'il eft au milieu d'eux, il rompt fes cordes; & trouvant une mâchoire d'âne, il tue en un tour de main mille Philiftins avec cette mâchoire. Un tel effort l'ayant mis tout en feu, il fe mourait de foif. Auffi-tôt DIEU fit jaillir une fontaine d'une dent de la mâchoire d'âne. Samfon ayant bu s'en alla dans Gaza ville philiftine; il y devint fur le champ amoureux d'une fille de joie. Comme il dormaït avec elle, les Philiftins fermèrent les portes de la ville & environnèrent la maifon; il fe leva, prit les portes & les emporta. Les Philiftins au défefpoir de ne pouvoir venir à bout de ce héros, s'adreffèrent à une autre fille de joie nommée Dalila, avec laquelle il couchait pour lors. Celle-ci lui arracha enfin le fecret, en quoi confiftaït fa force. Il ne falait que le tondre pour le rendre égal aux autres hommes; on le tondit, il devint faible, on lui

creva

creva les yeux, on lui fit tourner la meule & jouer du violon. Un jour qu'il jouait du violon dans un temple philiſtin, entre deux colonnes du temple, il fut indigné que les Philiſtins euſſent des temples à colonade, tandis que les Juifs n'avaient qu'un tabernacle porté ſur quatre bâtons. Il ſentit que ſes cheveux commençaient à revenir. Tranſporté d'un ſaint zèle, il jetta à terre les deux colonnes; le temple fut renverſé; les Philiſtins furent écraſés & lui auſſi.

Telle eſt mot-à-mot cette préface.

C'eſt cette hiſtoire qui eſt le ſujet de la piéce de Milton & de Romagnéſi.

SCANDALE.

SAns rechercher ſi le ſcandale était originairement une pierre qui pouvait faire tomber les gens, ou une querelle, ou une ſéduction, tenons-nous-en à la ſignification d'aujourd'hui. Un ſcandale eſt une grave indécence. On l'applique principalement aux gens d'égliſe. Les contes de La Fontaine ſont libertins, pluſieurs endroits de Sanchez, de Tambourin, de Molina ſont ſcandaleux.

On eſt ſcandaleux par ſes écrits ou par ſa conduite. Le ſiége que ſoutinrent les auguſtins

contre les archers du guet au tems de la fronde, fut ſcandaleux. La banqueroute du frère jéſuite La Valette, fut plus que ſcandaleuſe. Le procès des révérends pères capucins de Paris en 1764, fut un ſcandale très réjouïſſant. Il faut en dire ici un petit mot pour l'édification du lecteur.

Les révérends pères capucins s'étaient battus dans le couvent; les uns avaient caché leur argent; les autres l'avaient pris. Juſques-là, ce n'était qu'un ſcandale particulier, une pierre qui ne pouvait faire tomber que des capucins. Mais quand l'affaire fut portée au parlement, le ſcandale devint public.

Il eſt dit, *a*) qu'il faut douze cent livres de pain par ſemaine au couvent de St. Honoré, de la viande, du vin, du bois à proportion, & qu'il y a quatre quêteurs en titre d'office chargés de lever ces contributions dans la ville. Quel ſcandale épouvantable! douze cent livres de viande & de pain par ſemaine pour quelques capucins, tandis que tant d'artiſtes accablés de vieilleſſe, & tant d'honnêtes veuves ſont expoſées tous les jours à périr de miſère!

Pag. 3. Que le révérend père Dorothée ſe ſoit fait trois mille livres de rente aux dépens du

a) Page 27 du mémoire contre frère Athanaſe, préſenté au parlement.

couvent, & par conséquent aux dépens du public, voilà non-seulement un scandale énorme, mais un vol manifeste; & un vol fait à la classe la plus indigente des citoyens de Paris. Car ce sont les pauvres qui payent la taxe imposée par les moines mendians. L'ignorance & la faiblesse du peuple lui persuadent qu'il ne peut gagner le ciel qu'en donnant son nécessaire, dont ces moines composent leur superflu. Il a donc falu que de ce seul chef, frère Dorothée ait extorqué vingt mille écus au moins aux pauvres de Paris pour se faire mille écus de rente.

Songez bien, mon cher lecteur, que de telles avantures ne sont pas rares dans ce dix-huitiéme siécle de notre ère vulgaire, qui a produit tant de bons livres. Je vous l'ai déja dit; le peuple ne lit point. Un capucin, un récollet, un carme, un picpuce qui confesse & qui prêche, est capable de faire lui seul plus de mal que les meilleurs livres ne pouront jamais faire de bien.

J'oserais proposer aux ames bien nées, de répandre dans une capitale un certain nombre d'anti-capucins, d'anti-récollets qui iraient de maison en maison recommander aux pères & mères d'être bien vertueux, & de garder leur argent pour l'entretien de leur famille, & le soutien de leur vieillesse; d'ai-

mer DIEU de tout leur cœur, & de ne jamais rien donner aux moines. Mais revenons à la vraie ſignification du mot ſcandale.

Pag. 43. On accuſe frère Grégoire d'avoir fait un enfant à Mademoiſelle Bras-de-fer, & de l'avoir enſuite mariée à Moutard le cordonnier. On ne dit point ſi frère Grégoire a donné lui-même la bénédiction nuptiale à ſa maîtreſſe & à ce pauvre Moutard avec diſpenſe. S'il l'a fait, voilà le ſcandale le plus complet qu'on puiſſe donner; il renferme fornication, vol, adultère, & ſacrilège. *Horreſco referens.*

Je dis d'abord fornication, puiſque frère Grégoire forniqua avec Magdelaine Bras-de-fer, qui n'avait alors que quinze ans.

Je dis vol; puiſqu'il donna des tabliers & des rubans à Magdelaine, & qu'il eſt évident qu'il vola le couvent pour les acheter, pour payer les ſoupers, & les frais des couches & les mois de nourrice.

Je dis adultère; puiſque ce méchant homme continua à coucher avec madame Moutard.

Je dis ſacrilège; puiſqu'il confeſſait Magdelaine. Et s'il maria lui-même ſa maîtreſſe, figurez-vous quel homme c'était que frère Grégoire.

Un de nos collaborateurs & coopérateurs à ce petit ouvrage des *Queſtions philoſophiques & encyclopédiques*, travaille à faire un livre

de morale ſur les ſcandales, contre l'opinion de frère Patouillet. Nous eſpérons que le public en jouïra inceſſamment.

SCOLIASTE.

PAr exemple, Dacier & ſon illuſtre épouſe étaient, quoi qu'on diſe, des traducteurs & des ſcoliaſtes très utiles. C'était encor une des ſingularités du grand ſiécle, qu'un ſavant & ſa femme nous fiſſent connaître Homère & Horace, en nous apprenant les mœurs & les uſages des Grecs & des Romains, dans le même tems où Boileau donnait ſon Art poëtique, Racine Iphigénie & Athalie, Quinault Atys & Armide, où Fenelon écrivait ſon Télémaque, où Boſſuet déclamait ſes oraiſons funèbres, où Le Brun peignait, où Girardon ſculptait, où Ducange fouillait les ruines des ſiécles barbares pour en tirer des tréſors, &c. &c. : remercions les Daciers mari & femme. J'ai pluſieurs queſtions à leur propoſer.

QUESTIONS SUR HORACE, A MR. DACIER.

Voudriez-vous, Monſieur, avoir la bonté de me dire pourquoi dans la vie d'Horace imputée à Suétone, vous traduiſez le mot d'auguſte *puriſſimum penem*, par petit débauché ?

Il me ſemble que les Latins, dans le diſcours familier, entendaient par *purus penis*, ce que les Italiens modernes ont entendu par *buon coglione*, *faceto coglione*, phraſe que nous traduiſions à la lettre au ſeiziéme ſiécle, quand notre langue était un compoſé de welche & d'italien. *Puriſſimus penis* ne ſignifierait-il pas un convive agréable, un bon compagnon? le *puriſſimus* exclut le débauché. Ce n'eſt pas que je veuille inſinuer par-là qu'Horace ne fût très débauché; à Dieu ne plaiſe.

Remarques ſur l'ode I. du liv. I. Je ne ſais pourquoi vous dites qu'une eſpèce de guitarre grecque, le *barbyton*, avait anciennement des cordes de ſoie. Ces cordes n'auraient point rendu de ſon, & les premiers Grecs ne connaiſſaient point la ſoie.

Ode 4. Il faut que je vous diſe un mot ſur la quatriéme ode, dans laquelle le beau printems revient avec le zéphyre; Vénus ramène les amours, les graces, les nymphes; elles danſent d'un pas léger & meſuré aux doux rayons de Diane qui les regarde, tandis que Vulcain embraſe les forges des laborieux cyclopes.

Vous traduiſez, *Vénus recommence à danſer au clair de la lune avec les graces & les nymphes, pendant que Vulcain eſt empreſſé à faire travailler ſes cyclopes.*

Vous dites dans vos remarques que l'on n'a jamais vu de cour plus jolie que celle de

Vénus, & qu'Horace fait ici une allégorie fort galante. Car par Vénus il entend les femmes; par les nymphes il entend les filles; & par Vulcain il entend les sots qui se tuent du soin de leurs affaires, tandis que leurs femmes se divertissent. Mais êtes-vous bien sûr qu'Horace ait entendu tout cela?

Dans l'ode sixiéme, Horace dit:

Nos convivia, nos prælia virginum
Sectis in juvenes unguibus acrum
Cantamus vacui, sive quid urimur
Non præter solitum leves.

Pour moi, soit que je sois libre, soit que j'aime, suivant ma légéreté ordinaire, je chante nos festins & les combats de nos jeunes filles qui menacent leurs amans de leurs ongles qui ne peuvent les blesser.

Vous traduisez, *en quelque état que je sois, libre ou amoureux, & toûjours prêt à changer, je ne m'amuse qu'à chanter les combats des jeunes filles qui se font les ongles pour mieux égratigner leurs amans.*

Mais j'oserais vous dire, Monsieur, qu'Horace ne parle point d'égratigner, & que mieux on coupe ses ongles, moins on égratigne.

Voici un trait plus curieux que celui des filles qui égratignent. Il s'agit de Mercure dans l'ode dixiéme; vous dites qu'il est très vrai- Ode 10.

ſemblable qu'on n'a donné à Mercure la qualité de Dieu des larrons *que par rapport à Moïſe, qui commanda à ſes Hébreux de prendre tout ce qu'ils pouraient aux Egyptiens, comme le remarque le ſavant Huet évêque d'Avranche dans ſa Démonſtration évangélique.*

Ainſi, ſelon vous & cet évêque, Moïſe & Mercure ſont les patrons des voleurs. Mais vous ſavez combien on ſe moqna du ſavant évêque qui fit de Moïſe un Mercure, un Bacchus, un Priape, un Adonis, &c. Aſſurément Horace ne ſe doutait pas que Mercure ſerait un jour comparé à Moïſe dans les Gaules.

Quant à cette ode à Mercure, vous croyez que c'eſt une hymne dans laquelle Horace l'adore; & moi je ſoupçonne qu'il s'en moque.

Notes ſur l'ode 12.

Vous croyez qu'on donna l'épithète de *Liber* à Bacchus, parce que les rois s'appellaient *Liberi.* Je ne vois dans l'antiquité aucun roi qui ait pris ce titre. Ne ſe pourait-il pas que la liberté avec laquelle les buveurs parlent à table, eût valu cette épithète au Dieu des buveurs ?

O matre pulchra filia pulchrior.

Ode 16.

Vous traduiſez, Belle Tindaris qui pouvez ſeule remporter le prix de la beauté ſur votre charmante mère. Horace dit ſeulement, *Votre mère eſt belle & vous êtes plus belle encor.* Cela

me parait plus court & mieux; mais je puis me tromper.

Horace dans cette ode, dit que Prométhée ayant pètri l'homme de limon, fut obligé d'y ajouter les qualités des autres animaux, & qu'il mit dans ſon cœur la colère du lion.

Vous prétendez que cela eſt imité de Simonide qui aſſure que DIEU ayant fait l'homme, & n'ayant plus rien à donner à la femme, prit chez les animaux tout ce qui lui convenait, donna aux unes les qualités du pourceau, aux autres celles du renard, à celles-ci les talens du ſinge, à ces autres celles de l'âne. Aſſurément Simonide n'était pas galant, ni Dacier non plus.

In me tota ruens Venus
Cyprum deſeruit. Ode 19.

Vous traduiſez, *Vénus a quitté entiérement Chypre pour venir loger dans mon cœur.*

N'aimez-vous pas mieux ces vers de Racine?

Ce n'eſt plus une ardeur en mes veines cachée,
C'eſt Vénus tout entière à ſa proie attachée.

Dulce ridentem Lalagem, amabo dulce loquentem. Ode 22.

J'aimerai Lalagé qui parle & qui rit avec tant de grace.

N'aimez-vous pas encor mieux la traduction de Sapho par Boileau?

Que l'on voit quelquefois doucement lui ſourire,
Que l'on voit quelquefois tendrement lui parler.

Ode 23. *Quis deſiderio ſit pudor aut modus*
Tam cari capitis ?

Vous traduiſez, *Quelle honte peut-il y avoir à pleurer un homme qui nous était ſi cher?* &c. &c.

Le mot de honte ne rend pas ici celui de pudor; *que peut-il y avoir*, n'eſt pas le ſtile d'Horace. J'aurais peut-être mis à la place, Peut-on rougir de regretter une tête ſi chère, peut-on ſécher ſes larmes?

Natis in uſum lætitiæ Scyphis
Pugnare tracum eſt.

Vous traduiſez, *C'eſt aux Thraces de ſe battre avec les verres qui ont été faits pour la joie.*

On ne buvait point dans des verres alors, & les Thraces encor moins que les Romains.

N'aurait-il pas mieux valu dire, C'eſt une barbarie des Thraces d'enſanglanter des repas deſtinés à la joie?

Ode 37. *Nunc eſt bibendum, nunc ede libero*
Pulſenda tellus.

Vous traduiſez, *C'eſt maintenant, mes chers amis, qu'il faut boire, & que ſans rien craindre il faut danſer de toute ſa force.*

Frapper la terre d'un pas libre en cadence, ce n'eſt pas danſer de toute ſa force. Cette expreſſion même n'eſt ni agréable, ni noble, ni d'Horace.

Je ſaute par-deſſus cent queſtions grammaticales que je voudrais vous faire pour vous demander compte du *vin ſuperbe* de Cécube. Vous voulez abſolument qu'Horace ait dit,

Tinget pavimentum ſuperbo Liv. II.
Pontificum potiore cœnis. Ode 14.

Vous traduiſez, *Il inondera ſes chambres de ce vin qui nagera ſur ces riches parquets, de ce vin qui aurait dû être réſervé pour les feſtins des pontifes.*

Horace ne dit rien de tout cela. Comment voulez-vous que du vin dont on fait une petite libation dans le *triclinium*, dans la ſalle à manger, inonde ces chambres? pourquoi prétendez-vous que ce vin dût être réſervé pour les pontifes? J'ai d'excellent vin de Malaga & de Canarie; mais je vous réponds que je ne l'enverrai pas à mon évêque.

Horace parle d'un ſuperbe parquet, d'une magnifique moſaïque; & vous m'allez parler d'un vin ſuperbe, d'un vin magnifique. On lit dans toutes les éditions d'Horace, *Tinget pavimentum ſuperbum*, & non pas *ſuperbo.*

Vous dites que c'eſt un grand ſentiment de religion dans Horace de ne vouloir réſer-

ver ce bon vin que pour les prêtres. Je crois, comme vous, qu'Horace était très religieux, témoin tous ſes vers pour les bambins; mais je penſe qu'il aurait encor mieux aimé boire ce bon vin de Cécube, que de le réſerver pour les prêtres de Rome.

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo & fingitur artubus &c.

Vous traduiſez, *Le plus grand plaiſir de nos filles à marier, eſt d'apprendre les danſes laſcives des Ioniens. A cet uſage elles n'ont point de honte de ſe rendre les membres ſouples, & de les former à des poſtures deshonnêtes.*

Que de phraſes pour deux petits vers! ah, Monſieur, des poſtures deshonnêtes! S'il y a dans le latin *fingitur artubus*, & non pas *artibus*, cela ne ſignifie-t-il pas, Nos jeunes filles apprennent les danſes & les mouvemens voluptueux des Ioniennes? & rien de plus.

Liv. V. Ode 13. Je tombe ſur cette ode, *horrida tempeſtas.* Vous dites que le vieux commentateur ſe trompe en penſant que *contraxit cœlum* ſignifie, nous a caché le ciel; & pour montrer qu'il s'eſt trompé, vous êtes de ſon avis.

Enſuite quand Horace introduit le docteur Chiron précepteur d'Achille, annonçant à

ſon élève, pour l'encourager, qu'il ne reviendra pas de Troye.

Unde tibi reditum parcæ ſubtemine certo
Rupere.

Vous traduiſez, *Les parques ont coupé le fil de votre vie.*

Mais ce fil n'eſt pas coupé. Il le ſera; mais Achille n'eſt pas encor tué; Horace ne parle point de fil; *parcæ* eſt là pour *fata.* Cela veut dire mot-à-mot, Les deſtins s'oppoſent à votre retour.

Vous dites que, *Chiron ſavait cela par lui-même, car il était grand aſtrologue.*

Vous ne voulez pas que *dulcibus alloquiis* ſignifie de doux entretiens. Que voulez-vous donc qu'il ſignifie? Vous aſſurez poſitivement que *rien n'eſt plus ridicule, & qu'Achille ne parlait jamais à perſonne.* Mais il parlait à Patrocle, à Phœnix, à Automedon, aux capitaines Theſſaliens. Enſuite vous imaginez que le mot *alloqui* ſignifie conſoler. Ces contradictions peuvent égarer *ſtudioſam juventutem.*

Je pourais vous faire des queſtions ſur chaque ode; mais ce ſerait un gros livre. Si jamais j'ai le tems, je vous propoſerai mes doutes, non-ſeulement ſur ces odes, mais encor ſur les ſatyres, les épitres & l'art poëtique. Mais à préſent il faut que je parle à madame votre femme.

A MADAME DACIER, SUR HOMÈRE.

Madame, ſans vouloir troubler la paix de votre ménage, je vous dirai que je vous eſtime & vous reſpecte encor plus que votre mari. Car il n'eſt pas le ſeul traducteur & commentateur, & vous êtes la ſeule traductrice & commentatrice. Il eſt ſi beau à une Françaiſe d'avoir fait connaître le plus ancien des poëtes, que nous vous devons d'éternels remerciemens.

Je commence par remarquer la prodigieuſe différence du grec à notre welche, devenu latin & enſuite français.

Voici votre élégante traduction du commencement de l'Iliade.

Déeſſe, chantez la colère d'Achille fils de Pelée; cette colère pernicieuſe qui cauſa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita dans le ſombre royaume de Pluton les ames généreuſes de tant de héros, & livra leurs corps en proie aux chiens & aux vautours, depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut diviſé le fils d'Atrée & le divin Achille; ainſi les décrets de Jupiter s'accompliſſaient. Quel Dieu les jetta dans ces diſſenſions? Le fils de Jupiter & de Latone, irrité contre le roi, qui avait deshonoré Chryſès ſon ſacrificateur, envoya ſur l'armée une affreuſe maladie qui emportait les peuples. Car Chryſès étant allé

aux vaiſſeaux des Grecs chargés de préſens pour la rançon de ſa fille, & tenant dans ſes mains les bandelettes ſacrées d'Apollon avec le ſceptre d'or, pria humblement les Grecs, & ſurtout les deux fils d'Atrée leurs généraux.
„ Fils d'Atrée, leur dit-il, & vous, généreux
„ Grecs, que les Dieux qui habitent l'olympe
„ vous faſſent la grace de détruire la ſuperbe
„ ville de Priam, & de vous voir heureuſe-
„ ment de retour dans votre patrie; mais
„ rendez-moi ma fille en recevant ces pré-
„ ſens, & reſpectez en moi le fils du grand
„ Jupiter, Apollon, dont les traits ſont iné-
„ vitables.

Tous les Grecs firent connaître par un murmure favorable, qu'il falait reſpecter le miniſtre du Dieu, & recevoir ſes riches préſens. Mais cette demande déplut à Agamemnon aveuglé par ſa colère.

Voici la traduction mot-à-mot, & vers par ligne.

La Colère chantez, déeſſe, de piliade Achille,
Funeſte, qui infinis aux Akaïens maux apporta,
Et pluſieurs fortes ames à l'enfer envoya
De héros; & à l'égard d'eux, proie les fit aux chiens
Et à tous les oiſeaux. S'accompliſſait la volonté de Dieu,
Depuis que d'abord différèrent diſputans
Agamemnon chef des hommes & le divin Achille.
Qui des Dieux par diſpute les commit à combattre?

De Latone & de Dieu le fils. Car contre le roi étant irrité
Il fuscita dans l'armée une maladie mauvaife & mouraient les peuples.

Il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Cet échantillon fuffit pour montrer le différent génie des langues, & pour faire voir combien les traductions littérales font ridicules.

Je pourais vous demander pourquoi vous avez parlé du fombre royaume de Pluton, & des vautours dont Homère ne dit rien?

Pourquoi vous dites qu'Agamemnon avait deshonoré le prêtre d'Apollon? Deshonorer fignifie ôter l'honneur. Agamemnon n'avait ôté à ce prètre que fa fille. Il me femble que le verbe *itimao* ne fignifie pas en cet endroit deshonorer, mais méprifer, maltraiter.

Pourquoi vous faites dire à ce prêtre, que les Dieux vous faffent la grace de détruire &c.? ces termes *vous faffent la grace*, femblent pris de notre catéchifme. Homère dit, que les Dieux habitans de l'olympe vous donnent de détruire la ville de Troye.

Doien olympia domata ekontes
Ekperfai priamoio polin.

Pourquoi vous dites que tous les Grecs firent connaître par un murmure favorable, qu'il falait refpecter le miniftre des Dieux? Il n'eft point queftion dans Homère d'un murmure favorable,

table. Il y a expreſſément, tous dirent *pantes epiphemiſan.*

Vous avez partout ou retranché ou ajouté, ou changé ; & ce n'eſt pas à moi de décider ſi vous avez bien ou mal fait.

Il n'y a qu'une choſe dont je ſois ſûr, & dont vous n'êtes pas convenue ; c'eſt que ſi on feſait aujourd'hui un poëme tel que celui d'Homère, on ſerait, je ne dis pas ſeulement ſifflé d'un bout de l'Europe à l'autre, mais je dis entiérement ignoré ; & cependant l'Iliade était un poëme excellent pour les Grecs. Nous avons vu combien les langues diffèrent. Les mœurs, les uſages, les ſentimens, les idées diffèrent bien davantage.

Si je l'oſais, je comparerais l'Iliade au livre de Job ; tout deux ſont orientaux, fort anciens, également pleins de fictions, d'images & d'hyperboles. Il y a dans l'un & dans l'autre des morceaux qu'on cite ſouvent. Les héros de ces deux romans ſe piquent de parler beaucoup & de ſe répéter. Les amis s'y diſent des injures : voilà bien des reſſemblances.

Que quelqu'un s'aviſe aujourd'hui de faire un poëme dans le goût de Job, vous verrez comme il ſera reçu.

Vous dites dans votre préface qu'il eſt impoſſible de mettre Homère en vers français ; dites que cela vous eſt impoſſible, parce que vous ne vous êtes pas adonnée à notre poëſie,

Les Géorgiques de Virgile sont bien plus difficiles à traduire ; cependant on y est parvenu.

Je suis persuadé que nous avons deux ou trois poëtes en France qui traduiraient bien Homère ; mais en même tems je suis très convaincu qu'on ne les lira pas s'ils ne changent, s'ils n'adoucissent, s'ils n'élaguent presque tout. La raison en est, Madame, qu'il faut écrire pour son tems, & non pour les tems passés. Il est vrai que notre froid La Mothe a tout adouci, tout élagué ; & qu'on ne l'en a pas lu davantage. Mais c'est qu'il a tout énervé.

Un jeune homme vint ces jours passés me montrer une traduction d'un morceau du vingt-quatriéme livre de l'Iliade. Je le mets ici sous vos yeux, quoique vous ne vous connaissiez guères en vers français.

L'horison se couvrait des ombres de la nuit;
L'infortuné Priam qu'un Dieu même a conduit
Entre, & parait soudain dans la tente d'Achille.
Le meurtrier d'Hector en ce moment tranquille,
Par un léger repas suspendait ses douleurs.
Il se détourne ; il voit ce front baigné de pleurs,
Ce roi jadis heureux, ce vieillard vénérable
Que le fardeau des ans & la douleur accable,
Exhalant à ses pieds ses sanglots & ses cris,
Et lui baisant la main qui fit périr son fils.
Il n'osait sur Achille encor jetter la vue.
Il voulait lui parler, & sa voix s'est perdue.

Enfin il le regarde, & parmi ses sanglots
Tremblant, pâle & sans force, il prononce ces mots. —
Songez, Seigneur, songez que vous avez un père. —
Il ne put achever. — Le héros sanguinaire
Sentit que la pitié pénétrait dans son cœur.
Priam lui prend les mains — Ah prince, ah mon vainqueur !
J'étais père d'Hector ! — & ses généreux frères
Flattaient mes derniers jours & les rendaient prospères. —
Ils ne sont plus. — Hector est tombé sous vos coups. —
Puisse l'heureux Pelée entre Thétis & vous
Prolonger de ses ans l'éclatante carrière !
Le seul nom de son fils remplit la terre entière,
Ce nom fait son bonheur ainsi que son appui.
Vos honneurs sont les siens, vos lauriers sont à lui.
Hélas ! tout mon bonheur & toute mon attente
Est de voir de mon fils la dépouille sanglante ;
De racheter de vous ces restes mutilés
Traînés devant mes yeux sous nos murs désolés.
Voilà le seul espoir, le seul bien qui me reste.
Achille, accordez-moi cette grace funeste,
Et laissez-moi jouïr de ce spectacle affreux.
Le héros qu'attendrit ce discours douloureux,
Aux larmes de Priam répondit par des larmes.
Tous nos jours sont tissus de regrets & d'allarmes,
Lui dit-il ; par mes mains les Dieux vous ont frappé.
Dans le malheur commun moi-même enveloppé,
Mourant avant le tems loin des yeux de mon père

Je teindrai de mon ſang cette terre étrangère.
J'ai vu tomber Patrocle, Hector me l'a ravi :
Vous perdez votre fils, & je perds un ami.
Tel eſt donc des humains le deſtin déplor ble.
Dieu verſe donc ſur nous la coupe inépuiſable,
La coupe des douleurs & des calamités ;
Il y mêle un moment de faibles voluptés,
Mais c'eſt pour en aigrir la fatale amertume.

Me conſeillez-vous de continuer ? me dit le jeune homme. Comment ! lui répondis-je, vous vous mêlez auſſi de peindre ! il me ſemble que je vois ce vieillard qui veut parler, & qui dans ſa douleur ne peut d'abord que prononcer quelques mots étouffés par ſes ſoupirs. Cela n'eſt pas dans Homère, mais je vous le pardonne. Je vous fais même bon gré d'avoir eſquivé les deux tonneaux qui feraient un mauvais effet dans notre langue, & ſurtout d'avoir accourci. Oui, oui, continuez. La nation ne vous donnera pas quinze mille livres ſterling comme les Anglais les ont données à Pope ; mais peu d'Anglais ont eu le courage de lire toute ſon Iliade.

Croyez-vous de bonne foi, que depuis Verſailles juſqu'à Perpignan, & juſqu'à St. Malo, vous trouviez beaucoup de Grecs qui s'intéreſſent à Eurithion tué autrefois par Neſtor, à Ekopolious ; fils de Thaleſious, tué par Antilokous ; à Simoïſious fils d'Athemion tué par Telamon ; & à Pirous fils d'Embraſous, bleſſé

à la cheville du pied droit ? Nos vers français, cent fois plus difficiles à faire que des vers grecs, n'aiment point ces détails. J'ofe vous répondre qu'aucune de nos dames ne vous lira. Et que deviendrez-vous fans elles ? fi elles étaient toutes des Dacier, elles vous liraient encor moins. N'eft-il pas vrai, Madame ? on ne réuffira jamais fi on ne connait bien le goût de fon fiécle, & le génie de fa langue.

SERPENT.

„ JE certifie que j'ai tué en diverfes fois
„ plufieurs ferpens, en mouillant un peu
„ avec ma falive un bâton ou une pierre, &
„ en donnant fur le milieu du corps du fer-
„ pent un petit coup, qui pouvait à peine
„ occafionner une petite contufion. 19 Jan-
„ vier 1772. Figuier chirurgien. "

Ce chirurgien m'ayant donné ce certificat, deux témoins, qui lui ont vu tuer ainfi des ferpens, m'ont attefté ce qu'ils avaient vu. Je voudrais le voir auffi ; car j'ai avoué, dans plufieurs endroits de nos *Queftions*, que j'avais pris pour mon patron St. Thomas Didyme, qui voulait toûjours mettre le doigt deffus.

Il y a dix-huit cent ans que cette opinion s'eft perpétuée chez les peuples. Et peut-être aurait-elle dix-huit mille ans d'antiquité, fi

la Genèſe ne nous inſtruiſait pas au juſte de la date de notre inimitié avec le ſerpent. Et on peut dire que ſi Eve avait craché, quand le ſerpent était à ſon oreille, elle eût épargné bien des maux au genre-humain.

Lucrèce, au livre IV, rapporte cette manière de tuer les ſerpens comme une choſe très connue.

Eſt utique ut ſerpens hominis contacta ſalivis
Diſperit, ac ſeſe mandendo conficit ipſa.

„ Crachez ſur un ſerpent, ſa force l'abandonne;
„ Il ſe mange lui-même, il ſe dévore, il meurt. "

Il y a un peu de contradiction à le peindre languiſſant & ſe dévorant lui-même. Auſſi mon chirurgien Figuier n'affirme pas que les ſerpens qu'il a tués ſe ſoient mangés. La Genèſe dit bien que nous les tuons avec le talon, mais non pas avec de la ſalive.

Nous ſommes dans l'hyver, au 19 janvier : c'eſt le tems où les ſerpens reſtent chez eux. Je ne puis en trouver au mont Krapac; mais j'exhorte tous les philoſophes à cracher ſur tous les ſerpens qu'ils rencontreront en chemin, au printems. Il eſt bon de ſavoir juſqu'où s'étend le pouvoir de la ſalive de l'homme.

Il eſt certain que JESUS-CHRIST lui-même ſe ſervit de ſalive, pour guérir un homme
Marc. ſourd & muet. Il le prit à part; il mit ſes
ch. 7,

doigts dans ſes oreilles ; il cracha ſur ſa langue; & regardant le ciel il ſoupira, & s'écria *effeta*. Auſſi-tôt le ſourd & muet ſe mit à parler.

Il ſe peut donc en effet que DIEU ait permis que la ſalive de l'homme tue les ſerpens ; mais il peut avoir permis auſſi que mon chirurgien ait aſſommé des ſerpens à grands coups de pierre & de bâton ; & il eſt même probable qu'ils en ſeraient morts, ſoit que le ſieur Figuier eût craché, ſoit qu'il n'eût pas craché.

Je prie donc tous les philoſophes d'examiner la choſe avec attention. On peut, par exemple, quand on verra paſſer F. . . . . dans la rue, lui cracher au nez ; & s'il en meurt, le fait ſera conſtaté, malgré tous les raiſonnemens des incrédules.

Je ſaiſis cette occaſion de prier auſſi les philoſophes de couper le plus qu'ils pourront de têtes de colimaçons incoques : car j'atteſte que la tête eſt revenue à deux limaçons à qui je l'avais très bien coupée. Mais ce n'eſt pas aſſez que j'en aye fait l'expérience, il faut que d'autres la faſſent encor, pour que la choſe acquière quelque degré de probabilité. S'il eſt important de ſavoir qu'on peut donner la mort en crachant, il eſt bien plus eſſentiel de ſavoir qu'il revient des têtes. L'homme vaut mieux qu'un limaçon ;

& je ne doute pas que dans un tems, où tous les arts ſe perfectionnent, on ne trouve l'art de donner une bonne tête à un homme qui n'en aura point.

SHISME.

ON a inféré dans le grand Dictionnaire encyclopédique, tout ce que nous avions dit du grand shiſme des Grecs & des Latins dans l'*Hiſtoire générale de l'eſprit & des mœurs des nations.* Nous ne voulons pas nous répéter.

Mais en ſongeant que shiſme ſignifie déchirure, & que la Pologne eſt déchirée, nous ne pouvons que renouveller nos plaintes ſur cette fatale maladie particulière aux chrêtiens. Cette maladie que nous n'avons pas aſſez décrite, eſt une eſpèce de rage qui ſe porte d'abord aux yeux & à la bouche : on regarde avec un œil enflammé celui qui ne penſe pas comme nous. On lui dit les injures les plus atroces.

La rage paſſe enſuite aux mains ; on écrit des choſes qui manifeſtent le tranſport au cerveau. On tombe dans des convulſions de démoniaque, on tire l'épée, on ſe bat avec acharnement juſqu'à la mort. La médecine n'a pu juſqu'à préſent trouver de remède à

cette maladie, la plus cruelle de toutes. Il n'y a que la philosophie & le tems qui puissent la guérir.

Les Polonais sont aujourd'hui les seuls chez qui la contagion dont nous parlons fasse des ravages. Il est à croire que cette maladie horrible est née chez eux avec la plika. Ce sont deux maladies de la tête qui sont bien funestes. La propreté peut guérir la plika; la seule sagesse peut extirper le shisme.

On dit que ces deux maux étaient inconnus chez les Sarmates quand ils étaient payens. La plika n'attaque aujourd'hui que la populace. Mais tous les maux nés du shisme dévorent aujourd'hui les plus grands de la république.

L'origine de ce mal est dans la fertilité de leurs terres qui produisent beaucoup de bled. Il est bien triste que la bénédiction du ciel les ait rendus si malheureux. Quelques provinces ont prétendu qu'il falait absolument mettre du levain dans leur pain; mais la plus grande partie du royaume, s'est obstinée à croire qu'il y avait de certains jours de l'année où la pâte fermentée était mortelle.

Voilà une des premières origines du shisme ou de la déchirure de la Pologne; la dispute a aigri le sang. D'autres causes s'y sont jointes.

Les uns fe font imaginés dans les convulfions de cette maladie, que le St. Efprit procédait du père & du fils, & les autres ont crié qu'il ne procédait que du père. Les deux partis, dont l'un s'appelle le parti romain, & l'autre le diffident, fe font regardés mutuellement comme des peftiférés ; mais par un fymptôme fingulier de ce mal, les peftiférés diffidens ont voulu toûjours s'approcher des catholiques; & les catholiques n'ont jamais voulu s'approcher d'eux.

Il n'y a point de maladie qui ne varie beaucoup. La diète qu'on croit fi falutaire, a été fi pernicieufe à cette nation, qu'au fortir d'une diète au mois de Juin 1768, les villes de Uman, de Zablotin, de Tetiou, de Ziliańka, de Zafran ont été détruites & inondées de fang; & que plus de deux cent mille malades ont péri miférablement.

D'un côté l'empire de Ruffie, & de l'autre l'empire de Turquie ont envoyé cent mille chirurgiens, pourvus de lancettes, de biftouris & de tous les inftrumens propres à couper les membres cangrenés ; la maladie n'en a été que plus violente. Le tranfport au cerveau a été fi furieux, qu'une quarantaine de malades fe font affemblés pour difféquer le roi, qui n'était nullement attaqué du mal, & dont la cervelle & toutes les parties nobles

étaient très ſaines, ainſi que nous l'avons obſervé à l'article *Superſtition.* On croit que ſi on s'en rapportait à lui, il pourait guérir la nation. Mais un des caractères de cette maladie ſi cruelle eſt de craindre la guériſon, comme les enragés craignent l'eau.

Nous avons des ſavans qui prétendent que ce mal vient anciennement de la Paleſtine, & que les habitans de Jéruſalem & de Samarie en fureut longtems attaqués. D'autres croyent que le premier ſiége de cette peſte fut l'Egypte, & que les chiens & les chats qui étaient en grande conſidération, étant devenus enragés, communiquèrent la rage du shiſme à la plûpart des Egyptiens qui avaient la tête faible.

On remarque ſurtout que les Grecs qui voyagèrent en Egypte, comme Timée de Locres & Platon, eurent le cerveau un peu bleſſé. Mais ce n'était ni la rage, ni la peſte proprement dite; c'était une eſpèce de délire dont on ne s'appercevait même que difficilement, & qui était ſouvent caché ſous je ne ſais qu'elle apparence de raiſon. Mais les Grecs ayant avec le tems porté leur mal chez les nations de l'occident & du ſeptentrion, la mauvaiſe diſpoſition des cerveaux de nos malheureux pays, fit que la petite fiévre de Timée de Locres & de Platon devint chez nous

une contagion effroyable, que les médecins appellèrent tantôt intolérance, tantôt perſécution, tantôt guerre de religion, tantôt rage, tantôt peſte.

Nous avons vu quels ravages ce fléau épouvantable a faits ſur la terre. Pluſieurs médecins ſe ſont préſentés de nos jours pour extirper ce mal horrible juſques dans ſa racine. Mais qui le croirait ! il ſe trouve des facultés entières de médecine, à Salamanque, à Coimbre, en Italie, à Paris même, qui ſoutiennent que le shiſme, la déchirure, eſt néceſſaire à l'homme; que les mauvaiſes humeurs s'évacuent par les bleſſures qu'elle fait; que l'entouſiaſme qui eſt un des premiers ſymptômes du mal, exalte l'ame, & produit de très bonnes choſes; que la tolérance eſt ſujette à mille inconvéniens; que ſi tout le monde était tolérant, les grands génies manqueraient de ce reſſort qui a produit tant de beaux ouvrages théologiques; que la paix eſt un grand malheur pour un état, parce que la paix amène les plaiſirs, & que les plaiſirs à la longue, pouraient adoucir la noble férocité qui forme les héros; que ſi les Grecs avaient fait un traité de commerce avec les Troyens au-lieu de leur faire la guerre, il n'y aurait eu ni d'Achille, ni d'Hector, ni d'Homère, & que le genre-humain aurait croupi dans l'ignorance.

Ces raiſons ſont fortes, je l'avoue; je demande du tems pour y répondre.

SICLE.

POids & monnoie des Juifs. Mais comme ils ne frappèrent jamais de monnoie, & qu'ils ſe ſervirent toûjours à leur avantage de la monnoie des autres peuples, toute monnoie d'or qui peſait environ une guinée, & toute monnoie d'argent peſant un petit écu de France était appellée *ſicle*; & ce ſicle était le poids du ſanctuaire, & le poids de roi.

Il eſt dit dans les livres des Rois, qu'Abſalon avait de très beaux cheveux, dont il feſait couper tous les ans une partie. Pluſieurs grands commentateurs prétendent qu'il les feſait couper tous les mois, & qu'il y en avait pour la valeur de deux cent ſicles. Si c'était des ſicles d'or, la chevelure d'Abſalon lui valait juſte deux mille quatre cent guinées par an. Il y a peu de ſeigneuries qui rapportent aujourd'hui le revenu qu'Abſalon tirait de ſa tête.

Liv. I. ch. 14. v. 24 & 26.

Il eſt dit que lorſqu'Abraham acheta un antre en Hébron, du Cananéen Ephron pour enterrer ſa femme, Ephron lui vendit cet antre quatre cent ſicles d'argent, de mon-

Genèse ch. 23. v. 16. noie valable & reçue, *probatæ monetæ publicæ*.

Nous avons remarqué qu'il n'y avait point de monnoie dans ce tems-là. Ainſi ces quatre cent ſicles d'argent devaient être quatre cent ſicles de poids; leſquels vaudraient aujourd'hui trois livres quatre ſous piéce, qui font douze cent quatre-vingt livres de France.

Il falait que le petit champ qui fut vendu avec cette caverne, fût d'une excellente terre pour être vendu ſi cher.

Lorſqu'Eliezer ſerviteur d'Abraham rencontra la belle Rebecca fille de Batuel, portant une cruche d'eau ſur ſon épaule, & qu'elle lui eut donné à boire à lui & à ſes chameaux, il lui donna des pendans d'oreille d'or qui peſaient deux ſicles, & des bracelets d'or qui en peſaient dix. C'était un préſent de vingt-quatre guinées.

Gen. ch. 24. v. 22.

Parmi les loix de l'Exode, il eſt dit que ſi un bœuf frappe de ſes cornes un eſclave mâle ou femelle, le poſſeſſeur du bœuf donnera trente ſicles d'argent au maître de l'eſclave, & le bœuf ſera lapidé. Apparemment il était ſous-entendu que le bœuf aurait fait une bleſſure dangereuſe; ſans quoi trente-deux écus auraient été une ſomme un peu trop forte vers le mont Sinaï, où l'argent n'était pas commun. C'eſt ce qui a fait ſoupçonner à pluſieurs graves perſonnages, mais trop té-

méraires, que l'Exode ainſi que la Genèſe, n'avait été écrit que dans des tems poſtérieurs.

Ce qui les a confirmés dans leur opinion erronée, c'eſt qu'il eſt dit dans le même Exode; Prenez d'excellente myrrhe du poids de cinq cent ſicles, deux cent cinquante de cinnamum, deux cent cinquante de cannes de ſucre, deux cent cinquante de caſſe, quatre pintes & chopine d'huile d'olive pour oindre le tabernacle; & on fera mourir quiconque s'oindra d'une pareille compoſition, ou en oindra un étranger.

Exode ch. 30. v. 30. & ſuivans.

Il eſt ajouté qu'à tous ces aromates on joindra du ſtacté, de l'onix, du galbanum, & de l'encens brillant, & que du tout on doit faire une collature ſelon l'art du parfumeur.

Mais je ne vois pas ce qui a dû tant révolter les incrédules dans cette compoſition. Il eſt naturel de penſer que les Juifs qui, ſelon le texte, volèrent aux Egyptiens tout ce qu'ils purent emporter, avaient volé de l'encens brillant, du galbanum, de l'onix, du ſtacté, de l'huile d'olive, de la caſſe, des cannes de ſucre, du cinnamum & de la myrrhe. Ils avaient auſſi volé ſans doute beaucoup de ſicles; & nous avons vu qu'un des plus zélés partiſans de cette horde hébraïque évalue ce qu'ils avaient volé ſeulement en or, à neuf millions. Je ne compte pas après lui.

SOLDAT.

LE ridicule fauſſaire qui fit ce teſtament du cardinal de Richelieu, dont nous avons beaucoup plus parlé qu'il ne mérite, donne pour un beau ſecret d'état de lever cent mille ſoldats quand on veut en avoir cinquante mille.

Si je ne craignais d'être auſſi ridicule que ce fauſſaire, je dirais qu'au-lieu de lever cent mille mauvais ſoldats, il en faut engager cinquante mille bons; qu'il faut rendre leur profeſſion honorable; qu'il faut qu'on la brigue & non pas qu'on la fuie. Que cinquante mille guerriers aſſujettis à la ſévérité de la règle, ſont bien plus utiles que cinquante mille moines.

Que ce nombre eſt ſuffiſant pour défendre un état de l'étendue de l'Allemagne, ou de la France, ou de l'Eſpagne, ou de l'Italie.

Que des ſoldats en petit nombre dont on a augmenté l'honneur & la paye, ne déſerteront point.

Que cette paye étant augmentée dans un état, & le nombre des engagés diminué, il faudra bien que les états voiſins imitent celui qui aura le premier rendu ce ſervice au genre-humain.

Qu'une

Qu'une multitude d'hommes dangereux étant rendue à la culture de la terre ou aux métiers, & devenue utile, chaque état en ſera plus floriſſant.

Mr. le marquis de Monteynard a donné en 1771 un exemple à l'Europe; il a donné un ſurcroit à la paye, & des honneurs aux ſoldats qui ſerviraient après le tems de leur engagement. Voilà comme il faut mener les hommes.

TERELAS.

TErélas ou Ptérélas, ou Ptérélaüs, tout comme vous voudrez, était fils de Taphus ou Taphius. Que m'importe? dites-vous. Doucement, vous allez voir. Ce Térélas avait un cheveu d'or, auquel était attaché le deſtin de ſa ville de Taphe. Il y avait bien plus; ce cheveu rendait Térélas immortel; Térélas ne pouvait mourir tant que ce cheveu ſerait à ſa tête; auſſi ne ſe peignait-il jamais, de peur de le faire tomber. Mais une immortalité qui ne tient qu'à un cheveu, n'eſt pas choſe fort aſſurée.

Amphitrion, général de la république de Thèbes, aſſiégea Taphe. La fille du roi Térélas devint éperdueuſement amoureuſe d'Amphitrion en le voyant paſſer près des remparts.

Elle alla pendant la nuit couper le cheveu de ſon père, & en fit préſent au général. Taphe fut priſe, Térélas fut tué. Quelques ſavans aſſurent que ce fut la femme de Térélas qui lui joua ce tour. Ils ſe fondent ſur de grandes autorités : ce ſerait le ſujet d'une diſſertation utile. J'avoue que j'aurais quelque penchant pour l'opinion de ces ſavans : il me ſemble qu'une femme eſt d'ordinaire moins timorée qu'une fille.

Même choſe advint à Niſus roi de Mégare. Minos aſſiégeait cette ville. Scylla fille de Niſus devint folle de Minos. Son père à la vérité n'avait point de cheveu d'or, mais il en avait un de pourpre, & l'on ſait qu'à ce cheveu était attachée la durée de ſa vie, & de l'empire Mégarien. Scylla, pour obliger Minos, coupa ce cheveu fatal, & en fit préſent à ſon amant.

Mythol. de Banier Liv. 2. pag. 151. Tom. 3. édit. in-4°. Comment. litér. ſur Samſon ch. 16.

Toute l'hiſtoire de Minos eſt vraie, dit le profond Banier, *& elle eſt atteſtée par toute l'antiquité.* Je la crois auſſi vraie que celle de Térélas ; mais je ſuis bien embarraſſé entre le profond Calmet & le profond Huet. Calmet penſe que l'avanture du cheveu de Niſus préſenté à Minos, & du cheveu de Térélas, ou Ptérélas, offert à Amphitrion, eſt viſiblement tirée de l'hiſtoire véridique de Samſon juge d'Iſraël. D'un autre côté Huet le démontreur

vous démontre que Minos eſt viſiblement Moïſe, puiſqu'un de ces noms eſt viſiblement l'anagrame de l'autre en retranchant les lettres N & E.

Mais malgré la démonſtration de Huet, je ſuis entiérement pour le délicat Don Calmet, & pour ceux qui penſent que tout ce qui concerne les cheveux de Térélas & de Niſus, doit ſe rapporter aux cheveux de Samſon. La plus convaincante de mes raiſons victorieuſes, eſt que ſans parler de la famille de Térélas dont j'ignore la métamorphoſe, il eſt certain que Scylla fut changée en alouette, & que ſon pere Niſus fut changé en épervier. Or Bochart ayant cru qu'un épervier s'appelle *Neis* en hébreu, j'en conclus que toute l'hiſtoire de Térélas, d'Amphitrion, de Niſus, de Minos, eſt une copie de l'hiſtoire de Samſon.

Je ſais qu'il s'eſt déja élevé de nos jours une ſecte abominable, en horreur à DIEU & aux hommes, qui oſe prétendre que les fables grecques ſont plus anciennes que l'hiſtoire juive; que les Grecs n'entendirent pas plus parler de Samſon que d'Adam, d'Eve, d'Abel, de Caïn, &c. &c.; que ces noms ne ſont cités dans aucun auteur Grec. Ils diſent, comme nous l'avons modeſtement inſinué à l'article *Bacchus*, & à l'article *Juif*, que les Grecs n'ont pu rien prendre des Juifs, & que les Juifs ont pu prendre quelque choſe des Grecs.

Je réponds avec le docteur Hayet, le docteur Gauchat, l'ex-jéſuite Patouillet, l'ex-jéſuite Nonotte, & l'ex-jéſuite Paulian, que cette héréſie eſt la plus damnable opinion qui ſoit jamais ſortie de l'enfer; qu'elle fut anathématiſée autrefois en plein parlement par un réquiſitoire, & condamnée au rapport du Sr. P.....; que ſi on porte l'indulgence juſqu'à tolérer ceux qui débitent ces ſyſtêmes affreux, il n'y a plus de ſûreté dans le monde, & que certainement l'antechriſt va venir, s'il n'eſt déja venu.

TOPHET.

TOphet était & eſt encor un précipice auprès de Jéruſalem dans la vallée d'Hennom. Cette vallée eſt un lieu affreux où il n'y a que des cailloux. C'eſt dans cette ſolitude horrible que les Juifs immolèrent leurs enfans à leur Dieu qu'ils appellaient alors Moloc. Car nous avons remarqué qu'ils ne donnèrent jamais à DIEU que des noms étrangers. Shadaï était ſyrien, Adonaï phénicien; Jeova était auſſi phénicien; Eloi, Eloim, Eloa caldéen; ainſi que tous les noms de leurs anges furent caldéens ou perſans. C'eſt ce que nous avons obſervé avec attention.

Tous ces noms différens ſignifiaient égale-

ment le Seigneur dans le jargon des petites nations devers la Paleſtine. Le mot de *Mo-loc* vient évidemment de Melk. C'eſt la même choſe que Melcom, ou Millcon qui était la divinité des mille femmes du ſerrail de Salomon, ſavoir ſept cent femmes & trois cent concubines. Tous ces noms-là ſignifiaient Seigneur, & chaque village avait ſon Seigneur.

Des doctes prétendent que Moloc était particuliérement le Seigneur du feu, & que pour cette raiſon les Juifs brûlaient leurs enfans dans le creux de l'idole même de Moloc. C'était une grande ſtatue ds cuivre auſſi hideuſe que les Juifs la pouvaient faire. Ils feſaient rougir cette ſtatue à un grand feu, quoiqu'ils euſſent très peu de bois ; & ils jettaient leurs petits enfans dans le ventre de ce Dieu, comme nos cuiſiniers jettent des écreviſſes vivantes dans l'eau toute bouillante de leurs chaudières.

Tels étaient les anciens Welches & les anciens Tudeſques quand ils brûlaient des enfans & des femmes en l'honneur de Teutatès & d'Irminſul. Telle la vertu gauloiſe & la franchiſe germanique.

Jérémie voulut en vain détourner le peuple Juif de ce culte diabolique, en vain il leur reprocha d'avoir bâti une eſpèce de temple à Moloc dans cette abominable vallée. *Ædifica-*

Jérémie ch. 7. v. 31. *verunt excelsa Topheth quæ est in valle filiorum Hennom, ut incenderent filios suos, & filias suas igni.* Ils ont édifié des hauteurs dans Tophet qui est dans la vallée des enfans d'Hennon, pour y brûler leurs fils & leurs filles par le feu.

Les Juifs eurent d'autant moins d'égards aux remontrances de Jérémie, qu'ils lui reprochaient hautement de s'être vendu au roi de Babilone; d'avoir toûjours prêché en sa faveur, d avoir trahi sa patrie; & en effet il fut puni de la mort des traîtres, il fut lapidé.

Le livre des Rois nous apprend que Salomon bâtit un temple à Moloc, mais il ne nous dit pas que ce fût dans la vallée de Tophet. Ce fut dans le voisinage, sur la montagne des Oliviers. La situation était plus belle, si pourtant il peut y avoir quelque bel aspect dans le territoire affreux de Jérusalem. (Liv. 3. ch. 11.)

Des commentateurs prétendent qu'Achas roi de Juda, fit brûler son fils à l'honneur de Moloc, & que le roi Manassé fut coupable de la même barbarie. D'autres commentateurs prétendent que ces rois du peuple de DIEU se contentèrent de jetter leurs enfans dans les flammes, mais qu'ils ne les brûlèrent pas (Liv. 4. ch. 16. v. 3. Ch. 21. v. 6.)

a) Le fameux rabin Isaac, dans son *Rempart de la foi*, au chap. 23, entend toutes les prophéties, & surtout celle-là, d'une manière toute contraire à la façon dont nous les entendons. Mais qui ne voit

tout-à-fait. Je le ſouhaite. Mais il eſt bien difficile qu'un enfant ne ſoit pas brûlé quand on le met ſur un bucher enflammé.

Cette vallée de Tophet était le *clamar* de Paris, c'était là qu'on jettait toutes les immondices, toutes les charognes de la ville. C'était dans cette vallée qu'on précipitait le bouc émiſſaire, c'était la voierie où l'on laiſſait pourir les charognes des ſuppliciés. Ce fut là qu'on jetta les corps des deux voleurs qui furent ſuppliciés avec le fils de DIEU lui-même. Mais notre Sauveur ne permit pas que ſon corps, ſur lequel il avait donné puiſſance aux bourreaux, fût jetté à la voierie de Tophet ſelon l'uſage. Il eſt vrai qu'il pouvait reſſuſciter auſſi-bien dans Tophet que dans le Calvaire. Mais un bon Juif nommé Joſeph, natif d'Arimathie, qui s'était préparé un ſépulcre pour lui-même ſur le mont Calvaire, y mit le corps du Sauveur, ſelon le témoignage de St. Matthieu. Il n'était permis d'enterrer perſonne dans les villes: le tombeau même de David n'était pas dans Jéruſalem.

Joſeph d'Arimathie était riche, *quidam homo dives ab Arimathia*, afin que cette prophétie d'Iſaïe fût accomplie, *Il donnera* a) *les*

que les Juifs ſont ſéduits par l'intérêt qu'ils ont de ſe tromper? en vain répondent-ils qu'ils ſont auſſi intéreſſés que nous à chercher la vérité, qu'il y va de leur ſalut pour eux comme pour nous;

méchans pour sa sépulture, & les riches pour sa mort.

qu'ils seraient plus heureux dans cette vie & dans l'autre s'ils trouvaient cette vérité ; que s'ils entendent leurs propres ecritures differemment de nous, c'est qu'elles sont dans leur propre langue très ancienne & non dans nos idiomes très nouveaux ; qu'un Hébreu doit mieux savoir la langue hébraïque qu'un Basque ou un Poitevin ; que leur religion a deux mille ans d'antiquité plus que la nôtre ; que toute leur Bible annonce les promesses de DIEU faites avec serment de ne changer jamais rien à la loi ; qu'elle fait des menaces terribles contre quiconque osera jamais en altérer une seule parole ; qu'elle veut même qu'on mette à mort tout prophête qui prouverait par des miracles une autre religion ; qu'enfin ils sont les enfans de la maison, & nous des étrangers qui avons ravi leurs dépouilles. On sent bien que ce sont-là de très mauvaises raisons qui ne méritent pas d'être réfutées.

TRINITÉ.

LE premier qui parla de la Trinité parmi les Occidentaux, fut Timée de Locres dans son *Ame du monde.*

Il y a d'abord l'idée, l'exemplaire perpétuel de toutes choses engendrées ; c'est le premier verbe, le verbe interne & intelligible.

Ensuite la matière informe second verbe, ou verbe proféré.

Puis le fils ou le monde ſenſible, ou l'eſprit du monde.

Ces trois qualités conſtituent le monde entier, lequel monde eſt le fils de DIEU, *Monogenes.* Il a une ame, il a de la raiſon, il eſt *empſukos*, *logikos.*

DIEU ayant voulu faire un Dieu très beau, a fait un Dieu engendré, *Touton epoie theon genaton.*

Il eſt difficile de bien comprendre ce ſyſtême de Timée, qui peut-être le tenait des Egyptiens, peut-être des bracmanes. Je ne ſais ſi on l'entendait bien de ſon tems. Ce ſont de ces médailles fruſtes & couvertes de rouille, dont la légende eſt effacée. On a pu la lire autrefois, on la devine aujourd'hui comme on peut.

Il ne parait pas que ce ſublime galimatias ait fait beaucoup de fortune juſqu'à Platon. Il fut enſeveli dans l'oubli, & Platon le reſſuſcita. Il conſtruiſit ſon édifice en l'air, mais ſur le modèle de Timée.

Il admit trois eſſences divines, le père, le ſuprême, le producteur; le père des autres Dieux, eſt la première eſſence.

La ſeconde eſt le Dieu viſible, miniſtre du DIEU inviſible, le verbe, l'entendement, le grand démon.

La troiſiéme eſt le monde.

Il eſt vrai que Platon dit ſouvent des cho-

ſes toutes différentes, & même toutes contraires; c'eſt le privilège des philoſophes Grecs: & Platon s'eſt ſervi de ſon droit plus qu'aucun des anciens & des modernes.

Un vent grec pouſſa ces nuages philoſophiques d'Athènes dans Alexandrie, ville prodigieuſement entêtée de deux choſes, d'argent & de chimères. Il y avait dans Alexandrie des Juifs qui ayant fait fortune, ſe mirent à philoſopher.

La métaphyſique a cela de bon, qu'elle ne demande pas des études préliminaires bien gênantes. C'eſt là qu'on peut ſavoir tout ſans avoir jamais rien appris; & pour peu qu'on ait l'eſprit un peu ſubtil & bien faux, on peut être ſûr d'aller loin.

Philon le Juif fut un philoſophe de cette eſpèce; il était contemporain de JESUS-CHRIST; mais il eut le malheur de ne le pas connaître, non plus que Joſeph l'hiſtorien. Ces deux hommes conſidérables employés dans le chaos des affaires d'état, furent trop éloignés de la lumière naiſſante. Ce Philon était une tête toute métaphyſique, toute allégorique, toute myſtique. C'eſt lui qui dit que DIEU devait former le monde en ſix jours (comme il le forma ſelon Zoroaſtre en ſix tems), *parce que trois eſt la moitié de ſix, & que deux en eſt le tiers, & que ce nombre eſt mâle & femelle.*

Page 4. édition 1719.

Ce même homme entêté des idées de Pla-

ton, dit, en parlant de l'yvrognerie, que DIEU & la ſageſſe ſe marièrent, & que la ſageſſe accoucha d'un fils bien-aimé. Ce fils eſt le monde.

Il appelle les anges les verbes de DIEU, & le monde verbe de DIEU, *logon tou theou.*

Pour Flavien Joſeph, c'était un homme de guerre qui n'avait jamais entendu parler du Logos, & qui s'en tenait aux dogmes des phariſiens, uniquement attachés à leurs traditions.

Cette philoſophie platonicienne perça des Juifs d'Alexandrie juſqu'à ceux de Jéruſalem. Bientôt toute l'école d'Alexandrie qui était la ſeule ſavante, fut platonicienne; & les chrêtiens qui philoſophaient ne parlèrent plus que du Logos.

On ſait qu'il en était des diſputes de ces tems-là, comme de celles de ce tems-ci. On couſait à un paſſage mal-entendu un paſſage inintelligible qui n'y avait aucun rapport. On en ſuppoſait un ſecond, on en falſifiait un troiſiéme; on fabriquait des livres entiers qu'on attribuait à des auteurs reſpectés par le troupeau. Nous en avons vu cent exemples au mot *Apocryphe.*

Cher lecteur, jettez les yeux de grace ſur ce paſſage de Clément Alexandrin; *Lorſque Platon dit qu'il eſt difficile de connaître le père de l'univers, non-ſeulement il fait voir par-là que le monde a été engendré, mais qu'il a été* Strom. liv. 5.

engendré comme fils de DIEU. Entendez-vous ces logomachies, ces équivoques? voyez-vous la moindre lumière dans ce chaos d'expressions obscures?

O Locke, Locke! venez, définissez les termes. Je ne crois pas que de tous ces disputeurs platoniciens il y en eût un seul qui s'entendît. On distingua deux verbes, le *Logos endiathétos*, le verbe en la pensée; & le verbe produit *Logos proforikos.* On eut l'éternité d'un verbe, & la prolation, l'émanation d'un autre verbe.

Le livre des *Constitutions apostoliques*, ancien monument de fraude, mais aussi ancien dépôt des dogmes informes de ces tems obscurs, s'exprime ainsi:

Liv. 8. ch. 42.

Le père qui est antérieur à toute génération, à tout commencement, ayant tout créé par son fils unique, a engendré sans intermède ce fils par sa volonté & sa puissance.

Ensuite Origène avança que le St. Esprit a été créé par le fils, par le verbe.

J. partie sur St. Jean.

Puis vint Eusèbe de Césarée qui enseigna que l'esprit, paraclet, n'est ni Dieu, ni fils.

Theol. l.2. ch.6.

L'avocat Lactance fleurit en ce tems-là. *Le fils de* DIEU, dit-il, *est le verbe, comme les autres anges sont les esprits de* DIEU. *Le verbe est un esprit proféré par une voix significative, l'esprit procédant du nez, & la parole de la*

Liv. 4. ch. 8.

bouche. Il s'ensuit qu'il y a différence entre le fils de DIEU *& les autres anges ; ceux-ci étant émanés comme esprits tacites & muets. Mais le fils étant esprit est sorti de la bouche avec son & voix pour prêcher le peuple.*

On conviendra que l'avocat Lactance plaidait sa cause d'une étrange manière. C'était raisonner à la Platon ; c'était puissamment raisonner.

Ce fut environ ce tems-là que parmi les disputes violentes sur la Trinité, on inséra dans la première épitre de St. Jean ce fameux verset, *Il y en a trois qui rendent témoignage en terre, l'esprit ou le vent, l'eau & le sang, & ces trois sont un.* Ceux qui prétendent que ce verset est véritablement de St. Jean, sont bien plus embarrassés que ceux qui le nient ; car il faut qu'ils l'expliquent.

St. Augustin dit que le vent signifie le Père, l'eau le St. Esprit, & que le sang veut dire le Verbe. Cette explication est belle, mais elle laisse toûjours un peu d'embarras.

St. Irénée va bien plus loin ; il dit que Rahab la prostituée de Jérico, en cachant chez elle trois espions du peuple de DIEU, cacha le Père, le Fils & le St. Esprit. Cela est fort, mais cela n'est pas net. Liv. 4. ch. 37.

D'un autre côté, le grand, le savant Origène, nous confond d'une autre manière. Voici un de ses passages parmi bien d'autres. *Le*

Liv. 24. sur St. Jean. *Fils est autant au-dessous du Père, que lui & le St. Esprit sont au-dessus des plus nobles créatures.*

Après cela que dire? comment ne pas convenir avec douleur que personne ne s'entendait? comment ne pas avouer que depuis les premiers chrétiens ébionites, ces hommes si mortifiés & si pieux, qui révérèrent toûjours JESUS quoiqu'ils le crussent fils de Joseph, jusqu'à la grande dispute d'Athanase, le platonisme de la Trinité ne fut jamais qu'un sujet de querelles. Il falait absolument un juge suprême qui décidât; on le trouva enfin dans le concile de Nicée. Encor ce concile produisit-il de nouvelles factions & des guerres.

EXPLICATION DE LA TRINITÉ SUIVANT ABAUZIT.

„ L'on ne peut parler avec exactitude de „ la manière dont se fait l'union de DIEU „ avec JESUS-CHRIST, qu'en rapportant les „ trois sentimens qu'il y a sur ce sujet, & „ qu'en fesant des réflexions sur chacun d'eux.

SENTIMENS DES ORTHODOXES.

„ Le premier sentiment est celui des or- „ thodoxes. Ils y établissent, 1°. une distinc- „ tion de trois personnes dans l'essence divi-

„ ne avant la venue de JESUS-CHRIST au
„ monde. 2°. Que la ſeconde de ces perſonnes s'eſt unie à la nature humaine de JESUS-CHRIST. 3°. Que cette union eſt ſi étroite, que par-là JESUS-CHRIST eſt DIEU; qu'on peut lui attribuer la création du monde & toutes les perfections divines, & qu'on peut l'adorer d'un culte ſuprême.

DES UNITAIRES.

„ Le ſecond eſt celui des unitaires. Ne concevant point la diſtinction des perſonnes dans la divinité, ils établiſſent, 1°. Que la divinité s'eſt unie à la nature humaine de JESUS-CHRIST. 2°. Que cette union eſt telle que l'on peut dire que JESUS-CHRIST eſt DIEU, que l'on peut lui attribuer la création & toutes les perfections divines, & l'adorer d'un culte ſuprême.

SENTIMENS DES SOCINIENS.

„ Le troiſiéme ſentiment eſt celui des ſociniens, qui, de même que les unitaires, ne concevant point de diſtinction de perſonnes dans la divinité, ils établiſſent, 1°. Que la divinité s'eſt unie à la nature humaine de JESUS-CHRIST. 2°. Que cette union eſt fort étroite. 3°. Qu'elle n'eſt pas telle que l'on puiſſe appeller JESUS-CHRIST Dieu, ni lui

„ attribuer les perfections divines & la création, ni l'adorer d'un culte ſuprême ; & ils „ penſent pouvoir expliquer tous les paſſages „ de l'Ecriture ſans être obligés d'admettre „ aucune de ces choſes.

REFLEXIONS SUR LE PREMIER SENTIMENT.

„ Dans la diſtinction qu'on fait des trois „ perſonnes dans la divinité, ou on retient „ l'idée ordinaire des perſonnes, ou on ne la „ retient pas. Si on retient l'idée ordinaire „ des perſonnes, on établit trois Dieux ; cela „ eſt certain. Si l'on ne retient pas l'idée ordinaire des trois perſonnes, ce n'eſt plus „ alors qu'une diſtinction de propriétés, ce „ qui revient au ſecond ſentiment. Ou, ſi on „ ne veut pas dire que ce n'eſt pas une diſtinction des perſonnes proprement dites, „ ni une diſtinction de propriétés, on établit „ une diſtinction dont on n'a aucune idée. „ Et il n'y a point d'apparence que pour faire „ ſoupçonner en DIEU une diſtinction dont „ on ne peut avoir aucune idée, l'Ecriture „ veuille mettre les hommes en danger de „ devenir idolâtres en multipliant la divinité. „ Il eſt d'ailleurs ſurprenant que cette diſtinction de perſonnes ayant toûjours été, ce „ ne ſoit que depuis la venue de JESUS-CHRIST „ qu'elle a été révélée, & qu'il ſoit néceſſaire „ de les connaître.

RÉFLE-

REFLEXIONS SUR LE SECOND SENTIMENT.

„ Il n'y a pas à la vérité un ſi grand dan-
„ ger de jetter les hommes dans l'idolâtrie
„ dans le ſecond ſentiment que dans le pre-
„ mier ; mais il faut avouer pourtant qu'il
„ n'en eſt pas entiérement exemt. En effet,
„ comme par la nature de l'union qu'il éta-
„ blit entre la divinité & la nature humaine
„ de JESUS-CHRIST, on peut appeller JESUS-
„ CHRIST Dieu & l'adorer : voilà deux objets
„ d'adoration, JESUS-CHRIST, & DIEU. J'a-
„ voue qu'on dit que ce n'eſt que DIEU qu'on
„ doit adorer en JESUS-CHRIST. Mais qui
„ ne ſait l'extrême penchant que les hom-
„ mes ont de changer les objets inviſibles
„ du culte en des objets qui tombent ſous
„ les ſens, ou du moins ſous l'imagination ;
„ penchant qu'ils ſuivront ici avec d'autant
„ moins de ſcrupule, qu'on dit que la divi-
„ nité eſt perſonnellement unie à l'humanité
„ de JESUS-CHRIST.

RÉFLEXIONS SUR LE TROISIEME SENTIMENT.

„ Le troiſiéme ſentiment, outre qu'il eſt
„ très ſimple & conforme aux idées de la rai-
„ ſon, il n'eſt ſujet à aucun ſemblable danger
„ de jetter les hommes dans l'idolâtrie, quoi
„ que par ce ſentiment JESUS-CHRIST ne ſoit

„ qu'un ſimple homme, il ne faut pas craindre
„ que par-là il ſoit confondu avec les pro-
„ phêtes ou les ſaints du premier ordre. Il
„ reſte toûjours dans ce ſentiment une diffé-
„ rence entre eux & lui. Comme on peut
„ imaginer preſque à l'infini des degrés d'u-
„ nion de la divinité avec un homme, ainſi
„ on peut concevoir, qu'en particulier l'union
„ de la divinité avec JESUS-CHRIST a un ſi
„ haut degré de connaiſſance, de puiſſance,
„ de félicité, de perfection, de dignité, qu'il
„ y a toûjours eu une diſtance immenſe entre
„ lui & les plus grands prophêtes. Il ne s'a-
„ git que de voir ſi ce ſentiment peut s'ac-
„ corder avec l'Ecriture, & s'il eſt vrai que
„ le titre de Dieu, que les perfections divi-
„ nes, que la création, que le culte ſuprême,
„ ne ſoient jamais attribués à JESUS-CHRIST
„ dans les Evangiles. "

C'était au philoſophe Abauzit à voir tout cela. Pour moi, je me ſoumets de cœur, de bouche & de plume à tout ce que l'égliſe catholique a décidé, & à tout ce qu'elle décidera ſur quelque dogme que ce puiſſe être. Je n'ajouterai qu'un mot ſur la Trinité. C'eſt que nous avons une déciſion de Calvin ſur ce myſtère; la voici.

„ En cas que quelqu'un ſoit hétérodoxe,
„ & qu'il ſe faſſe ſcrupule de ſe ſervir des
„ mots Trinité & Perſonne, nous ne croyons

„ pas que ce ſoit une raiſon pour rejetter „ cet homme ; nous devons le ſupporter ſans „ le chaſſer de l'égliſe, & ſans l'expoſer à „ aucune cenſure comme un hérétique. "

C'eſt après une déclaration auſſi ſolemnelle que Jean Chauvin, dit Calvin, fils d'un tonnelier de Noyon, fit brûler dans Genève à petit feu avec des fagots verds, Michel Servet de Villa-Nueva. Cela n'eſt pas bien.

TYRAN.

Tyrannos, ſignifiait autrefois celui qui avait ſu s'attirer la principale autorité; comme roi, *Bazileus*, ſignifiait celui qui était chargé de rapporter les affaires au ſénat.

Les acceptions des mots changent avec le tems. *Idiotès* ne voulait dire d'abord qu'un ſolitaire, un homme iſolé : avec le tems il devint le ſynonyme de ſot.

On donne aujourd'hui le nom de Tyran à un uſurpateur, ou à un roi qui fait des actions violentes & injuſtes.

Cromwell était un tyran ſous ces deux aſpects. Un bourgeois qui uſurpe l'autorité ſuprême; qui, malgré toutes les loix, ſupprime la chambre des pairs, eſt ſans doute un tyran uſurpateur. Un général qui fait couper le cou à ſon roi priſonnier de guerre, viole

à la fois & ce qu'on appelle les loix de la guerre, & les loix des nations, & celles de l'humanité. Il eſt tyran, il eſt aſſaſſin & parricide.

Charles I. n'était point tyran, quoique la faction victorieuſe lui donnât ce nom : il était, à ce qu'on dit, opiniâtre, faible & mal conſeillé. Je ne l'aſſurerai pas ; car je ne l'ai pas connu, mais j'aſſure qu'il fut très malheureux.

Henri VIII était tyran dans ſon gouvernement, comme dans ſa famille, & couvert du ſang de deux épouſes innocentes, comme de celui des plus vertueux citoyens : il mérite l'exécration de la poſtérité. Cependant il ne fut point puni ; & Charles I. mourut ſur un échaffaut.

Elizabeth fit une action de tyrannie, & ſon parlement une de lâcheté infâme, en feſant aſſaſſiner par un bourreau la reine Marie Stuard. Mais dans le reſte de ſon gouvernement elle ne fut point tyrannique ; elle fut adroite & comédienne, mais prudente & forte.

Richard III fut un tyran barbare ; mais il fut puni.

Le pape Alexandre VI fut un tyran plus exécrable que tous ceux-là ; & il fut heureux dans toutes ſes entrepriſes.

Chriſtiern II fut un tyran auſſi méchant qu'Alexandre VI, & fut châtié ; mais il ne le fut point aſſez.

Si on veut compter les tyrans Turcs, les

tyrans Grecs, les tyrans Romains, on en trouvera autant d'heureux que de malheureux. Quand je dis heureux, je parle ſelon le préjugé vulgaire, ſelon l'acception ordinaire du mot, ſelon les apparences. Car qu'ils ayent été heureux réellement, que leur ame ait été contente & tranquille, c'eſt ce qui me paraît impoſſible.

Conſtantin le grand fut évidemment un tyran à double titre. Il uſurpa dans le nord de l'Angleterre la couronne de l'empire Romain, à la tête de quelques légions étrangères, malgré toutes les loix, malgré le ſénat & le peuple qui élurent légitimement Maxence. Il paſſa toute ſa vie dans le crime, dans les voluptés, dans les fraudes, & dans les impoſtures. Il ne fut point puni; mais fut-il heureux? Dieu le ſait. Et je ſais que ſes ſujets ne le furent pas.

Le grand Théodoſe était le plus abominable des tyrans, quand, ſous prétexte de donner une fète, il feſait égorger dans le cirque quinze mille citoyens Romains plus ou moins, avec leurs femmes & leurs enfans; & qu'il ajoutait à cette horreur, la facétie de paſſer quelques mois ſans aller s'ennuyer à la grand'meſſe. On a preſque mis ce Théodoſe au rang des bienheureux; mais je ſerais bien fâché qu'il eût été heureux ſur la terre. En tout cas, il ſera toûjours bon d'aſſurer aux tyrans, qu'ils ne feront jamais heureux

dans ce monde, comme il eſt bon de faire accroire à nos maîtres-d'hôtel & à nos cuiſiniers qu'ils ſeront damnés éternellement, s'ils nous volent.

Les tyrans du bas empire Grec furent preſque tous détrônés, aſſaſſinés les uns par les autres. Tous ces grands coupables furent tour-à-tour les exécuteurs de la vengeance divine & humaine.

Parmi les tyrans Turcs, on en voit autant de dépoſés que de morts ſur leur trône.

A l'égard des tyrans ſubalternes, de ces monſtres en ſous-ordre, qui ont fait remonter juſques ſur leur maître l'exécration publique, dont ils ont été chargés, le nombre de ces Aman, de ces Séjan, eſt un infini du premier ordre.

VAMPIRES.

QUoi! c'eſt dans notre dix-huitiéme ſiécle qu'il y a eu des vampires! c'eſt après le regne de Locke, de Shaftersburi, des Trenchards, des Colins; c'eſt ſous le règne des Dalembert, des Diderot, des St. Lambert, des Duclos, qu'on a cru aux vampires; & que le révérend père Don Auguſtin Calmet, prêtre, bénédictin de la congrégation de St. Vannes & de St. Hidulphe, abbé de Sénone,

abbaye de cent mille livres de rentes, voiſine de deux autres abbayes du même revenu, a imprimé & réimprimé l'hiſtoire des Vampires avec l'approbation de la Sorbonne, ſignée Marcilli !

Ces vampires étaient des morts qui ſortaient la nuit de leurs cimetières pour venir ſucer le ſang des vivans ſoit à la gorge ou au ventre, après quoi ils allaient ſe remettre dans leurs foſſes. Les vivans ſucés maigriſſaient, paliſſaient, tombaient en conſomption, & les morts ſuceurs engraiſſaient, prenaient des couleurs vermeilles, étaient tout-à-fait appétiſſans. C'était en Pologne, en Hongrie, en Siléſie, en Moravie, en Autriche, en Lorraine que les morts feſaient cette bonne-chère. On n'entendait point parler de vampires à Londres, ni même à Paris. J'avoue que dans ces deux villes il y eut des agioteurs, des traitans, des gens d'affaires qui ſucèrent en plein jour le ſang du peuple, mais ils n'étaient point morts quoique corrompus. Ces ſuceurs véritables ne demeuraient pas dans des cimetières, mais dans des palais fort agréables.

Qui croirait que la mode des vampires nous vint de la Grèce ? Ce n'eſt pas de la Grèce d'Alexandre, d'Ariſtote, de Platon, d'Epicure, de Démoſthène, mais de la Grèce chrétienne, malheureuſement ſchiſmatique.

Depuis longtems les chrétiens du rite grec, s'imaginent que les corps des chrétiens du rite latin, enterrés en Grèce, ne pourriſſent point : parce qu'ils ſont excommuniés. C'eſt préciſément le contraire de nous autres chrétiens du rite latin. Nous croyons que les corps, qui ne ſe corrompent point, ſont marqués du ſceau de la béatitude éternelle. Et dès qu'on a payé cent mille écus à Rome pour leur faire donner un brevet de ſaints, nous les adorons de l'adoration de *Dulie.*

Les Grecs ſont perſuadés que ces morts ſont ſorciers ; ils les appellent *broucolacas* ou *vroucolacas*, ſelon qu'ils prononcent la ſeconde lettre de l'alphabet. Ces morts Grecs vont dans les maiſons ſucer le ſang des petits enfans, manger le ſouper des pères & mères, boire leur vin, & caſſer tous les meubles. On ne peut les mettre à la raiſon qu'en les brûlant, quand on les attrape. Mais il faut avoir la précaution de ne les mettre au feu qu'après leur avoir arraché le cœur que l'on brûle à part.

Le célèbre Tournefort envoyé dans le Levant par Louis XIV, ainſi que tant d'autres virtuoſes, fut témoin de tous les tours attribués à un de ces broucolacas, & de cette cérémonie.

Tournefort. tom. I. pag. 155 & ſuivant.

Après la médiſance rien ne ſe communi-

que plus promtement que la ſuperſtition, le fanatiſme, le ſortilège & les contes des revenans. Il y eut des broucolacas en Valachie, en Moldavie, & bientôt chez les Polonais, leſquels ſont du rite romain. Cette ſuperſtition leur manquait; elle alla dans tout l'orient de l'Allemagne. On n'entendit plus parler que de vampires, depuis 1730 juſqu'en 1735; on les guetta, on leur arracha le cœur, & on les brûla; ils reſſemblaient aux anciens martyrs; plus on en brûlait, plus il s'en trouvait.

Calmet enfin devint leur hiſtoriographe, & traita les vampires, comme il avait traité l'ancien & le nouveau Teſtament, en rapportant fidélement tout ce qui avait été dit avant lui.

C'eſt une choſe à mon gré très curieuſe, que les procès verbaux faits juridiquement concernant tous les morts qui étaient ſortis de leurs tombeaux pour venir ſucer les petits garçons & les petites filles de leur voiſinage. Calmet rapporte qu'en Hongrie deux officiers délégués par l'empereur Charles VI, aſſiſtés du baillif du lieu & du bourreau, allèrent faire enquête d'un vampire, mort depuis ſix ſemaines, qui ſuçait tout le voiſinage. On le trouva dans ſa bière frais, gaillard, les yeux ouverts, & demandant à manger. Le baillif rendit ſa ſentence. Le bourreau arracha le cœur au vampire, & le brûla; après quoi le vampire ne mangea plus.

Qu'on ose douter après cela des morts ressuscités, dont nos anciennes légendes sont remplies, & de tous les miracles rapportés par Bollandus, & par le sincère & révérend Don Ruinart!

Vous trouvez des histoires de vampires jusques dans les Lettres juives de ce d'Argence que les jésuites, auteurs du Journal de Trévoux, ont accusé de ne rien croire. Il faut voir comme ils triomphèrent de l'histoire du vampire de Hongrie: comme ils remerciaient DIEU & la Vierge d'avoir enfin converti ce pauvre d'Argence, chambellan d'un roi qui ne croyait point aux vampires.

Voilà donc, disaient-ils, ce fameux incrédule qui a osé jetter des doutes sur l'apparition de l'ange à la Ste. Vierge; sur l'étoile qui conduisit les mages; sur la guérison des possédés; sur la submersion de deux mille cochons dans un lac; sur une éclipse de soleil en pleine lune; sur la résurrection des morts qui se promenèrent dans Jérusalem; son cœur s'est amolli, son esprit s'est éclairé, il croit aux vampires.

Il ne fut plus question alors d'examiner si tous ces morts étaient ressuscités par leur propre vertu, ou par la puissance de DIEU, ou par celle du diable. Plusieurs grands théologiens de Lorraine, de Moravie & de Hongrie étalèrent leurs opinions & leur science. On

rapporta tout ce que St. Augustin, St. Ambroise & tant d'autres saints avaient dit de plus inintelligible sur les vivans & sur les morts. On rapporta tous les miracles de St. Etienne qu'on trouve au septiéme livre des Oeuvres de St. Augustin ; voici un des plus curieux. Un jeune homme fut écrasé dans la ville d'Hubzal en Afrique sous les ruines d'une muraille ; la veuve alla sur le champ invoquer St. Etienne, à qui elle était très dévote. St. Etienne le ressuscita. On lui demanda ce qu'il avait vu dans l'autre monde. Messieurs, dit-il, quand mon ame eut quitté mon corps, elle rencontra une infinité d'ames qui lui fesaient plus de questions sur ce monde-ci que vous ne m'en faites sur l'autre. J'allais je ne sais où, lorsque j'ai rencontré St. Etienne qui m'a dit : rendez ce que vous avez reçu. Je lui ai répondu : que voulez-vous que je vous rende, vous ne m'avez jamais rien donné ? Il m'a répété trois fois : rendez ce que vous avez reçu. Alors j'ai compris qu'il voulait parler du *Credo*. Je lui ai récité mon *Credo*, & soudain il m'a ressuscité.

On cita surtout les histoires rapportées par Sulpice Sévère dans la vie de St. Martin. On prouva que St. Martin avait entr'autres ressuscité un damné.

Mais toutes ces histoires, quelque vraies qu'elles puissent être, n'avaient rien de com-

mun avec les vampires qui allaient ſucer le ſang de leurs voiſins, & venaient enſuite ſe replacer dans leurs bières. On chercha ſi on ne trouverait pas dans l'ancien Teſtament, ou dans la Mythologie quelque vampire qu'on pût donner pour exemple; on n'en trouva point. Mais il fut prouvé que les morts buvaient & mangeaient, puiſque chez tant de nations anciennes on mettait des vivres ſur leurs tombeaux.

La difficulté était de ſavoir ſi c'était l'ame ou le corps du mort qui mangeait. Il fut décidé que c'était l'un & l'autre. Les mêts délicats & peu ſubſtantiels comme les méringues, la crême foüettée & les fruits fondans étaient pour l'ame; les roſt-bif étaient pour le corps.

Les rois de Perſe furent, dit-on, les premiers qui ſe firent ſervir à manger après leur mort. Preſque tous les rois d'aujourd'hui les imitent; mais ce ſont les moines qui mangent leur dîner & leur ſouper, & qui boivent le vin. Ainſi les rois ne ſont pas à proprement parler des vampires. Les vrais vampires ſont les moines qui mangent aux dépens des rois & des peuples.

Il eſt bien vrai que St. Staniſlas qui avait acheté une terre conſidérable d'un gentilhomme Polonais, & qui ne l'avait point payée, étant pourſuivi devant le roi Boleſlas par les héritiers, reſſuſcita le gentilhomme; mais ce

fut uniquement pour se faire donner quittance. Et il n'est point dit qu'il ait donné seulement un pot de vin au vendeur, lequel s'en retourna dans l'autre monde, sans avoir ni bu ni mangé.

On agite ensuite la grande question, si l'on peut absoudre un vampire qui est mort excommunié. Cela va plus au fait.

Je ne suis pas assez profond dans la théologie pour dire mon avis sur cet article; mais je serais volontiers pour l'absolution; parce que dans toutes les affaires douteuses il faut toûjours prendre le parti le plus doux.

Odia restringenda, favores ampliandi.

Le résultat de tout ceci est qu'une grande partie de l'Europe a été infestée de vampires pendant cinq ou six ans, & qu'il n'y en a plus: Que nous avons eu des convulsionnaires en France pendant plus de vingt ans, & qu'il n'y en a plus: Que nous avons eu des possédés pendant dix-sept cent ans, & qu'il n'y en a plus: Qu'on a toûjours ressuscité des morts depuis Hippolite, & qu'on n'en ressuscite plus: Que nous avons eu des jésuites en Espagne, en Portugal, en France, dans les deux Siciles, & que nous n'en avons plus.

VISION.

QUand je parle de viſion, je n'entends pas la manière admirable dont nos yeux apperçoivent les objets, & dont les tableaux de tout ce que nous voyons ſe peignent dans la rétine : peinture divine deſſinée ſuivant toutes les loix des mathématiques, & qui par conſéquent eſt, ainſi que tout le reſte, de la main de l'Eternel géomètre, en dépit de ceux qui font les entendus, & qui feignent de croire que l'œil n'eſt pas deſtiné à voir, l'oreille à entendre & le pied à marcher. Cette matière a été traitée ſi ſavamment par tant de grands génies, qu'il n'y a plus de grains à ramaſſer après leurs moiſſons.

Je ne prétends point parler de l'héréſie dont fut accuſé le pape Jean XXII, qui prétendait que les ſaints ne jouïraient de la viſion béatifique qu'après le jugement dernier. Je laiſſe là cette viſion.

Mon objet eſt cette multitude innombrable de viſions, dont tant de ſaints perſonnages ont été favoriſés ou tourmentés ; que tant d'imbécilles ont cru avoir ; & avec leſquelles tant de fripons & de friponnes ont attrapé le monde, ſoit pour ſe faire une réputation

de béats, de béates, ce qui eſt très flatteur; ſoit pour gagner de l'argent, ce qui eſt encor plus flatteur pour tous les charlatans.

Calmet & Langlet ont fait d'amples recueils de ces viſions. La plus intéreſſante à mon gré, celle qui a produit les plus grands effets, puiſqu'elle a ſervi à la réforme des trois quarts de la Suiſſe, eſt celle de ce jeune jacobin Yetzer, dont j'ai déja entretenu mon cher lecteur. Cet Yetzer vit, comme vous ſavez, pluſieurs fois la ſainte Vierge & ſainte Barbe, qui lui imprimèrent les ſtigmates de JESUS-CHRIST. Vous n'ignorez pas comment il reçut d'un prieur jacobin une hoſtie ſaupoudrée d'arſenic, & comment l'évêque de Lauſanne voulut le faire brûler pour s'être plaint d'avoir été empoiſonné. Vous avez vu que ces abominations furent une des cauſes du malheur qu'eurent les Bernois de ceſſer d'être catholiques apoſtoliques & romains.

Je ſuis fâché de n'avoir point à vous parler de viſions de cette force.

Cependant vous m'avouerez que la viſion des révérends pères cordeliers d'Orléans en 1534, eſt celle qui en approche le plus, quoique de fort loin. Le procès criminel qu'elle occaſionna eſt encore en manuſcrit dans la bibliothèque du Roi de France, numero 1770.

L'illuſtre maiſon de Saint-Mémin avait fait de grands biens au couvent des corde-

liers, & avait ſa ſépulture dans leur égliſe. La femme d'un ſeigneur de Saint-Mémin prevôt d'Orléans étant morte, ſon mari croyant que ſes ancêtres s'étaient aſſez appauvris en donnant aux moines, fit un préſent à ces frères qui ne leur parut pas aſſez conſidérable. Ces bons franciſcains s'aviſèrent de vouloir déterrer la défunte, pour forcer le veuf à faire réenterrer ſa femme en leur terre ſainte en les payant mieux. Le projet n'était pas ſenſé; car le ſeigneur de St. Mémin n'aurait pas manqué de la faire inhumer ailleurs. Mais il entre ſouvent de la folie dans la friponnerie.

D'abord l'ame de la dame de St. Mémin n'apparut qu'à deux frères. Elle leur dit: a) *je ſuis damnée comme Judas, parce que mon mari n'a pas donné aſſez.* Les deux petits coquins, qui rapportèrent ces paroles, ne s'apperçurent pas qu'elles devaient nuire au couvent plutôt que lui profiter. Le but du couvent était d'extorquer de l'argent du ſeigneur de Saint-Mémin pour le repos de l'ame de ſa femme. Or ſi Madame de Saint-Mémin était damnée, tout l'argent du monde ne pouvait la ſauver: on n'avait rien à donner; les cordeliers perdaient leur rétribution.

Il y avait dans ce tems-là très peu de bon ſens

a) Tiré d'un manuſcrit de la bibliothèque de l'évêque de Blois, un Caumartin.

ſens en France. La nation avait été abrutie par l'invaſion des Francs, & enſuite par l'invaſion de la théologie ſcolaſtique. Mais il ſe trouva dans Orléans quelques perſonnes qui raiſonnèrent. Elles ſe doutèrent que ſi le grand-Etre avait permis que l'ame de Madame de Saint-Mémin apparût à deux franciſcains, il n'était pas naturel que cette ame ſe fût déclarée *damnée comme Judas.* Cette comparaiſon leur parut hors d'œuvre. Cette Dame n'avait point vendu notre Seigneur JESUS-CHRIST trente deniers; elle ne s'était point pendue; ſes inteſtins ne lui étaient point ſortis du ventre; il n'y avait aucun prétexte pour la comparer à Judas.

Cela donna du ſoupçon; & la rumeur fut d'autant plus grande dans Orléans, qu'il y avait déja des hérétiques qui ne croyaient pas à certaines viſions, & qui en admettant des principes abſurdes, ne laiſſaient pas pourtant d'en tirer d'aſſez bonnes concluſions. Les cordeliers changèrent donc de batterie, & mirent la Dame en purgatoire.

Elle apparut donc encor, & déclara que le purgatoire était ſon partage: mais elle demanda d'être déterrée. Ce n'était pas l'uſage qu'on exhumât les purgatoriés; mais on eſpérait que Mr. de Saint-Mémin préviendrait cet affront extraordinaire en donnant quelque argent. Cette demande d'être jettée hors de l'égliſe augmenta les ſoupçons. On ſavait bien

que les ames apparaiſſaient ſouvent ; mais elles ne demandent point qu'on les déterre.

L'ame, depuis ce tems ne parla plus, mais elle lutina tout le monde dans le couvent & dans l'égliſe. Les frères cordeliers l'exorciſèrent. Frère Pierre d'Arras s'y prit pour la conjurer d'une manière qui n'était pas adroite. Il lui diſait, Si tu es l'ame de feue Madame de Saint-Mémin, frappe quatre coups ; & on entendit les quatre coups. Si tu es damnée, frappe ſix coups ; & les ſix coups furent frappés. Si tu es encor plus tourmentée en enfer parce que ton corps eſt enterré en terre ſainte, frappe ſix autres coups ; & ces ſix autres coups furent entendus encor plus diſtinctement *a*). Si nous déterrons ton corps, & ſi nous ceſſons de prier DIEU pour toi, ſeras-tu moins damnée ? frappe cinq coups pour nous le certifier ; & l'ame le certifia par cinq coups.

Cet interrogatoire de l'ame fait par Pierre d'Arras, fut ſigné par vingt-deux cordeliers, à la tête deſquels était le révérend père provincial. Ce père provincial lui fit le lendemain les mêmes queſtions, & il lui fut répondu de même.

On dira que l'ame ayant déclaré qu'elle était en purgatoire, les cordeliers ne devaient pas la ſuppoſer en enfer ; mais ce n'eſt pas ma faute ſi des théologiens ſe contrediſent.

a) Toutes ces particularités ſont détaillées dans l'Hiſtoire des apparitions & viſions de l'abbé Langlet.

Le ſeigneur de Saint-Mémin préſenta requête au roi contre les péres cordeliers. Ils préſentèrent requête de leur côté ; le roi délégua des juges, à la tête deſquels était Adrien Fumée maître des requêtes.

Le procureur-général de la commiſſion requit que leſdits cordeliers fuſſent brûlés. Mais l'arrêt ne les condamna qu'à faire tous amende honorable la torche au poing, & à être bannis du royaume. Cet arrêt eſt du 18 Février 1534.

Après une telle viſion, il eſt inutile d'en rapporter d'autres : elles ſont toutes ou du genre de la friponnerie, ou du genre de la folie. Les viſions du premier genre ſont du reſſort de la juſtice : celles du ſecond genre ſont ou des viſions de fous malades, ou des viſions de fous en bonne ſanté. Les premières appartiennent à la médecine, & les ſecondes aux petites-maiſons.

AVERTISSEMENT.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer ce neuviéme volume que par une nouvelle édition des Lettres de Memmius à Ciceron, que tous les ſavans ont reconnues unanimement pour être de Memmius.

LETTRES DE MEMMIUS A CICERON.

PRÉFACE.

NUl homme de lettres n'ignore que Titus Lucretius Carus, *nommé parmi nous* Lucrèce, *fit ſon beau poëme pour former, comme on dit*, l'eſprit & le cœur, *de* Caius Memmius Gemellus, *jeune homme d'une grande eſpérance, & d'une des plus anciennes maiſons de Rome.*

Ce Memmius *devint meilleur philoſophe que ſon maître, comme on le verra par ſes lettres à* Ciceron.

L'amiral Ruſſe Shermetof *les ayant lues en manuſcrit à Rome dans la bibliothèque du Vatican, s'amuſa à les traduire dans ſa langue pour* former l'eſprit & le cœur *d'un de ſes neveux. Nous les avons traduites du ruſſe en français, n'ayant pas eu comme monſieur l'amiral la faculté de conſulter la bibliothèque du Vatican. Mais nous pouvons aſſurer que les deux traductions ſont de la plus grande fidélité. On y verra l'eſprit de Rome tel qu'il était alors (car il a bien changé depuis.) La philoſophie de* Memmius *eſt quelquefois un peu*

hardie : on peut faire le même reproche à celle de Ciceron *& de tous les grands-hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de* St. Thomas *d'Aquin. Cependant, on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire plaisir.*

LETTRE PREMIERE.

J'apprends avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec surprise la mort de mon ami *Lucrèce*. Il est affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus supporter; ses maux étaient incurables; c'est là le cas de mourir. Je trouve qu'il a eu beaucoup plus de raison que *Caton*; car si vous & moi & *Brutus* nous avons survécu à la république, *Caton* pouvait bien lui survivre aussi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *César?* croyait-il qu'il était de son devoir de se tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapsa? Si cela était, *César* lui-même aurait dû se donner un coup de poignard après sa défaite à Dirrachium; mais il sut se réserver pour des destins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'est la nature. Elle ne pardonne

point quand elle a porté ſon arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait ſouffert, & il ne ſouffre plus. Il s'eſt ſervi du droit de ſortir de ſa maiſon quand elle eſt prête à tomber. Vis tant que tu as une juſte eſpérance; l'as-tu perdue? meurs; c'était-là ſa règle, c'eſt la mienne. J'approuve *Lucrèce*, & je le regrette.

Sa mort m'a fait relire ſon poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le diſciple s'eſt bien écarté du maître; nous ne ſommes ni vous ni moi de ſa ſecte; nous ſommes académiciens. C'eſt au fond n'être d'aucune ſecte.

Je vous envoye ce que je viens d'écrire ſur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les ſénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philoſopher; c'eſt à *Céſar* de gouverner la terre; mais c'eſt à *Ciceron* de l'inſtruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

Vous avez raiſon, grand-homme, *Lucrèce* eſt admirable dans ſes exordes, dans ſes deſcriptions, dans ſa morale, dans tout ce qu'il dit contre la ſuperſtition. Ce beau vers,

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum,

durera autant que le monde. S'il n'était pas

un phyficien auffi ridicule que tous les autres, il ferait un homme divin. Ses tableaux de la fuperftition m'affectèrent furtout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte & de Syrie. Nos poulets facrés & nos augures dont vous vous moquez avec tant de grace dans votre traité de la *Divination*, font des chofes fenfées en comparaifon des horribles abfurdités dont je fus témoin. Perfonne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopatre* & fa cour. C'eft une femme qui a autant d'efprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome; elle eft bien digne de vous entendre. Mais toute fouveraine qu'elle eft en Egypte, toute philofophe qu'elle eft, elle ne peut guérir fa nation. Les prêtres l'affaffineraient; le fot peuple prendrait leur parti, & crierait que les faints prêtres ont vengé *Serapis* & les chats.

C'eft bien pis en Syrie; il y a cinquante Relligions, & c'eft à qui furpaffera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs: *Craffus* & *Pompée* ne les ont point affez châtiés. Vous ne les connaiffez point à Rome: ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les efpèces. Mais chez eux ils font les plus infolens de tous les hommes, déteftés de tous leurs voifins, & les déteftant tous. Toûjours ou voleurs, ou volés, ou brigands ou efclaves, affaffins & affaffinés tour-à-tour.

Les Perſes, les Scythes ſont mille fois plus raiſonnables ; les bracmanes en comparaiſon d'eux ſont des Dieux bienfeſans.

Je ſais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné le premier des Romains entrer par la brêche dans ce temple de Jéruſalem qui était une citadelle aſſez forte, & je ſais encor plus de gré au dernier des Scipions d'avoir fait pendre leur roitelet qui avait oſé prendre le nom d'*Alexandre.*

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent preſque à la Paleſtine ; vous avez été témoin des barbaries & des ſuperſtitions de ce peuple, vous l'avez bien caractériſé dans votre belle oraiſon pour *Flaccus.* Tous les autres peuples ont commis des crimes ; les Juifs ſont les ſeuls qui s'en ſoient vantés. Ils ſont tous nés avec la rage du fanatiſme dans le cœur, comme les Germains & les Anglais naiſſent avec des cheveux blonds. Je ne ſerais point étonné que cette nation ne fût un jour funeſte au genre-humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la ſuperſtition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs ſon tombeau.

TROISIEME LETTRE.

J'entre en matière tout-d'un-coup cette fois-ci, & je dis malgré *Lucrèce* & *Epicure*, non pas qu'il y a des Dieux, mais qu'il exifte un DIEU. Bien des philofophes me siffleront, ils m'appelleront *efprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les fupplie de me pardonner ma faibleffe.

Je fuis du fentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des Dieux*. La terre, les aftres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon* (fans adopter fes autres principes) : Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports & une fin. Il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde. Juge donc que ce monde eft arrangé par une intelligence fuprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des fuppofitions puériles ; perfonne n'a jamais été abfurde pour nier que la fphère d'*Archimède*, & celle de *Poffidonius* foient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne font cependant que des images très faibles, très imparfaites de cette immenfe fphère du monde que *Platon* appelle avec tant de raifon l'*ouvrage de l'éternel géomètre*. Comment donc

oſer ſuppoſer que l'original eſt l'effet du hazard quand on avoue que la copie eſt de la main d'un grand génie?

Le hazard n'eſt rien ; il n'eſt point de hazard. Nous avons nommé ainſi l'effet que nous voyons d'une cauſe que nous ne voyons pas. Point d'effet ſans cauſe ; point d'exiſtence ſans raiſon d'exiſter ; c'eſt-là le premier principe de tous les vrais philoſophes.

Comment *Epicure*, & enſuite *Lucrèce* ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns ſans bouche, les autres ſans viſcères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes, & qu'enfin le même hazard a fait naître des animaux accomplis.

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encor en Egypte des rats dont une moitié eſt formée, & dont l'autre n'eſt encor que de la fange. Ils ſe ſont bien trompés ; ces ſotiſes pouvaient être imaginées par des Grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux ; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal ſans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, eſt un ruſtre, & non pas un philoſophe ; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me diſaient, il faut que le bled pourriſſe & germe dans la terre pour reſſuſciter, ſe former, &

nous alimenter. Je leur dis, Miférables, fervez-vous de vos yeux avant de vous fervir de votre langue ; fuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit, comme il s'enfle, comme il fe relève, & avec quelle vertu incompréhenfible il étend fes racines & fes enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enfeigner les hommes, & vous ne favez pas feulement d'où vient le pain que vous mangez.

Mais qui a fait ces aftres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans lefquels un art fi merveilleux éclate ? il faut bien que ce foit un fublime artifte ; il faut bien que ce foit une intelligence prodigieufement au-deffus de la nôtre, puis qu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre. Et cette intelligence, cette puiffance, c'eft ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrète à ce mot. La foule & la fuite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoye ce petit volume, puifque vous le permettez ; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous reffemblent, à des hommes fans impiété & fans fuperftition, dégagés des préjugés de l'école & de ceux du monde, qui aiment la vérité & non la difpute ; qui ne font certains que de ce qui eft démontré, & qui fe défient encor de ce qui eft le plus vraifemblable.

Ici fuit le traité de Memmius.

1°.

QU'IL N'Y A QU'UN DIEU CONTRE EPICURE, LUCRÈCE ET AUTRES PHILOSOPHES.

Je ne dois admettre que ce qui m'eſt prouvé; & il m'eſt prouvé qu'il y a dans la nature une puiſſance intelligente. *a*)

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparée du grand tout? y eſt-elle unie? y eſt-elle identifiée? en eſt-elle le principe? y a-t-il pluſieurs puiſſances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces queſtions que je me ſuis faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe que je ne puis porter; pourai-je au moins le ſoulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouït de la vie, & ſurtout l'homme, la terre, la mer, le ſoleil, & tous les aſtres, m'ayant appris qu'il eſt une intelligence active, c'eſt-à-dire un DIEU, je leur ai demandé à tous ce que c'eſt que DIEU, où il habite, s'il a des aſſociés? J'ai contemplé le divin ouvrage, & je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature; elle eſt demeurée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle s'eſt montrée, & c'eſt comme ſi elle m'avait parlé; je crois l'entendre. Elle me dit, Mon ſoleil fait éclore & meurir mes fruits ſur ce petit

a) Il l'a prouvé dans ſa troiſiéme lettre.

globe qu'il éclaire, & qu'il échauffe ainſi que les autres globes. L'aſtre de la nuit donne ſa lumiere réfléchie à la terre qui lui envoye la ſienne ; tout eſt lié, tout eſt aſſujetti à des loix qui jamais ne ſe démentent ; donc tout a été combiné par une ſeule intelligence.

Ceux qui en ſuppoſeraient pluſieurs doivent abſolument les ſuppoſer ou contraires, ou d'accord enſemble, ou différentes, ou ſemblables. Si elles ſont différentes & contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philoſophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité ; ils conviennent donc tous, malgré eux, qu'il n'y a qu'un DIEU ſuprême.

La nature a continué, & m'a dit : Tu me demandes où eſt ce DIEU ? il ne peut être que dans moi ; car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il ? dans les eſpaces imaginaires ? Il ne peut être une ſubſtance à part ; il m'anime, il eſt ma vie. Ta ſenſation eſt dans tout ton corps, DIEU eſt dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce DIEU, & impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne ſe voit pas ; comment pourrais-je voir ce qui eſt l'ame de l'univers entier ?

2°.

SUITE DES PROBABILITÉS DE L'UNITÉ DE DIEU.

Platon, *Ariſtote*, *Ciceron* & moi, nous ſommes des animaux, c'eſt-à-dire, nous ſommes animés. Il ſe peut que dans d'autres globes il ſoit des animaux d'une autre eſpèce, mille millions de fois plus éclairés & plus puiſſans que nous; comme il ſe peut qu'il y ait des montagnes d'or & des rivières de nectar. On appellera ces animaux *Dieux* improprement, mais il ſe peut auſſi qu'il n'y en ait pas : nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux : mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan; & ce deſſein, ce plan ne pouvait être conçu & exécuté ſans une intelligence puiſſante; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce DIEU, & rejetter tous ces prétendus Dieux habitans des planètes & de l'olympe; & tous ces prétendus fils de DIEU, les *Bacchus*, les *Hercules*, les *Perſées*, les *Romulus*, &c. &c. Ce ſont des fables miléſiennes, des contes de ſorciers. Un DIEU ſe joindre à la nature humaine! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, & en ont eu de la race; cela ſerait bien moins impertinent.

Tenons - nous - en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il eſt une grande intelligence. Fixons - nous à ce point juſqu'à-ce que nous puiſſions faire encor quelques pas dans ce vaſte abîme.

3°.

CONTRE LES ATHÉES.

Il était bien hardi ce *Straton* qui accordant l'intelligence aux opérations de ſon chien de chaſſe, la niait aux œuvres merveilleuſes de toute la nature. Il avait le pouvoir de penſer ; & il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui penſât.

Il diſait que la nature ſeule, par ſes combinaiſons, produit des animaux penſans. Je l'arrête là & je lui demande quelle preuve il en a ? il me répond que c'eſt ſon ſyſtème, ſon hypothèſe ; que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis, je ne veux point d'hypothèſe, je veux des preuves. Quand *Poſſidonius* me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, & qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonſtration.

Je ne ſais pas ſi dans la ſuite des tems il ſe trouvera quelqu'un d'aſſez fou pour aſſurer que la matière, ſans penſer, produit d'elle-même

même des milliards d'êtres qui penſent. Je lui ſoutiendrai que ſuivant ce beau ſyſtême, la matière pourait produire un DIEU ſage, puiſſant & bon.

Car ſi la matière ſeule a produit *Archimède* & vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui ſerait incomparablement au-deſſus d'*Archimède* & de vous par le génie, au-deſſus de tous les hommes enſemble, par la force & par la puiſſance, qui diſpoſerait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argile ſouple à ſes volontés, en un mot, un DIEU? Je n'y vois aucune difficulté. Cette folie ſuit évidemment de ſon ſyſtême.

4°.

SUITE DE LA RÉFUTATION DE L'ATHÉISME.

D'autres, comme *Architas*, ſupputent que l'univers eſt le produit des nombres. Oh que les chances ont de pouvoir! Un coup de dez doit néceſſairement amener rafles de mondes; car le ſeul mouvement de trois dez dans un cornet vous aménera rafle de ſix, le point de Vénus, très aiſément en un quart d'heure. La matière toûjours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaiſons poſſibles. Ce monde eſt une de ces combinaiſons; donc elle avait autant de

droit à l'exiſtence que toutes les autres ; donc elle devait arriver ; donc il était impoſſible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaiſons ayant été épuiſées ; donc à chaque coup de dez il n'y avait que l'unité à parier contre l'infini que cet univers ſerait formé tel qu'il eſt.

Je laiſſe *Architas* jouer un jeu auſſi déſavantageux ; & puiſqu'il y a toûjours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne ſe ruine. Mais avant de lui ôter la jouïſſance de ſon bien, je lui demande comment à chaque inſtant le mouvement de ſon cornet qui roule toûjours ne détruit pas ce monde ſi ancien, & n'en forme pas un nouveau ?

Vous riez de toutes ces folies, ſage *Ciceron*, & vous en riez avec indulgence. Vous laiſſez tous ces enfans ſouffler en l'air ſur leurs bouteilles de ſavon : leurs vains amuſemens ne feront jamais dangereux. Un an des guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée* a fait plus de mal à la terre que n'en pouraient faire tous les athées enſemble pendant toute l'éternité.

5°.

RAISON DES ATHÉES.

Quelle eſt la raiſon qui fait tant d'athées ? c'eſt la contemplation de nos malheurs & de nos crimes. *Lucrèce* était plus excuſable que

perſonne ; il n'a vu autour de lui, & n'a éprouvé que des calamités. Rome depuis *Sylla* doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre ſang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *Céſar* ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même. Mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. *Céſar* lui-même dans tout le cours de ſa vie qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait ? des malheureux. Il a exterminé de pauvres Gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui ſacrifiaient les filles des citoyens après avoir abuſé d'elles. De vieilles ſorcières ſanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, & qui n'ayant pas de maiſon, allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviſte* était à la tête de ces ſauvages ; & leurs magiciennes avaient un pouvoir abſolu ſur *Arioviſte.* Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient ſacrifier à leurs Dieux *Procilius* & *Titius* deux ambaſſadeurs envoyés par *Céſar* à ce perfide *Arioviſte*, lorſque nous arrivames & que nous délivrames ces deux citoyens que nous trouvames chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces ; & en vérité nous ne valions guères mieux.

Jettez les yeux ſur toutes les autres nations connues ; vous ne voyez que des tyrans & des eſclaves, des dévaſtations, des conſpirations & des ſupplices.

Les animaux ſont encor plus miſérables que nous ; aſſujettis aux mêmes maladies, ils ſont ſans aucun ſecours ; nés tous ſenſibles, ils ſont dévorés les uns par les autres. Point d'eſpèce qui n'ait ſon bourreau. La terre d'un pole à l'autre eſt un champ de carnage; & la nature ſanglante eſt aſſiſe entre la naiſſance & la mort.

Quelques poëtes, poür remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange conſolation ! étrange chimère ! les enfers ſont chez nous. Le chien à trois têtes, & les trois parques, & les trois furies ſont des agneaux en comparaiſon de nos *Sylla* & de nos *Marius*.

Comment un DIEU aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de miſères & de forfaits ? On ſuppoſe un DIEU puiſſant, ſage, juſte & bon : & nous voyons de tous côtés folie, injuſtice & méchanceté. On aime mieux alors nier DIEU que le blaſphémer. Auſſi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raiſons de l'athéïſme ; le reſte eſt diſpute d'école.

6°.

RÉPONSE AUX PLAINTES DES ATHÉES.

A ces plaintes du genre-humain, à ces cris éternels de la nature toûjours ſouffrante, que répondrai-je ?

J'ai vu évidemment des fins & des moyens. Ceux qui diſent que ni l'œil n'eſt fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'eſtomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un DIEU conſolateur & qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendriſſent; je gémis avec eux, & j'oublie de les condamner.

Mortels qui ſouffrez & qui penſez, compagnons de mes ſupplices, cherchons enſemble quelque conſolation, & quelques argumens. Je vous ai dit qu'il eſt dans la nature une intelligence, un DIEU ; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le ſais-je? dois-je le préſumer? ſuis-je de ſes conſeils? je le crois très ſage; ſon ſoleil & ſes étoiles me l'apprennent. Je le crois très juſte & très bon; car d'où lui viendrait l'injuſtice & la malice? il y a du bon, donc DIEU l'eſt; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je enviſager DIEU? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ſes enfans.

7°.

SI DIEU EST INFINI ET S'IL A PU EMPÊCHER LE MAL.

Quelques philoſophes me crient, DIEU eſt éternel, infini, tout-puiſſant; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans ſon édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, & s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant; vous en faites notre perſécuteur, notre bourreau, & non pas notre DIEU.

Il eſt éternel ſans doute. Dès qu'il exiſte quelque être, il exiſte un être de toute éternité; ſans quoi le néant donnerait l'exiſtence. La nature eſt éternelle, l'intelligence qui l'anime eſt éternelle. Mais d'où ſavons-nous qu'elle eſt infinie? la nature eſt-elle infinie? qu'eſt-ce que l'infini actuel? nous ne connaiſſons que des bornes; il eſt vraiſemblable que la nature a les ſiennes; le vide en eſt une preuve. Si la nature eſt limitée, pourquoi l'intelligence ſuprême ne le ſerait-elle pas? pourquoi ce DIEU qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle? ſa puiſſance eſt très grande: mais qui nous a dit qu'elle eſt infinie, quand ſes ouvrages nous montrent le contraire? quand la ſeule reſſource qui nous reſte pour le diſculper eſt d'avouer que ſon pouvoir n'a pu triompher du mal

physique & moral? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal ; & l'Eternel artisan a été forcé dans ses moyens en faisant encor (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en disposait les ressorts.

Qui sait enfin si le mal qui règne depuis tant de siécles ne produira pas un plus grand bien dans des tems encor plus longs?

Hélas! faibles & malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux sont réels ; & je ne vous console que par des peut-être.

8°.

SI DIEU ARRANGEA LE MONDE DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Rien ne se fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philosophes sans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire parait absurde. C'est même une preuve de l'éternité de DIEU. C'est bien plus, c'est sa justification. Pour moi, j'admire comment cette auguste intelligence a pu construire cet immense édifice avec de la simple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs pussent varier tant de nuances.

Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que ſi la matière exiſtait, DIEU exiſtait auſſi.

Quand l'a-t-il fait obéir à ſa main puiſſante ? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière exiſtait dans l'éternité, comme tout le monde l'avoue, ce n'eſt pas d'hier que la ſuprême intelligence l'a miſe en œuvre. Quoi ! DIEU eſt néceſſairement actif, & il aurait paſſé une éternité ſans agir ! il eſt le grand-Etre néceſſaire : comment aurait-il été pendant des ſiécles éternels le grand-Etre inutile ?

Le chaos eſt une imagination poëtique. Ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas tout ſe ſerait donné de lui-même & ſans deſſein, le mouvement, l'ordre & la vie, ce qui nous ſemble abſurde.

Dans le ſecond cas, DIEU aura tout fait ; mais il aura toûjours tout fait ; il aura toûjours tout diſpoſé néceſſairement de la manière la plus prompte & la plus convenable au ſujet ſur lequel il travaillait.

Si on peut comparer DIEU au ſoleil ſon éternel ouvrage, il était comme cet aſtre, dont les rayons émanent dès qu'il exiſte. DIEU en formant le ſoleil lumineux ne pouvait lui ôter ſes taches. DIEU en formant l'homme avec des paſſions néceſſaires, ne pouvait peut-

être prévenir ni ſes vices, ni ſes déſaſtres. Toûjours des peut-être ; mais je n'ai point d'autre moyen de juſtifier la Divinité.

Cher *Ciceron*, je ne demande point que vous penſiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penſer.

9°.

DES DEUX PRINCIPES, ET DE QUELQUES AUTRES FABLES.

Les Perſes, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromaze*, ou *Oroſmad*, s'était complu à former un être puiſſant & méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui ſervir d'antagoniſte ; & que le bon *Oromaze* qui nous protège, combat ſans ceſſe *Arimane* le malin qui nous perſécute. C'eſt ainſi que j'ai vu un de mes centurions qui ſe battait tous les matins contre ſon ſinge pour ſe tenir en haleine.

D'autres Perſes, & c'eſt, dit-on, le plus grand nombre, croyent le tyran *Arimane* auſſi ancien que le bon prince *Oroſmad*. Ils diſent qu'il caſſe les œufs que le favorable *Oroſmad* pond ſans ceſſe, & qu'il y fait entrer le mal ; qu'il répand les ténèbres partout où l'autre envoye la lumière ; les maladies quand l'autre donne la ſanté ; & qu'il fait toûjours marcher la mort à la ſuite de la vie. Il me ſemble que

je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un diſtribue des poiſons, & l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raiſon dans cette fable. Pour moi, je n'y apperçois que du ridicule; je n'aime point à voir DIEU qui eſt la raiſon même, toûjours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois Dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*, la puiſſance & la gloire; *Vitſnou* ou *Bitſnou*, la tendreſſe & la bienfaiſance; *Sub* ou *Sib*, la terreur & la deſtruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta*, dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abîme par les trois Dieux, ou plutôt par le grand DIEU qui préſidait à ces trois. Après des ſiécles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; & ils apportèrent le mal ſur la terre; ce qui obligea DIEU, ou les trois Dieux de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déja porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient ſe révolter contre lui? comment DIEU aurait-il donné une ſeconde loi dans ſon Veidam? ſa première était donc mauvaiſe.

Ce conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques na-

tions aſiatiques ; & enfin, il a ſervi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Oſiris* & leur *Typhon.*

Le *Jupiter* d'Homère avec ſes deux tonneaux, me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais vin que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toûjours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour juſtifier ou pour accuſer la providence, ou pour s'amuſer d'elle, eſt la boëte de *Pandore.* Ainſi on n'a jamais débité que des fables comiques ſur la plus triſte des vérités.

10°.

SI LE MAL EST NÉCESSAIRE.

Tous les hommes ayant épuiſé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exiſter ſous un DIEU bon, quel téméraire oſera ſe flatter de trouver ce que *Ciceron* cherche encor en vain ? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puiſque *Ciceron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible & nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière étherée court

dans tous les pores : le bien fait à-peu-près le même effet. Deux amans jouïssans goûtent le bonheur dans tout leur être ; cela eſt ainſi de tout tems. Que puis-je en penſer ? ſinon que cela fut néceſſaire de tout tems.

Je ſuis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la baſe de tous les ſyſtêmes, dans laquelle tous les philoſophes retombent après mille détours, & qui m'eſt démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, & auxquels j'ai eu part ; c'eſt le fataliſme, c'eſt la néceſſité dont je vous ai déja parlé.

Si je deſcends dans moi-même, qu'y vois-je que le fataliſme ? ne falait-il pas que je nâquiſſe quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent ſa matrice, & me jettèrent néceſſairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y oppoſer ? me ſuis-je donné quelque choſe ? toutes mes idées ne ſont-elles pas entrées ſucceſſivement dans ma tête ſans que j'en aye appellé aucune ? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, ſans quoi ma volonté n'aurait point eu de cauſe. Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la ſuite néceſſaire de toutes ces prémiſſes néceſſaires ? n'en eſt-il pas ainſi dans toute la nature ?

Ou ce qui exiſte eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, il eſt démontré inu-

tile. L'univers en ce cas ferait inutile; donc il exifte d'une néceffité abfolue. DIEU fon moteur, fon fabricateur, fon ame, ferait inutile; donc DIEU exifte & opère d'une néceffité abfolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis fortir de ce cercle dans lequel je me fens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenfe dont tout eft chaînon; elle embraffe, elle ferre aujourd'hui la nature; elle l'embraffait hier, elle l'entourera demain; je ne puis ni voir, ni concevoir un commencement des chofes. Ou rien n'exifte; ou tout eft éternel.

Je me fens irréfiftiblement déterminé à croire le mal néceffaire, puifqu'il eft. Je n'apperçois d'autre raifon de fon exiftence que cette exiftence même.

O *Ciceron*, détrompez-moi, fi je fuis dans l'erreur; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de fato*, fans prefque vous en appercevoir! tant la vérité a de force, tant la deftinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez!

11°.

CONFIRMATION DES PREUVES DE LA NÉCESSITÉ DES CHOSES.

Il y a certainement des chofes que la fuprême intelligence ne peut empêcher. Par exem-

ple, que le paſſé n'ait exiſté, que le préſent ne ſoit dans un flux continuel, que l'avenir ne ſoit la ſuite du préſent ; que les vérités matématiques ne ſoient vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit plus grand que le contenant; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille, que la lune paſſe par un trou d'éguille.

La liſte de ces impoſſibilités ſerait très longue. Il eſt donc encor une fois très vraiſemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante & bonne, ne peut avoir fait déliberément des ouvrages de contradictions. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt manquée ; & c'eſt ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence ſi bonne. Oh ſi du moins il n'y avait que la moitié de ſes créatures qui fût méchante ! mais que de crimes depuis la calomnie juſqu'au parricide ! quoi ! un agneau, une colombe, une tourterelle, un roſſignol ne me nuiront jamais, & DIEU me nuirait toûjours ! il ouvrirait des abîmes ſous mes pas, ou il engloutirait la ville où je ſuis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la ſouffrance, & cela ſans motif, ſans raiſon, ſans qu'il en réſulte le moindre bien ! non, mon DIEU ; non, Etre ſuprême, Etre bienfaiſant, je ne puis le croire ; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à DIEU ſa liberté. Que ſa puiſſance ſuprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'eſt exercer ſa liberté pleinement. DIEU a fait tout ce qu'un DIEU pouvait faire. Il eſt beau qu'un DIÈU ne puiſſe faire le mal,

12°.

RÉPONSE A CEUX QUI OBJECTERAIENT QU'ON FAIT DIEU ÉTENDU, MATÉRIEL, ET QU'ON L'INCORPORE AVEC LA NATURE.

Quelques platoniciens me reprochent que j'ôte à DIEU ſa ſimplicité, que je le ſuppoſe étendu, que je ne le diſtingue pas aſſez de la nature; que je ſuis plutôt les dogmes de *Straton* que ceux des autres philoſophes.

Mon cher *Ciceron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne ſavons ce que c'eſt que DIEU. Bornons-nous à ſavoir qu'il en exiſte un. Il n'eſt donné à l'homme de connaître ni de quoi les aſtres ſont formés, ni comment eſt fait le maître des aſtres.

Que DIEU ſoit appellé *Etre ſimple*, j'y conſens de tout mon cœur. Simple ou étendu, je l'adorerai également; mais je ne comprends pas ce que c'eſt qu'un être ſimple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, diſent qu'un point géométrique eſt un être ſimple;

Mais un point géométrique eſt une ſuppoſition, une abſtraction de l'eſprit, une chimère. DIEU ne peut être un point géométrique, je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi DIEU ne ferait-il pas étendu lui qui eſt dans toute la nature ? en quoi l'étendue répugne-t-elle à ſon eſſence ?

Si le grand Etre intelligent & néceſſaire opère ſur l'étendue, comment agit-il où il n'eſt pas ? & s'il eſt en tous les lieux où il agit, comment n'eſt-il pas étendu ?

Un être dont je pourais nier l'exiſtence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'exiſterait nulle part.

Un être ſimple eſt incompréhenſible ; c'eſt un mot vide de ſens, qui ne rend DIEU ni plus reſpectable, ni plus aimable, ni plus puiſſant, ni plus raiſonnable. C'eſt plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame eſt un exemple, & une preuve de la ſimplicité du grand Etre ; que nous ne voyons ni ne ſentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple, que cependant elle exiſte en un lieu, & qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand Etre ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'Etre ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplit de place,

place, le releguât-on hors de tout lieu sans qu'il cessât d'être, rassemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, sans croire aucune école, & sans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

13°.

SI LA NATURE DE L'AME PEUT NOUS FAIRE CONNAITRE LA NATURE DE DIEU.

J'ai conclu déja que puisqu'une intelligence préside à mon faible corps, une intelligence suprême préside au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourai-je jamais savoir ce qui sent & ce qui pense en moi? est-ce un être invisible, intangible, incorporel qui est dans mon corps? nul homme n'a encor osé le dire. *Platon* lui-même n'a pas eu cette hardiesse. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans lesquels est la sensation! un être simple & qui augmente avec l'âge! un être incorruptible & qui dépérit par degrés! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhensibles! quoi! je ne puis rien connaître que par mes sens, & j'admettrai dans moi un être entiérement opposé à mes sens! Tous les animaux ont du sentiment comme moi, tous ont des idées que

leurs ſens leur fourniſſent : auront-ils tous une ame comme moi? nouveau ſujet, nouvelle raiſon d'être non-ſeulement dans l'incertitude ſur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel & dans l'ignorance.

Ce que je puis encor moins comprendre, c'eſt la dédaigneuſe & ſotte indifférence dans laquelle croupiſſent preſque tous les hommes, ſur l'objet qui les intéreſſe le plus, ſur la cauſe de leurs penſées, ſur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux cent perſonnes qui s'en ſoient réellement occupées. Preſque tous les Romains diſent, que m'importe? & après avoir ainſi parlé ils vont compter leur argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt là vie des déſoccupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtème.

Je ſuis prêt de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame qu'on appelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine *b*) & que l'autre partie de l'ame qui fait la ſenſation eſt répandue dans le reſte du corps; de tous les autres ſyſtèmes aucun ne m'éclaire.

b) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus*
Idque ſitum media regione in corporis hæret.

Autant de ſectes ; autant d'imaginations ; autant de chimères. Dans ce conflit de ſuppoſitions ; ſur quoi poſer le pied pour monter vers DIEU ? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaître ? Ma nature que j'ignore, ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel entre lequel & moi eſt un ſi profond abîme.

14°.

COURTE REVUE DES SYSTÊMES SUR L'AME, POUR PARVENIR, SI L'ON PEUT, A QUELQUE NOTION DE L'INTELLIGENCE SUPRÊME.

Si pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons ; ſouffrez, *Ciceron*, que je faſſe encor quelques pas dans ce chaos en m'appuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jetter un coup d'œil ſur tous les ſyſtêmes.

Je ſuis corps, & il n'y a point d'eſprits.

Je ſuis eſprit & il n'y a point de corps.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſſède mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixiéme ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer & de ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible raiſon, qui me parle ſans que je ſache d'où vient cette voix.

Je ſuis corps, il n'y a point d'eſprits. Cela me parait bien groſſier. J'ai bien de la peine à penſer fermement que votre oraiſon *pro lege manilia*, ne ſoit qu'un réſultat de la déclinaiſon des atomes.

Quand j'obéïs aux commandemens de mon général, & qu'on obéït aux miens, les volontés de mon général & les miennes ne ſont point des corps qui en font mouvoir d'autres par les loix du mouvement. Un raiſonnement n'eſt point le ſon d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéïs par intelligence. Cette volonté ſignifiée, cette volonté que j'accomplis n'eſt ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas matière.

Il n'y a que des eſprits & point de corps. Cela eſt bien délié & bien fin; la matière ne ſerait qu'un phénomène! il ſuffit de manger & de boire, & de s'être bleſſé d'un coup de

pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je possède dans mon corps une ame spirituelle. Qui, moi, je serais la boëte dans laquelle serait un être qui ne tient point de place! moi étendu je serais l'étui d'un être non étendu! je posséderais quelque chose qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée? il faut être bien hardi pour se vanter de posséder un tel trésor. Comment le posséderais-je, puisque toutes mes idées me viennent si souvent, malgré moi, pendant ma veille & pendant mon sommeil? C'est un plaisant maître de ses idées qu'un être qui est toûjours maîtrisé par elles.

Une ame spirituelle possède mon corps. Cela est bien plus hardi à elle; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrèter le cours rapide de son sang, de rectifier tous ses mouvemens internes, il n'obéïra jamais. Elle possède un animal bien indocile.

Mon ame est le résultat de tous mes sens. C'est une affaire difficile à concevoir, & par conséquent à expliquer.

Le son d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perse, semblent avoir peu de rapport avec une démonstration d'*Archimède*; & je ne vois pas bien nettement comment un principe agissant serait dans moi la conséquence de cinq

autres principes. J'y rêve, & je n'y entends rien du tout.

Je puis penſer ſans nez, je puis penſer ſans goût, ſans jouïr de la vue, & même ayant perdu le ſentiment du tact. Ma penſée n'eſt donc pas le réſultat des choſes qui peuvent m'être enlevées tour-à-tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées ſi je n'avais jamais eu aucun de mes cinq ſens. Mais on ne me perſuadera pas que ma faculté de penſer ſoit l'effet de cinq puiſſances réunies, quand je penſe encor après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame eſt un ſixiéme ſens. Ce ſyſtême a d'abord quelque choſe d'éblouïſſant. Mais que veulent dire ces paroles ? prétend-on que le nez eſt un être flairant par lui-même ? mais les philoſophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, & qu'elle eſt dans les cinq ſens. En ce cas, elle ſerait auſſi dans ce ſixiéme ſens, s'il y en avait un ; & cet être inconnu nommée *ame* ſerait dans ſix ſens au lieu d'être dans cinq. Qui ſignifierait, *l'ame eſt un ſens ?* on ne peut rien entendre par ces mots, ſinon l'ame eſt une faculté de ſentir & de penſer ; & c'eſt ce que nous examinerons.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer & de ſentir. Cela revient à-peu-près à cette idée que l'ame eſt un ſixiéme ſens. Mais dans cette ſuppoſition, elle

eſt plutôt mode, accident, faculté que ſubſtance.

Inconnue, j'en conviens, mais *ſubſtance* je le nie. Si elle était ſubſtance, ſon eſſence ferait de ſentir & de penſer; comme celle de la matière eſt l'étendue & la ſolidité. Alors l'ame ſentirait toûjours, & penſerait toûjours, comme la matière eſt toûjours ſolide & étendue.

Cependant il eſt très certain que nous ne ſentons ni ne penſons toûjours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule, pour ſoutenir que dans un profond ſommeil, quand on ne rève point, on a du ſentiment & des idées. C'eſt donc un être de raiſon; une chimère, qu'une prétendue ſubſtance qui perdrait ſon eſſence pendant la moitié de ſa vie.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle. Cela eſt plus ſublime. Cette idée flatte notre orgueil; elle nous fait des Dieux. Une portion de la Divinité ſerait divinité elle-même, comme une partie de l'air eſt de l'air, & une goutte d'eau de l'océan eſt de la même nature que l'océan. Mais voilà une plaiſante divinité qui naît entre la veſſie & le rectum, qui paſſe neuf mois dans un néant abſolu, qui vient au monde ſans rien connaître, ſans rien faire, qui demeure pluſieurs mois dans cet état, qui ſouvent n'en ſort que pour s'évanouïr à jamais, & qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences poſſibles.

Je ne me ſens point du tout aſſez inſolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* ſe fit Dieu ; *Céſar* ſe fera Dieu s'il veut ; à la bonne heure ; *Antoine* & *Nicomède* feront ſes grands-prêtres, *Cléopatre* ſera ſa grande-prêtreſſe. Je ne prétends point à un tel honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce ſyſtème, le plus hardi, le plus étonnant de tous, eſt au fond le plus ſimple. Une tulippe, une roſe, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, ſont produites par une mécanique incompréhenſible, & n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout, n'eſt point une ame, un être penſant. Les inſectes qui ont la vie ne nous paraiſſent point doués de cet être penſant qu'on appelle *ame.* On admet volontiers dans les animaux un inſtinct qu'on ne comprend point, & nous leur refuſons une ame que l'on comprend encor moins. Encor un pas, & l'homme ſera ſans ame.

Que mettrons-nous donc à la place ? du mouvement, des ſenſations, des idées, des volontés &c. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces ſenſations, ces idées, ces volontés dans un corps organiſé ? elles viendront de ſes organes, elles ſeront dues à l'intelligence ſuprême qui anime toute la nature. Cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organiſés, des facultés qu'on aura nommées *ame ;* & nous avons la puiſ-

ſance de penſer ſans être ame, comme nous avons la puiſſance d'opérer des mouvemens ſans que nous ſoyons mouvement.

Qui ſait ſi ce ſyſtême n'eſt pas plus reſpectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il ſemble qu'il n'en eſt point qui nous mette plus ſous la main de DIEU. J'ai peur, je l'avoue, que ce ſyſtême ne faſſe de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèſe, & défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

15°.

EXAMEN SI CE QU'ON APPELLE AME N'EST PAS UNE FACULTÉ QU'ON A PRISE POUR UNE SUBSTANCE.

J'ai le don de la parole & de l'intonation, de ſorte que j'articule & que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui ſoit articulation & chant. N'eſt-il pas bien probable qu'ayant des ſenſations & des penſées, je n'ai point en moi un être caché qui ſoit à la fois ſenſation & penſée, ou penſée ſentante nommée *ame*.

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains; nous penſons, nous voulons par la tête. Je ſuis entiérement ici pour *Epicure* & pour *Lucrèce*, & je regarde ſon troiſiéme livre comme le chef-d'œuvre de la ſagacité éloquente. Je doute qu'on puiſſe jamais dire rien d'auſſi beau, ni d'auſſi vraiſemblable.

Toutes les parties du corps ſont ſuſceptibles de ſenſation ; à quoi bon chercher une autre ſubſtance dans mon corps, laquelle ſente pour lui ? Pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité ?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne ſuffit pas pour avoir des ſenſations & des idées. Ce caillou eſt étendu, il ne ſent ni ne penſe. Non ; mais cet autre morceau de matière organiſée poſſède la ſenſation & le don de penſer. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les ſentimens, les idées, la mémoire, le raiſonnement ſe logent dans ce morceau de matière organiſée ; mais je le vois, & j'en ſuis la preuve à moi-même.

Je conçois encor moins comment ce mouvement, ce ſentiment, ces idées, cette mémoire, ces raiſonnemens ſe formeraient dans un être inétendu, dans un être ſimple qui me parait équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres ſimples ; perſonne n'en a vu ; il eſt impoſſible de s'en former la plus légère idée ; ils ne ſont point néceſſaires ; ce ſont les fruits d'une imagination exaltée. Il eſt donc encor une fois très inutile de les admettre.

Je ſuis corps, & cet arrangement de mon corps, cette puiſſance de me mouvoir & de mouvoir d'autres corps, cette puiſſance de ſentir & de raiſonner ; je les tiens donc de la puiſſance intelligente & néceſſaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de *Lucrèce*.

C'eſt à vous de nous juger tous deux. Dites-moi, lequel vaut le mieux de croire un être inviſible, incompréhenſible, qui naît & meurt avec nous, ou de croire que nous avons ſeulement des facultés données par le grand Etre neceſſaire ?

16°.

DES FACULTÉS DES ANIMAUX.

Les animaux ont les mêmes facultés que nous. Organiſés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement & le communiquent, Ils ont des ſens & des ſenſations, des idées, de la mémoire. Quel eſt l'homme aſſez fou pour penſer que le principe de toutes ces choſes eſt un eſprit inétendu ? Nul mortel n'a jamais oſé proférer cette abſurdité. Pourquoi donc ſerions-nous aſſez inſenſés pour imaginer cet eſprit en faveur de l'homme ?

Les animaux n'ont que des facultés, & nous n'avons que des facultés.

Ce ſerait en vérité une choſe bien comique que quand un lézard avale une mouche, & quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que ſerait donc l'ame de cette mouche ? un être immortel deſcendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion

détachée de la Divinité ? ne vaut-il pas mieux la croire une ſimple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie ? Et ſi cet inſecte a reçu ce don, nous en dirons autant du ſinge & de l'éléphant ; nous en dirons autant de l'homme, & nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philoſophe que l'homme le plus groſſier eſt au-deſſus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achéterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles. Mais quand même cela ſerait, qu'en pourait-on conclure ? que l'homme a reçu plus de talens du grand Etre, & rien de plus.

17°.

De l'immortalité.

Que le grand Etre veuille perſévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort ; qu'il puiſſe attacher la faculté de penſer à quelque partie de nous-mêmes qui ſubſiſtera encore ; à la bonne heure : je ne veux ni l'affirmer, ni le nier : je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'eſt à celui qui affirme une choſe ſi étrange, à la prouver clairement ; & comme juſqu'ici perſonne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne ſommes plus que cendre, de quoi nous ſervirait-il qu'un atome de cette cendre paſſât dans quelque créature, revêtu

des mêmes facultés dont il aurait joui pendant ſa vie ? cette perſonne nouvelle ne ſera pas plus ma perſonne, cet étranger ne ſera pas plus moi que je ne ſerai ce chou & ce melon qui ſe ſeront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fuſſe véritablement immortel, il faudrait que je conſervaſſe mes organes, ma mémoire, toutes mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, raſſemblez tous les oſſemens; vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette eſpérance.

18°.

DE LA METEMPSICOSE.

Pour que la métempſicoſe pût être admiſe, il faudrait que quelqu'un de bonne foi ſe reſſouvînt bien poſitivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuiſſe d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai. Quand j'avoue que je ne me ſuis point fait ces préſens, cela eſt encor d'une vérité évidente. Quand je juge qu'une cauſe intelligente peut ſeule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encor que de très plauſible, rien qui puiſſe effaroucher la raiſon; mais ſi un charbonnier me dit

qu'il a été *Cyrus* & *Hercule* ; cela m'étonne ; & je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

19°.

DES DEVOIRS DE L'HOMME, QUELQUE SECTE QU'ON EMBRASSE.

Toutes les ſectes ſont différentes, mais la morale eſt partout la même. C'eſt de quoi nous ſommes convenus ſouvent dans nos entretiens avec *Cotta* & *Balbus*. Le ſentiment de la vertu a été mis par DIEU dans le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poiſons dont il devait être dévoré. Vous ſavez que *Céſar* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix ſecrette qui parle à tous les hommes, lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si Céſar, Catilina, Marius, Sylla, Cinna, ont repouſſé cette voix ; Caton, Atticus, Marcellus, Cotta, Balbus & vous, vous lui avez été dociles.

La connaiſſance de la vertu reſtera toûjours ſur la terre, ſoit pour nous conſoler quand nous l'embraſſerons, ſoit pour nous accuſer quand nous violerons ſes loix.

Je vous ai dit ſouvent, à *Cotta* & à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité, était la maxime de Zoroaſtre. *Dans le doute ſi une action eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien ;

voila le principe de toute la morale. Ce principe eſt l'ame de votre excellent livre des Offices. On n'écrira jamais rien de plus ſage, de plus vrai, de plus utile. Déſormais ceux qui auront l'ambition d'inſtruire les hommes & de leur donner des préceptes, ſeront des charlatans, s'ils veulent s'élever au-deſſus de vous ; ou ſeront tous vos imitateurs.

20°.

QUE MALGRÉ TOUS NOS CRIMES LES PRINCIPES DE LA VERTU SONT DANS LE COEUR DE L'HOMME.

Ces préceptes de la vertu que vous avez enſeignés avec tant d'éloquence, grand *Ciceron*, ſont tellement gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres mêmes d'Egypte, de Syrie, de Caldée, de Phrygie & les nôtres, n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte ont conſacré des crocodiles, des boucs & des chats, & ont ſacrifié à leur ignorance, à leur ambition & leur avarice : en vain les Caldéens ont eu l'abſurde inſolence de lire l'avenir dans les étoiles : en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs déteſtables ſuperſtitions : les principes de la morale ſont reſtés inébranlables au milieu de tant d'horreurs & de démences. Les prêtres Grecs eurent beau ſacrifier

Iphigénie pour avoir du vent; les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; & c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux Grecs & deux Gaulois pour expier le crime prétendu d'une vestale. Malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les loix portées par l'intelligence souveraine de la nature, partout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, Ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toûjours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime. Et l'infame Calcas en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait, C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnait donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel & universel?

21°.

SI L'ON DOIT ESPÉRER QUE LES ROMAINS DEVIENDRONT PLUS VERTUEUX?

Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux, pour que la république Romaine

maine puiſſe renaître. Je ſuis perſuadé qu'après *Céſar* il y aura des tems encor plus funeſtes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toûjours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique ſera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il ſe trouve quelques bons maîtres. Si le peuple eſt façonné à l'obéiſſance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; & s'ils liſent vos ouvrages, ils ſeront vertueux. Je me conſole par cette eſpérance de tous les maux que j'ai vus, & de tous ceux que je prévois.

22°.

SI LA RELIGION DES ROMAINS SUBSISTERA?

Il y a tant de ſectes, tant de religions dans l'empire Romain, qu'il eſt probable qu'une d'elles l'emportera un jour ſur toutes les autres. Quoique nous ayons un Jupiter maître des Dieux & des hommes, que nous appellons le *très puiſſant* & le *très bon*; cependant *Homère* & d'autres poëtes lui ont attribué tant de ſotiſes, & le peuple a tant de Dieux ridicules, que ceux qui propoſeront un ſeul DIEU, pouront bien à la longue chaſſer tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien entouſiaſte, & qui ſoit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne déſeſpère pas qu'il réuſſiſſe.

J'ai vu dans le voiſinage d'Alexandrie au-

deſſous du lac Mœris, une ſecte qui prend le nom de *Thérapeutes*; ils ſe prétendent tous inſpirés. Ils ont des viſions, ils jeûnent, ils prient. Leur entouſiaſme va juſqu'à mépriſer les tourmens & la mort. Si jamais cet entouſiaſme eſt appuyé des dogmes de *Platon* qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pouront à la fin détruire la religion de l'empire; mais auſſi une telle révolution ne pourait s'opérer ſans beaucoup de ſang répandu. Et ſi jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des ſiécles, tant les hommes ſont ſuperſtitieux, fous & méchans.

Il y aura toûjours ſur la terre un très grand nombre de ſectes. Ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'aucune ne ſe faſſe jamais un barbare devoir de perſécuter les autres. Nous ne ſommes point tombés juſqu'à préſent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos*, (ſi pourtant on peut éviter ſa deſtinée) prions-le que la manie de perſécuter les hommes ne ſe répande jamais ſur la terre. Elle deviendrait un ſéjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémiſſons ſous aſſez de fléaux ſans y joindre encor cette peſte nouvelle.

Fin de la neuviéme partie.

TABLE DES ARTICLES

contenus dans cette neuviéme partie.

Supplément aux Questions sur l'Encyclopédie.
